23ième ANNEE, No 1167

Montréal, 8 septembre 1906

40 PAGES DE 120 PAGES d'un Magazine in octavo DE 15c, 20c ET 25c

Albung billustré Juding billu





Paquebots palais rapides de Toronto jusqu'aux Mille-Iles. Montréal, Québec, Murray Bay, Tadousac et points sur la fameuse rivière Saguenay.

Le voyage sur la rivière Saguenay est enchanteur et unique

Ecrivez pour plus amples informations à

THOS. HENRY,

Gérant du Traffic,

MONTREAL

"Belmont Retreat"



Pour la Guérison de l'Ivrognerie

DOCTEUR MACKAY

Boite Postale 201 Québec, Qué.



QUEBEC,



FRITZI SCHEFF

Si vous voulez être forte, robuste et pleine desanté,

La chose est très facile. Il n'est pas nécessaire de vous soumettre à un régime fatigant ou tout au moins ennuyant; il n'est pas nécessaire de vous soumettre à la réclusion. Il vous est pos-

sible de rester forte et robuste, de conserver votre jeunesse et même d'augmenter votre résistance à la fatigue en prenant trois petits verres de VIN ST MICHEL, tous les jours.

Le remède est simple, peu coûteux et même agréable. Vous avez tort de ne pas l'essayer au commencement de l'hiver quand vous entrevoyez comme un supplice inévitable une foule de soirées où vous vous amuseriez si bien si vous possédiez encore votre vigueur d'autrefois.

Le Vin St-Michel

est en vente dans toutes les pharmacies et les débits de vins.

BOIVIN, WILSON & CIE,
Dépositaires MONTREAL

LE

Poêle Rhéaume (Laporte)



LA FONDERIE CANADIENNE

J. RHEAUME, Propriétaire

496, rue Ste-Catherine Est

AVIS DE L'ADMINISTRATION

Les abonnements partent du ler ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèques à l'ordre de E. Mackay, Boîte postale 758, Montréal.

Les manuscrits non insérés ne sont pas

LE MONDE ILLUSTRE

Album Universel

Publié toutes les semaines à Montréal, par

E. MACKAY, Editeur-Propriétaire.

L'Honorable G. A. NANTEL, Directeur de la Rédaction.
51, rue Sainte-Catherine-Ouest.

Téléphone EST 4415

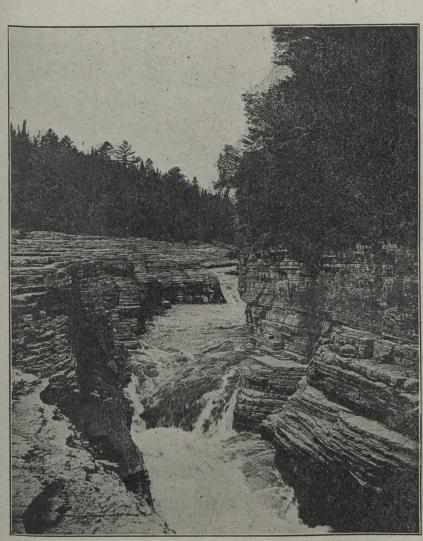
Coin de la rue St-Urbain

PRIX DE LA REVUE

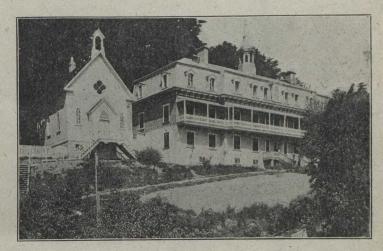
Par abonnements: \$2.50 par année, \$1.25 pour 6 mois, franc de port pour tout le Canada, les Etats-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Iles Hawaï et les Iles Philippines

Au numéro: 5 cents.
Pour les autres pays de l'Union Postale:
Abonnements: \$3.50 par année, ou 18

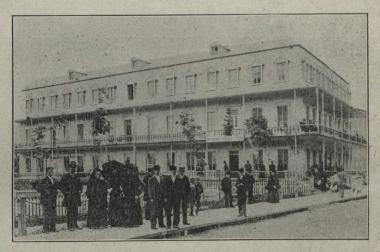
LE CANADA PITTORESQUE



Les marches naturelles de la Chute Montmorency, près Québec.



Le couvent des Sœurs Franciscaines, à Ste-Anne de Beaupré, P.Q.



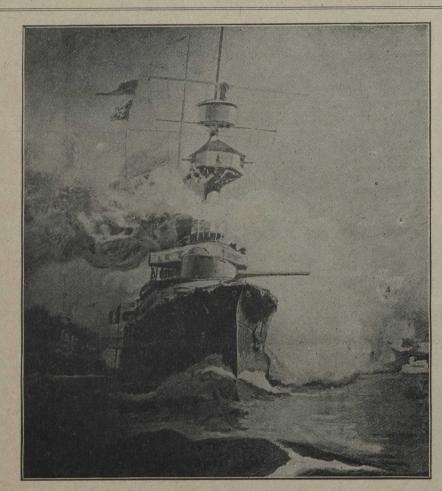
Un des vingt-cinq hotels du Village Ste-Anne de Beaupré.



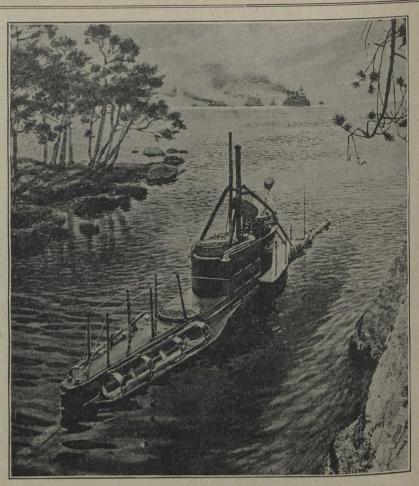
Caribous et Orignaux, dans le Parc Zoologique Montmorency, près Québec.

Ces sites se trouvent sur la ligne de: "The Quebec Railway, Light Heat and Power Co."

NOS GRAVURES D'ACTUALITÉ



EN FRANCE : Les grandes manœuvres navales en Méditerranée.—L'attaque de Marseille par l'Escadre. Le "Henri IV," pendant le bombardement, utilise ses grosses pièces d'avant.



EN FRANCE : Les grandes manœuvres navales en Méditerranée.—Au fond d'une crique, sur la côte d'Azur : un submersible, prêt à l'attaque, guette le passage d'une escadre cuirassée.



EN ITALIE.—L'incendie partiel de l'Exposition de Milan. Colonnade intérieure du palais des Arts décoratifs, pendant le sinistre.



EN ITALIE.—L'incendie partiel de l'Exposition de Milan. La façade du palais des Arts décoratifs, après le sinistre.



EN RUSSIE.—Devant le lit de mort du député de Moscou, Herzenstein, assassiné à Viborg, le 31 juillet ; la veuve et la seconde fille de la victime. (La fille ainée de M. Herzenstein a été blessée au bras par le meutrier de son père.)



EN RUSSIE.—Le député Onipko, arrêté comme instigateur des troubles de Cronstadt.



EN ALLEMAGNE. — Le Général Von Podbielski, ministre allemand de l'agriculture. Déclaré concussionnaire, le Général a été rayé des cadres de l'armée.

Sommaire du No 1167, du 8 septembre 1906

Planches hors texte: Le Canada pittoresque; gravures d'actualité — Choses d'Europe L'église de France, par l'hon. G. A. Nantel - Propos de Montréalais - Echos d'Amérique, par L. d'Ornano - Nouvelle inédite: Le retour du sauvage, par Gaston I eury -Nouvelle: Le roman d'une milliardaire, par L. de Norvins — Pages canadiennes oubliées: Une aventure au Labrador, par Pierre Petitclair — A travers la mode — La vie au foyer Pour nos jeunes amis — Feuilletons: Sans famille, par Hector Malot (fin); Le lac Ontario — Musique: Chant: Si vous n'avez rien à me dire, paroles de Victor Hugo, musique de Francis Thomé — Chant: Le vrai devoir, par Xavier Privas — Deux pages humoristiques — A travers le Canada — De Montréal à Détroit, par P. Perras — Duels excentriques — Variétés, etc., etc.

CHOSES D'EUROPE

En Angleterre Le monde anglais ne parle de ce temps-ci que de la grande joute entre l'université américaine Harvard et l'université de Cambridge.

Une joute oratoire, scientifique ou littéraire, Passerait à peu près inaperçue parmi la masse, au moins, mais une match à la rame, à l'aviron, ou à tout autre sport voilà l'événement qui créé tou-

jours la sensation du jour.

D'après les premiers exercices que le public suit avec une passion qu'on ne saurait décrire — c'est Plutôt une rage qu'une passion — les Harvard auraient franchi tout l'espace en 21 minutes et 40 secondes! ce qui est la vitesse des gagnants dans les courses précédentes. De là d'innombrables paris pour l'université américaine et un redoublement d'efforts et d'exercices de jour et de nuit chez les Cambridge.

Les équipages de part et d'autre mettent autant de soin à choisir leurs officiers et leurs maîtres de barre que des gouvernements en mettraient à choisir leurs ministres ou leurs commandants

On ne parle nullement des élèves de Cambridge ou de Harvard; mais ils sont confondus dans Cambridge et Harvard, de même que ces deux fameuses universités représentent le renom et, pour le moment, toutes les aspirations nationales du Royaume-Uni et des Etats-Unis.

Si, à cette joute internationale, on passe aux concours de crickett, de tennis, etc., qui ont lieu sur toutes les plages chic des Grandes Bretagnes on se fera une idée de la season anglaise et des amusements qui se disputent les faveurs des villé-

En France on fait du grand sport à l'aéronaute et à l'automobile, mais ces exercices ne sont pas assez violents, assez âpres pour le tempérament anglais, ou, au moins, ne les a-t-il pas encore apprésis, ou, au moins, ne les a-t-il pas encore apprésis préciés suffisamment pour se détacher des jeux favoris et considérés comme nationaux; il lui faut de la la considérés comme nationaux; il lui faut de la lutte corps à corps, à laquelle participent des équipes entières de combattants; il lui faut des coups coups, des tours de force, de violence et de ruse qui demandent du sang-froid et de la dépense de force de la sang-froid et de la dépense de s'il v force physique, brutale même, et disons-le, s'il y a du sang, dans le crickett, le football, la course et le hockey, le sport prend un cachet tout particulier qui donne une valeur à ces jeux que ne procureront jamais les ascensions de dirigeables ou les brûleurs d'espace que sont les automobiles.

La nielle de la pomme de terre a fait son apparition dans l'ouest de l'Irlande. Il n'y a aucun doute que ses ravages sont considérables. Elle s'est répandue partout à la suite des dernières pluies. Le mal n' le l'on Puisse parler de famine, mais pour peu que le mauvais temps continue, on en sera sûrement réduit à cette affreuse extrémité.

Les chaleurs excessives de juillet et août ont produit divers phénomènes et accidents qui ont ajouté aux souffrances de la population. Il y a eu à Londres disette de glace dans plusieurs cafés et restaurants où tout le monde voulait des

breuvages frappés. On rapporte qu'à Sandwich on vit un immense nuage noir planer au-dessus de la mer, puis traverser les coteaux de sable et se répandre par toute la ville. Le nuage se composait de millions de formatique de se composait de millions de fourmis ailées qui s'abattirent sur les rues, les maisons couche la pemaisons et couvrirent d'une épaisse couche la petite rivière de Stour.

Londres a souffert, comme jamais de mémoire d'homme, de la présence des moustiques - probablement d'insectes que nous appelons maringouins et qui sont aussi communs à certains endroits de Paris, au printemps, qu'à Montréal et dans nos campagnes. — Les médecins de certains quartiers ont été consultés par nombre de personnes souffrant cruellement de leurs piqures empoisonnées. On a prétendu, dans South Kensington que cette peste — on l'appelle ainsi là-bas — venait de boîtes arrivées au British Museum des différentes parties du monde, mais les entomologistes n'acceptent pas cette théorie. D'après une autorité il y a 25 variétés de moustiques, cousins ou maringuoins, qui peuvent vivre et vivent sous les climats britanniques et les mosquitoes dont on a à se plaindre si amèrement, cette année à Londres, ressemblent aux mosquitoes étrangers. C'est toute l'explication scientifique que les gens sérieux donnent au phénomène. Il est vraiment pénible pour l'amour propre anglais d'avoir à constater que les maringouins ne vivent pas qu'en Améri-

La question des pourboires est en train de rendre de plus en plus difficile, l'autre question, si grave déjà, de la rareté des domestiques. Il n'a jamais été aussi difficile que cette année de se procurer des garçons de table aux hôtels des sta-

tions balnéaires du Royaume-Uni.

D'abord les garçons de langue anglaise ont été plus que jamais en demande pour les grands hôtels du continent; puis il y a en outre deux grosses raisons que donne le Président de l'association des garçons de table : d'abord les Anglais si libéraux en pourboires quand ils voyagent à l'étranger, deviennent d'une mesquinerie sans nom quand ils sont chez eux! et enfin, c'est l'habitude maintenant que le chef des garçons des hôtels fashionables présente lui-même la note aux clients et empoche tous les pourboires que donnent ces derniers. De là, impossibilité de gagner sa vie pour le garçon ordinaire.

On peut voir à ce détail qu'on a bien tort de localiser l'habitude du pourboire, dans les pays de langue française, mais qu'elle est répandue partout et devient une nécessité puisque dans maints hôtels d'Europe et des grandes villes d'Amérique, le pourboire est l'unique rétribution que reçoive le

pauvre garçon de table.

Le Siècle et le Temps, deux jour-En France naux sectaires, dont le dernier est l'organe officieux du gouvernement et se prête aux campagnes les plus perfides contre l'Eglise, à son double titre d'organe protestant et maconnique, prétendent que l'Encyclique dirigée contre la loi de séparation non seulement n'a pas été inspirée par l'Episcopat français mais qu'elle est même en opposition à l'attitude prise par ce corps lors de sa dernière réunion de Paris.

À la fin de mai, disent ces journaux dans des écrits que la presse protestante d'Angleterre se hâte de qualifier de révélations, les évêques décidèrent par 48 voix contre 26 que les nouvelles as sociations cultuelles pouvaient être formées sans violation du droit canon ni au détriment des plus

hauts intérêts catholiques.

Le Temps assure que le Pape éprouva quelque mécontentement de cette décision et qu'il ne s'est pas contenté de l'ignorer mais qu'il a présenté, sous des couleurs fausses, l'opinion de l'épiscopat dans son Encyclique. De plus ce journal attribue l'attitude du Souverain Pontife à l'influence de l'Autriche et de l'Allemagne.

C'est toujours la même ritournelle: des avancés de faits risqués d'où l'oeuvre sectaire qui ne cesse d'agir contre l'autorité catholique, tire les conclusions qui lui conviennent et, en outre, l'incapacité où se trouvent des journalistes préjugés de comprendre les mobiles du chef de l'Eglise et de les une autre cause qu'à des exigences

temporelles et purement intéressées.

Qu'il y ait eu, à la suite de la réunion des évêques français, une conversation, des pourparlers, savoir même des négociations, sur certains points de détails entre les chefs de l'épiscopat français et le Saint-Siège, cela se peut, est même probable, mais que le Pape Pie X, doué d'une prudence si universellement reconnue, éclairé par les renseignements les plus précis contradictoirement discutés dans les détails les plus minimes, entouré des hommes les plus instruits, les plus sages, les moins passionnés du monde, et d'ailleurs se tenant en communication constante avec les cardinaux de France, ait heurté de front l'opinion du haut clergé français, la chose n'est pas admissible. Le Pape aurait menti à la vérité des faits, de faits publics pour ainsi dire, dans une Encyclique! Il n'y a que

l'audace des hommes d'Etat français, poussés au pied du mur et de leurs défenseurs, qui soit capable d'inventer et de soutenir cette calomnie.

On a dit que la loi de séparation était une loi de schisme et certains esprits forts ont pu, de ce chef, y placer tous leurs espoirs, mais ils seront décus comme ils l'ont été, en chaque cas, au cours de cette interminable persécution ayant revêtu toutes les formes contre l'Eglise, qui remonte à la grande Révolution. Napoléon voulait avoir des évêques de son goût en les nommant, mais les évêques nommés par lui comme, d'ailleurs, ceux de la 3ième République dont M. Dumay attendait de si bonnes choses, ne sont toujours devenus, en fin de compte, que des fils dévoués de l'église romaine et de son chef.

Sous le régime nouveau, il n'en sera pas autrement et ce n'est pas en forçant l'interprétation d'un document ou en dénaturant certains faits que l'on détachera les évêques de France du Pape: ils ont déjà dit qu'ils étaient prêts à subir la persécution jusqu'à la mort. Ils sont hommes à tenir leur parole; ils sont plus que des hommes, plus que des Français, puisqu'ils sont des apôtres et des suivants de Pierre.

Une seconde ligne d'autobus est établie entre l'hôtel de ville et la porte Maillot: l'inauguration en a été brillante et patronnée par la clientèle la plus recherchée. L'autobus prend 25 minutes pour ce trajet, ce qui est à peu près le temps du Métropolitain, ou tramway souterrain électrique, avec en plus, en faveur des autos, le grand air et le panorama qui se déroule sur le plus beau quartier

Le Dr Maragliane, de Lyon, dit qu'il est à la recherche d'un sérum contre la tuberculose, longtemps avant le Dr Von Behring, et qu'il a de l'avance sur ce dernier. Pendant les cinq dernières années il a traité plus de cinq cents patients avec son sérum. Sur ce nombre 121 ont été complètement guéris et l'état d'un bon nombre d'autres a été sérieusement amélioré.

Pendant que le Tsar fait distribuer En Russie des millions d'acres de terres aux paysans qui n'en ont pas, les révolutionnaires russes, encouragés par tout ce qu'il y a d'anarchistes au monde, tuent, massacrent, ce qu'ils peuvent faire tuer et massacrer par les instruments aveugles et inconscients de leurs volontés.

Le premier ministre russe, Stolypine qui n'est pas un bureaucrate, mais un homme dévoué aux réformes en même temps qu'au service et à la personne de son souverain, l'a échappé belle avec sa famille. Deux généraux, un colonel et une centaine de soldats et de gardiens du bon ordre ont

Tous ces excès ne font que du mal au parti de la réforme qui se composait des constitutionnelsdémocrates que le gouvernement accuse d'avoir conspiré avec les extrêmes gauches et les anar-

Combien de temps ce régime de la terreur durera-t-il? Il est difficile de le dire, car si le mouvement révolutionnaire peut prendre bien du temps à s'accentuer dans un pays vaste, routinier, ignorant et à centres isolés comme la Russie, il faudra aussi beaucoup d'années pour l'arrêter, alors même que les prétextes qui l'auraient déterminé

seraient tout à fait disparus.

On peut s'attendre à voir encore bien du sang couler, les assassinats et les tentatives d'assassinat se répéter sur les militaires et sur les administrateurs, spécialement sur les grands de l'empi-re, la famille impériale, le Tsar lui-même. L'histoire de la Russie qui tient le milieu entre l'Orient et l'Occident est remplie de forfaits, de conspirations de palais, de complots et de trahisons dignes des cours régnantes sur les empires successifs de l'Asie, mais rien de cela ne changera la marche du colosse vers des destinées plus démocratiques et qui ne prendront forme que quand la Russie aura été éclairée plutôt par la lumière lente et parcimonieusement répandue chaque jour par les hommes modérés que par les flots de lumière aveuglante que cherchent à disséminer tout d'un coup les partisans de la réforme générale et forcée; ils sont au fond de toutes les conspirations et de tous les coups de mains contre le gouvernement et ce dernier, dans une population restée généralement calme peut faire cent victimes à la Révolution pendant que celui-ci lui en fera dix.

La Russie possède encore une armée, un gouvernement, pendant que ni l'un ni l'autre n'existaient après la prise de la Bastille et que l'anarchie était alors maîtresse de la France et en commandait toutes les issues.

NEMO

L'ÉGLISE DE FRANCE

La République française, aurait, d'après les dépêches de la presse associée, relevé le défi que le Saint Père lui lance dans son Encyclique sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat; elle serait donc prête à poursuivre avec plus d'acharnement et plus de perfidie que jamais la guerre qu'elle soutient contre l'Eglise catholique depuis environ 25 années. C'est M. Clémenceau, ministre de l'intérieur qui, cette fois, dirigerait l'assaut. Il est aussi fort que Gambetta et Waldeck Rousseau, mais il n'a pas plus d'haleine que ces deux grandes figures, à peu près les seules survivantes dans l'histoire des sectaires trépassés de la 3ième République et encore combien méconnues! — et nous allons le voir, comme ses illustres prédécesseurs, se morfondre à la tâche pour avouer, en fin de compte, que la vieille Romaine a la vie plus dure que ses ennemis successifs de quelque calibre

Que M. Clémenceau se croie, enfin, aux cris de protestation de l'Eglise de France et du Souverain Pontife, maître de ses victimes, nous n'en

serions pas surpris.

Il y a deux choses que les politiques français ne savent pas, l'histoire du monde qu'ils oublient au sortir du collège après l'avoir étudiée quelque peu en superficie, et la géographie ancienne et moderne de leur propre pays.

Ils s'entreprennent avec le Pape et toute la catholicité. Ils ne se souviennent pas de Philippe le Bel, de Louis XIV, de Napoléon Ier qui les valaient bien par la tête et par les moyens d'action.

Ils semblent décidés à pousser, jusqu'à ses dernières limites, leur politique de sécession et à s'isoler tout à fait du monde catholique. Ils ne réfléchissent nullement que dans le monde habité il y a plus de catholiques que de protestants et plus de chrétiens que d'incroyants; qu'ils ne sont rien, au fond, dans le monde protestant — la religion étant encore, comme elle le sera longtemps le principal facteur de la pensée humaine — et qu'ils vont perdre tout à fait le prestige qui reste à leur pays comme au premier des pays catholiques; que si la France ne possède plus la foi des ancêtres, le moindre souci de son prestige devrait lui rappeler le soin de ses plus chers intérêts.

Mais non, les raisonnements, les avertissements les plus pressants n'ont servi à rien: c'est la guerre à outrance qu'il leur faut et après la suppression des organes les plus précieux de l'Eglise, de ses associations d'enseignement, de prédication et de charité, ils entreprennent la lutte pour imposer un régime que le Souverain Pontife repousse comme impropre au maintien même du culte catholique.

M. Clémenceau répond à cette répudiation imposée par les principes essentiels de la vie catholique en disant qu'il va mettre à effet, avec la plus stricte sévérité, les lois de 1901 et de 1905 sur les associations et sur la séparation.

Nous nous demandons d'abord en quoi le ministre présent de l'intérieur peut faire plus de mal aux associations et au clergé que ses prédécesseurs n'en ont fait. De plus, en agissant avec des rigueurs nouvelles ne donne-t-il pas davantage raison au Pape qui, comme tous les esprits informés et clairvoyants, est persuadé à ne pouvoir entretenir le moindre doute à cet égard, qu'il n'y a rien à attendre du gouvernement français, que tout attermoiement serait interprété comme une marque de faiblesse et reçu comme le signal de rigueurs additionnelles.

Le Pape définit clairement la situation et puisqu'il s'agit de séparer l'Eglise française de l'Etat, de la soumettre à un régime entièrement distinct, le Pape entend que l'Eglise française possède, au moins, le même état de gouvernement et de vie que l'Eglise catholique possède dans les

pays protestants.

Le gouvernement français ne l'entend pas de cette oreille: il veut bien se décharger des frais d'entretien du clergé qu'il doit maintenir — combien insuffisamment! — après lui avoir confisqué ses biens, mais il cherche, par une loi vague, remplie d'équivoques et de sous-entendus, déclarée d'ailleurs par les journalistes et les orateurs sincères de la 3ième République, simple ébauche de suppression complète du culte catholique, à conserver sa main-mise sur les édifices religieux et les associations cultuelles dont il garderait la surveillance légale et tracassière.

Séparation complète, avec droit de se constituer en société régulière et légale pour toutes les fins du culte, possession et propriété des édifices religieux, liberté absolue des ministres de la religion en tout ce qui a rapport à leurs fonctions, à la bonne heure, voilà qui serait acceptable. Mais du régime bâtard qu'un gouvernement sans foi religieuse, sans scrupule et sans conscience, veut imposer et que certains disent acceptable à titre d'essai quand il n'est que la conséquence d'une politique d'embûches et de déceptions, voilà ce que le Souverain Pontife repousse et ce que repousse avec une unanimité et un courage de martyrs l'unanimité, peut-on dire, du clergé français.

L'unité catholique acceptera la parole du Pape avec soumission, avec respect, et avec confiance. Il ne se passera pas longtemps avant que les évé-

nements lui donnent raison.

Tout indique que le Pape, poussé aux dernières extrémités par l'outrecuidance officielle et les provocations des loges veut en finir avec le régime concordataire qui a régi la France pendant plus de quatre siècles et a tant de fois poussé l'église gallicane au bord de l'abîme, la tenant, en tout état de cause et pendant cette longue période de temps, à la merci plus ou moins marquée de souverains, rois, empereurs ou présidents de république, dépourvus de tout scrupule, de toute délicatesse, traitant l'Eglise comme une simple associée d'affaires et ses ministres comme de purs employés de l'Etat

Le régime américain, venu, d'ailleurs, de la terre classique de la liberté, de toutes les libertés, qu'est l'Angleterre, n'est sans doute pas le régime reconnu par l'enseignement doctrinal de l'Eglise, puisque d'après les théologiens tout Etat doit protection, aide et assistance au culte de la religion, mais n'empêche que cet état de perfection étant impossible dans divers pays, la séparation de l'Eglise et de l'Etat, avec des garanties de liberté et d'indépendance dans l'exercice du culte, est le régime dont s'accommodent mieux le Saint-Siège, le clergé et les fidèles de ces contrées. C'est le régime des Etats-Unis, du Mexique, du Canada. Et c'est le régime que réclame l'Eglise de France mais avec tous les droits que la loi civile lui confère pour assurer son maintien et l'exercice de ses grandes fonctions cultuelles, d'enseignement, de charité et de propagande.

Pour cela il lui faut des organes sous la forme d'associations et le gouvernement français a commencé par les supprimer. Il lui reste la tête à couper et c'est à ce coup de guillotine blanche que l'on veut arriver. Mais d'autres y ont perdu leur temps, leurs ambassadeurs, leurs armées et leur tròne. La 3ième République sera-t-elle plus heureuse? Rien ne l'indique.

Le clergé français a reçu déjà les témoignages les plus éclatants de l'approbation universelle que lui valent dans le monde catholique, son attitude courageuse et l'union étroite qui le rattache au Saint-Siège. Le cardinal Gibbons, au nom de l'épiscopat américain, réuni en mai, à Baltimore, a été particulièrement énergique dans sa réprobation de la conduite du gouvernement français. Les journaux de New-York nous ont apporté le texte de cette lettre qui serait bien de nature à ouvrir les yeux des politiques français s'ils n'étaient pas fermés par l'aveuglement de la passion et du préjugé antireligieux.

Le *Times* et le *Standard* de Londres ont déjà publié ce document qui prend le caractère d'un acte de protestation véhémente de la part des catholiques anglo-saxons du monde.

On peut bien se moquer, rue Beauveau, des résistances, des pleurs, des désespoirs de prêtres désarmés et de pauvres filles délaissées que l'on chasse comme on ne ferait pas de filles perdues et criminelles, mais il est, de nos jours surtout, telle chose que l'opinion mondiale dont la politique française reçoit l'unanime réprobation parmi les catholiques.

PROPOS DE MONTRÉALAIS

Golfantel

Il vient de passer par la capitale du pays de Montréal une célébrité médicale qui se dirigeait vers Toronto où s'est tenu un congrès d'hygiénistes.

Montréal y était représenté, bien inutilement, je l'admets, car Montréal reçut, naguère un congrès du même acabit mais Montréal est resté sourd à ses appels, comme il reste sourd aux appels de son propre bureau d'hygiène local et du plus grand bureau d'hygiène provinciale.

Nous avons les deux, en effet, mais plus il y a de bureaux moins il y a d'hygiène.

Est-ce illusion de ma part, ou est-ce la vraie vérité?

Par la même occasion puis-je demander aux dieux lares ou pénates ayant la garde de Montréal, s'il est vrai que rien au monde ne peut émouvoir cette grande cité! Un de mes amis — hélas! que n'est-il encore à mes côtés pour bien assurer mes coups — aimait à dire: "Remuer l'opinion à Montréal! Vaudrait aussi bien entreprendre de déplacer Notre-Dame avec une paire de boeufs". Voilà qui est rudement parler, c'est vrai, mais mon défunt ami avait la langue bien pendue, et il soutenait, toujours très vivement, que c'est en parlant net et franc que l'on tire la vérité de son puits

Pourquoi donc n'est-il pas possible de remuer Montréal? On écorche, littéralement ses habitants, ils ne crient pas, au contraire des anguilles de Melun qui criaient à fendre les airs avant qu'on les écorche. Mes concitoyens ne sont pas des anguilles, il est vrai, ils ne vivraient pas dans l'eau municipale, et ils n'ont cure ni du couteau ni du poëlon. Mais enfin pourquoi ne crient-ils pas quand ils n'ont pas de rues viables, qu'ils n'ont pas d'eau potable, que leur police assez proprement habillée d'ailleurs, a des yeux pour ne pas voir et des jambes pour se sauver en d'interminables courses de nuit, quand les p'tits chars les écrasent, que le gaz n'éclaire pas et coûte très cher, que les égouts les empestent et que les cochers les droguent pour les mieux voler; pourquoi, enfin, les Montréalais ne crient-ils pas?

Le savez-vous, ô mes concitoyens pourquoi vous ne criez pas à soulever tous les échos des quatre coins du monde? Non, ça m'a bien l'air. Eh! bien, moi, je m'en doute.

Vous ne criez pas, Montréalais, parce qu'on vous tient sous la puissance, non d'un philtre—ne lisez pas filtre, ce serait volcaniser le bureau hydraulique — non d'un charme non plus, mais d'un puissant narcotique. Et savez-vous, de vos conseillers, de votre journal, de vos grands organes, qui vous administre le léthargique ingrédient? Mais pardieu, vos propres serviteurs, les personnages de l'hôtel de ville, nos ronds de cuir, rondecuirant qui n'ayant rien à se donner à faire, se font tout simplement interviewer et déclarent, du haut de leur rond, que tout va merveilleusement dans le meilleur des mondes municipaux: nos rues sont propres, notre eau est claire et bonne, notre asphalte est solidement posé pour cinquante ans à l'avenir; nos échevins sont des phénix et tout Montréal est un petit Paris, un Paris auquel il manque un Bois de Boulogne, il est vrai, mais le Parc Lafontaine le supplée très avantageusement.

Or ce Monsieur Browne, de Londres, Angleterre, s'est avisé de déclarer, après tous nos hygienistes, notre eau mauvaise et microbienne, c'est à-dire remplie de ces mauvais microbes qui luttent avec succès contre les bons. Mal lui en a pris

Un employé supérieur de l'Hôtel de ville — qui ne se nomme pas, par malheur,— lui réplique longuement pour lui demander ce qu'il en connaît de l'eau de Montréal. En a-t-il bu, ou au moins l'at-il analysée? Quelle audace chez ce perfide fils d'Albion!

Et vous verrez que les habitants de Montréal jugeront confondu dignement le savant de Londres, tout à l'instar de leur double bureau d'hygiène

Mais brave homme, faut-il bien des analyses pour remarquer que nous nous baignons dans de la boue, que notre eau grouille de vibrions, recèle des chiens morts dans les réservoirs, des grenouilles et des poissons d'un doigt dans les tuyaux?

Mais, réveillez-vous gens de Montréal: l'épidémie sévit sur vos enfants, la hideur est dans nos murs et des endormeurs disent qu'il faut des analyses pour vous rendre compte de la situation!

JEAN RÉVEILLÉ.

LES MINEURS

L'épouvantable mort de tous ces travailleurs Dont le pic arrachait pour nous à la houillère Son trésor de chaleur, de force et de lumière, Trésor qui nous grandit sans nous rendre mei-

Cette affreuse rançon des arts supérieurs Fait regretter tout bas l'ignorance première, La hutte au fond des bois et le lit de bruyère, Où l'on aime, où l'on dort mieux peut-être qu'ail-

Antique nuit des bois, qui tous les ans m'accueilles Sous le berceau fidèle et caressant des feuilles, Quel regret, quel remords tu m'avives au coeur,

Si je songe à la nuit horriblement profonde Qui punit sur le pauvre avec tant de rigueur Le viol du noir dépôt dont s'enrichit le monde! SULLY PRUDHOMME,

de l'Académie Française

Echos d'Amérique

voisins: La E moins eineère paix et le ployés récemment par notre premier ministre, à bord du cuirassé Dominion", Monsieur W. J. Bryan, le chef des démocrates des Etats-Unis, vient aussi de défendre à Londres la cause de la Paix.

Comme les journaux de nos voisins mènent grand bruit à propos des paroles et des gestes, de portée internationale, du successeur possible de M. Roosevelt, nous allons brièvement vous signaler certains faits, d'autant plus ressentis par les américains que M. Bryan, par sa conduite, semblerait attenter à la puissance de la doctrine Mon-

roe si chère aux coeurs yankees.

Vous n'ignorez pas, ami lecteur, qu'en la métropole britannique, ces jours derniers, prirent fin les assemblées de la Conférence internationale des parlementaires. Les membres de cette conférence eminemment humanitaire, — pour la plupart de hautes personnalités politiques des parlements, qu'ils représentaient, — assistèrent à quatorze séances, pendant lesquelles furent considérées d'importantes questions, dont celle touchant à la paix mondiale. Car, et il est bon de le faire remarquer, la Conférence des parlementaires s'était donné pour mission, très noble mission, on l'admettra, d'intéresser tous les parlements en faveur de la paix universelle, afin d'augmenter les pouvoirs du tribunal de La Haye, lequel faciliterait la



Candidat des démocrates à la présidence des E.-U.

limitation des armements, et, incidemment, dimi-

nuerait les horreurs de la guerre.

De façon non officielle, les parlements de vingtquatre pays étaient représentés aux assemblées de Londres, ce qui prouve l'importance considérable des résolutions prises à ladite conférence.

Un traité modèle d'arbitration, qui sera présenté à la prochaine conférence de la paix de La Haye, ayant été rédigé par le bureau des parlementaires internationaux siégeant dans la capitale anglaise, M. Bryan proposa un amendement qui

fut voté avec enthousiasme.

Selon les journaux américains, en cette occa-sion, le chef des démocrates de l'Union, aurait totalement totalement oublié la doctrine Monroe, car l'amendement Bryan demande la médiation du tribunal de la Paix, même dans les cas où l'honneur des nations sur le point de prendre les armes serait en jeu. D'où la possibilité de voir les peuples euro-péene "où la possibilité de voir les peuples européens rendre un jugement qui affecterait le prinfondamental de la doctrine Monroe.

Nous plaçant à un point de vue absolument désintéressé, nous avouons ne point comprendre pourquoi cette élastique doctrine échapperait à la loi commune. Mais nos voisins, eux, ont d'excellentes raisons, nous allions écrire ambitions, pour ne pas entendre les choses à notre manière! Voici la terre

la teneur de l'amendement Bryan: Si un désaccord survenait, qui ne fût pas compris parmi ceux à être soumis à l'arbitrage, les parties contractantes n'entreprendraient aucunes hostilités avant d'avoir demandé, séparément ou conjoint avant d'avoir demandé, séparément ou formation d'une conjointement, selon le cas, la formation d'une commission d'enquête internationale, ou de médiation diation, sous les auspices d'une ou de plusieurs puissen, sous les auspices d'une ou de plusieurs puissances amies. Une telle demande devant être formulée d'après l'article VIII de la Convention de La Haye, établie pour en arriver à une solution pacifique des conflits internationaux

Un aphorisme de chancelleries veut que rien ne réussisse mieux en diplomatie que la franchise, à ce compte M. Bryan a été on ne peut plus franc, et il a bien mérité le succès que lui vaut son initiative généreuse, sauf auprès de certains journalistes trop chauvins de sa patrie.

Appelé à donner des explications sur son amen-

dement, le leader yankee aurait dit:

"Trois raisons suggèrent la résolution que je propose: l'opportunité d'étudier la cause du litige; l'occasion de séparer les questions d'ordre matériel des questions d'honneur; enfin, le moyen de donner aux colères nationales le temps de se calmer, l'opinion publique ayant le loisir de réfléchir et d'influencer les gouvernements trop belliqueux. Je ne cacherai pas que cette résolution me semble très favorable à la paix, et aussi que mon plus cher désir est de voir cette conférence travailler ardemment à l'oeuvre d'où sortira la paix géné-

Certes, voilà de belles paroles, dont M. Bryan pourra se réclamer avantageusement en posant sa candidature à la présidence des Etats-Unis.

Si des remarques mal sonnantes ont été formulées contre M. Bryan à propos de sa conduite à la conférence londonnienne, c'est qu'aux Etats-Unis, comme partout ailleurs, la politique locale gâte tout, distord perfidement les meilleurs mouvements du moindre condidat, à l'avantage de ses adversaires. L'élément ouvrier américain a si bien jugé l'étendue de cette moderne plaie sociale qu'il est enfin décidé à s'en débarrasser coûte que coûte. Aussi, M. Samuel Gompers, président de la Fédération Américaine du Travail, est-il résolu à combattre les ambitions politiques de tout membre du Congrès hostile au bien-être de l'ouvrier. Et, comme Monsieur Gompers, ne manque pas d'énergie et de talent, comme il est soutenu dans sa campagne d'épuration politique par des lieutenants aussi dévoués et aussi habiles que le sont MM. Frank Morrison et James O'Connell, on peut s'attendre à ce que plusieurs congressistes aient à rentrer dans les rang, ou à quitter définitivement leur siège au Congrès.

VOUS l'avez compris? nous fai-Comment sons allusion à notre cher on tue parler français, qu'on sape tant qu'on peut sur ce continent depuis une langue quelques années. De vaillants coeurs ont beau lutter pour le défendre, certaines influences néfastes, aussi hypocrites que tenaces, s'acharnent à s'en défaire par tous les moyens, y compris celui du simulacre de la propagation volontaire de la langue de Racine. Et, malheureusement, l'ignorance, l'apathie, le laisser-faire de beaucoup de nos compatriotes contribuent trop, hélas! à un résultat dont ils auront à rougir avant longtemps, au cas où ils n'auraient plus de fibres au coeur correspondant aux glandes lacrymales. C'est ainsi que l'amour d'annonces rémunéra-

trices aidant, d'entreprenants fabricants de journaux des provinces anglaises, pour flatter les nôtres établis parmi eux, leur offrent un semblant de presse française. Dans maintes circonstances, non seulement ces forbans de l'imprimerie ne renseignent nullement leurs lecteurs; mais, même, ils annihilent l'entendement de la langue maternelle de leurs trop débonnaires clients.

Pour ne vous donner que deux exemples typiques et récents, dus à l'ignorance crasse du français, ou à la mauvaise foi dont nous parlions il y a un instant, nous copions textuellement les deux

entrefilets ci-après d'un journal bilingue de Chatham, Ontario, portant, sous titre français, la date du 20 août 1906. Première perle:

A New-York, deux enfants qui se trouvaient "sur la voie ferrée, et paralysés de frayeur par "l'approche d'un engin et de ce que l'ingénieur en "charge s'est inflige de si graves blessures qu'il "en mourra probablement, L'ingénieur Henning, "dans l'espoir de sauver les deux enfants d'une "mort affreuse qu'à une très petite distance "l'engin, a appliqué les freins à sa machine avec "violence. La brusque secousse a fait dérailler "l'engin et Henning qui était tombé tout auprès "a été ébouillanté par l'eau qui s'échappait de la "bouilloire"

Deuxième perle, provenant de la même feuille: "Blenheim, 13. — Un accident qui a créé na-"turellement beaucoup d'émoi au sein de 300 ex-"cursionnistes à Eau. Ce son Mlle Matt, de "Chatham, et Mr. Ferguson de Tupperville. Les "deux étaient à l'eau prenant un bon pain, (sic) "lors de l'accident, ils s'enfonçairent pour ne plus "reparaître. Leurs cadavres fut retrouvés le " soir ".

Pour pondre de tels faits-divers, peut-on être plus ignare, ou plus canaille? Nous en doutons.

De telles lectures arrivent à faire dire aux petits canadiens-français ce que nous entendions ces jours-ci, d'une fillette de 10 ans élevée dans un centre mi-anglais mi-français:

-Mabel, as-tu vu Mme X...

—Oui, elle a passé avec un noir chien!...

Triste, n'est-ce pas?

ES cyniques quidams qui se Petite payent le luxe d'en imposer revanche Canadiens-français, aux morale qu'on vient de le voir, sont, personnellement, très pointilleux quant à leur race. Un impérialisme outrancier les aveugles. Hors le giron de leurs concepts étroits, il n'est, selon eux, point de salut. Que, si on les laissait faire, ils pourfendraient en quatre, comme une des héros de Scribe, tout mécréant qui ne partagerait pas intégralement leurs opinions, leurs croyances, etc., etc. C'est dire que rien ne les offense autant que de les faire passer pour ce qu'ils ne veulent pas être. Eh, bien! c'est précisément ce que viennent de faire d'entreprenants allemands, (pour-tant bons géographes) qui écoulent à Toronto une paccotille de cartes postales illustrées, où le drapeau de l'oncle Sam flotte sur les édifices militaires de cette ville.

L'humour teuton serait-il prophétique? Nous nous le demandons, en souriant de l'ire des gens

d'Ontario, annexés avant la lettre.

PRES tant de désaccord, si L'ingratitude d'un nous parlions musique? Cela nous permettrait peut-être un mot grand de la fin harmonieux? Nous n'en homme jurons pas, cependant, le vent soufflant parfois en tempête pour les échos comme pour le reste.



M. Samuel Gompers, Président de la Fédération Américaine du Travail

S'il est un musicien à la réputation surfaite qui ait à se louer des moulins à musique modernes: phonographes, gramophones, orgues de barbarie, pianolas, etc., c'est bien John Philippe Sousa. Ayant composé quelques marches bruyantes et populaires, cet impresario de fanfare les a répandues à travers le monde au moyen de ces machines horripilantes. Il en est résulté une réclame monstre pour le maestro yankee, ce dont il devrait être heureux et fier, les dites serinettes n'ayant pas peu contribué à asseoir sa fortune. Or, ingratitude suprême, ce même Sousa part en guerre contre tous les dévidoires de notes. A l'en croire, à bref délai, ceux-ci vont éliminer tous les chanteurs des Etats-Unis, mettre sur le pavé tous les musiciens, affamer tous les coureurs de cachets de l'Union. Evidemment, M. Sousa exagère, et par parenthèse, il s'illusionne sur la valeur des musiciens d'Amérique. Ce ne sont ni des marches, ni des cake-walk, ni quelques fantaisies pour orchestre, qui font un art musical national. Cet art on l'attendra encore longtemps sur ce continent, précisément parce que, ainsi que l'a fait remarquer M. Sousa, il y a plus d'harmoniums et de pianos dans les demeures des ouvriers américains que dans le reste de l'univers.

Quand un art engoue les foules au point de produire des légions d'amateurs, on peut être certain qu'il est avili, et que, de l'amour terre-à-terre qu'il inspire au vulgaire, en thèse générale, il ne naît

rien de génial.

Les gramophones ne sauraient donc nous émouvoir. Comme tous les luxes la mode les emportera, pour le bien de la saine musique digne de ce nom, et chère aux seules âmes d'élites, aux seules mentalités d'artistes.

L. d'ORNANO.



ANS la forêt profonde et silencieuse, où se dresse le wigwam de la pauvre tribu, le fils du sauvage, Napakisit, est prêt pour le départ. Il a vu seize fois la neige de l'hiver festonner les rameaux des pins, et enguirlander sa hutte de terre.

Le bois n'a plus de secret pour l'habile chasseur, et la bête et l'homme ont connu la portée de ses flèches. Car vingt nuits à peine ont passé depuis l'heure solennelle où, parés du wampum blanc, les chefs des deux tribus ennemies ont fait la paix.

Comme il s'est bien battu, le jeune Napakisit! Sa ceinture est lourde de scalpes! Il n'épargna qu'un ennemi vaincu, un chef, un vieillard courageux, le père d'une Algonquine... No-

Mais à cet âge, il faut qu'il aille maintenant dans la retraite et dans le jeune, chercher la révélation de l'esprit protecteur qui va le rendre brave, invincible et heureux! Même, n'est-ce pas étrange, qu'ayant tant tardé, il ait encore tant de fois vaincu?

Quel sera le manitou bienfaisant qui l'accompagnera dans la vie, qui le guidera, qui le pro-

tégera? Il sera puissant, car Napakisit est fort. Il est l'enfant de la forêt! L'air des pins a mis son hâle brun sur sa large poitrine; ses cheveux se nouent sur sa tête et retiennent des plumes d'oiseaux, trophées de ses chasses à l'aigle; une peau de bête déchiquetée lui couvre les reins, avec une épaisse ceinture de scalpes où pend, fier et arrogant, son tamahawk; dans le brun terne de sa peau, sous les sourcils épais de son front, des yeux d'un bleu tendre, — comme on en voit au-dessus des hauts sapins, dans l'immense plaine d'azur, - avec des reflets glauques de bravoure et de témérité, comme ceux qui naissent dans les lacs tranquilles, derrière la traînée légère de leurs canots d'écorce. Jamais le grand Manitou ne donna à un fils des bois tant de force et tant de beauté!

Mais il ne compte pas encore dans la vie! L'admiration de ses exploits et de son courage a fait murmurer qu'il deviendrait un jour sachem! Il a la valeur et il a la magnanimité!... Puis, la fière jeune fille qu'il a vue aux heures des combats, près du grand vieillard blanc, quand elle avait dans le regard le sublime merci et le suprême amour, pourrait-elle l'aimer en-

core s'il ne devenait pas homme? Il s'en va donc dans la solitude des bois immenses.

. Napakisit a marché tout le jour! Le soir vient de tomber avec l'ombre bleue des sapins. On entend hurler les loups dans la broussaille, on entend croasser les corbeaux au-dessus de la forêt.

Le fils du sauvage s'arrête, là, dans un ravin profond, où les feuilles mortes de l'automne dernier font un lit épais et moëlleux.

La fatigue a brisé son corps, malgré l'orgueilleuse rébellion de sa volonté et de sa vigueur. Un voile lourd de brume s'appesantit sur ses yeux, un alanguissement de sa pensée rêveuse lui enlève la sensation de tout ce qui l'entoure, et dans les larges échancrures où le rayon de la lune joue ses fantasmagories, le jeune sauva-

Quoi! venu dans la solitude pour voir se rédonner lâchement aux prises du sommeil?

Est-ce que les ours ne grondent pas derrière les hauts chênes, dans l'enclavement des roches? Est-ce que le hurlement du loup devient la berceuse de Napakisit?

Debout, enfant des bois! Debout! la nuit est le temps propice pour la révélation!

E Napakisit se lève! Pour chasser le sommeil, il chante, et l'écho de sa voix rauque s'étend par degrés à travers les grands pins!

"O vous, Esprits de ma tribu, qui fîtes braves et généreux, mes ancêtres, venez sur l'aile des aigles, sur le flot du torrent, venez et faites-vous connaître!"

"Manitou qui devez prendre soin de ma vie, sur qui je dois compter dans la chasse et la guerre; Esprit qui fortifiez le bras des Iroquois, Esprit

qui de nos arcs au ciel lancez les flèches, venez, apparaissez... et voyez ma défense!'

Il se tut... et l'on entend encore mourir dans les bois, ces derniers mots de sa chanson.

Il écoute!..

Viendra-t-il dans la lueur blafarde de la lune? Surgira-t-il du bleu sombre des futaies? se dressera-t-il à la cime des hautes roches, ou bien viendra-t-il s'asseoir près de lui, lui révéler les secrets de l'existence, les secrets de la chasse et de la guerre!

De toute l'énergie de son être, il appelle le moment de l'apparition divine! Il a besoin d'être homme... le collier du sachem!.. et Nobeka!...

Religieusement il plonge sa pensée dans une rêverie sans fin. Il revoit ses ancêtres dans une vision nette; il revoit aussi le vieillard blanc avec

Alors il a des exaltations, il implore, il supplie avec larmes le manitou d'apparaître, de prendre immédiatement possession de sa vie pour la protéger et la rendre heureuse.

Peu à peu, une douleur lancinante affaiblit son être! Il n'a point mangé depuis son départ du wigwam, et la route a été longue!



Il allait dans la solitude des bois immenses.

Il n'a pas le droit de tuer les bêtes de la forêt pour apaiser sa faim! C'est la solitude et le jeûne. Mais, cet Esprit qu'il appelle, viendra-t-il?

Est-ce que ses ancêtres n'ont pas eu leur manitou? Est-ce que les Algonquins morts dans la guerre, n'avaient pas eu le leur, lâche et impuissant?

Pour lui, ce sera un manitou fidèle et fort! Il a besoin, le jeune Napakisit d'une âme qui vienne à son âme, dirigeante, aimante et fidèle!...

Que lui importe la force? La force de son bras et la puissance de son arc suffisent! Il saura bien arracher ces chevelures de ses ennemis et couper les griffes des fauves!

Il veut, lui, la douceur, la beauté!

Et il contemple dans la clarté tremblante de la lune, les rameaux qui se penchent. Peut-être qu'il va se révéler, le manitou, dans la verdure tendre du feuillage!... Peut-être descendra-t-il comme les noirs goglus avec de petits cris d'amour!... Peut-être le surprendra-t-il, lui, dans le sillon on canot!

Non! si doux et si beaux qu'ils soient, feuillages, oiseaux et grands lacs, il n'y trouvera point l'âme qu'il appelle!

Il demande un esprit doux comme Nobeka la douce... beau comme Nobeka la belle!...

Et de nouveau la vision de la fière algonquine. avec l'expression reconnaissante et amoureuse de son regard, lui revient subitement et l'enchante!

Oh! ce rêve, où il ne sait qu'admirer du manitou divin ou de la belle Nobeka, il le prolonge... il le retient... il a peur qu'il s'évanouisse... il le refait à chaque évanouissement.

On dirait que Nobeka est là... Il va lui présenter ses joyaux: son tomahawk et ses scalpes! Il va lui dire le secret de son coeur attendri... Il étend les bras, et la réalité brise à nouveau son

Une fois encore il sent une fatigue mauvaise pénétrer toute sa chair! Les tiraillements de la faim saccadent les battements du coeur! Il se sent la tête lourde! Une sueur tour à tour, brûlante et froide, lui cerne le front comme d'un bandeau.

L'exaltation de son âme appelante, suppliante, dans le silence universel de la forêt, lui donne la

convulsion nerveuse du délire! Il veut chanter... et comme dans une impuis-sance de désespéré, il éclate en sanglots...

L'esprit n'apparaît pas! L'esprit doux comme Nobeka la douce, beau comme Nobeka la belle! Quoi! peut-il y avoir dans la forêt quelque cho-

se de plus doux que l'algonquine? Qui viendra à lui plus beau que Nobeka?

Nobeka!... La forêt n'a plus que ce cri répété

de mont en mont à travers toute la solitude!

Nobeka!... Et Napakisit lui parle.

"Je t'aime!... C'est pour toi que j'ai affronté
les flèches de ta tribu! Pour toi que j'ai orné ma
ceinture des scalpes de ta famille! C'est parce que je veux être devant toi brave et courageux, que

j'ai été généreux!

"J'ai épargné ton père, Nobeka, pour que les larmes ne viennent pas mouiller tes yeux! Tu serais morte si tu l'avais vu mort... Et tu le défendais si bien!

"Nobeka, la paix est conclue; nous portons au cou le wampum blanc, les jours de guerre ne sont plus, Nobeka, aimons-nous!"

Puis il écouta!... Il y eut une caresse de la brise qui fit tressaillir les rameaux voisins. Napakisit se dressa subitement, comme s'il avait cru entendre le frôlement de Nobéka!... Il s'élança, comme s'il avait cru la voir!...

Oui, elle était là devant lui, douce et belle! Elle remplissait déjà son âme d'amour tendre, fidèle, et il ne rêvait plus maintenant que d'aller chercher dans la forêt, le talisman protecteur!

Sous l'empire de cette apparition mystérieuse, il prit son arc et se mit à courir dans les bois!...

L'aube blanchissait déjà les contours des futaies quand Napakisit approcha du wigwam.

Une émotion soudaine lui serra le coeur! Quelque chose d'incompris, un doute... le manitou... l'apparition... Nobeka...

Puis à ce ressouvenir il frissonna!... Il s'élança vers la hutte fumeuse!

Son père était à l'entrée, debout, muet, le regard farouche, avec son arc débandé.

Sa mère levait les bras vers lui, criant de joie: "Wa! Wa! Wa! Le manitou est apparu à Napa-kisit!"

Mais le jeune sauvage s'arrêta soudain; ses flèches se répandirent sur le sol; il eut un sanglot violent. "Malheur à moi, clama-t-il. Malheur!"
Et sur le cadavre de Nobeka, lâchement tuée

par l'Iroquois, Napakisit se pencha, prit fièvreuse ment le rameau qu'elle pressait sur son coeur entr'ouvert, le baisa et s'enfuit dans la forêt! Il courut longtemps comme un coupable! Il

courut longtemps au hasard emportant le rameau qu'il baisait dans sa course folle... Il courut jusqu'à l'endroit où il retrouva les traces de Nobeka dans la mousse et la broussaille, puis, défaillant, il s'abattit au pied d'un chêne... il y avait encore la meurtrissure du rameau arraché...

Le pauvre sauvage entrelaça de ses bras tremblants ce tronc insensible, il colla ses lèvres à la blessure du chêne... il appela encore une fois Nobeka, puis il pencha la tête, laissa errer son regard dans une pensée folle, et mourut...

GASTON LEURY

GRAINS DE SAGESSE

Pour être un homme, il faut avoir dans l'âme des parties écorchées à vif, et qui saignent quand on y

Le sentiment intérieur qu'on éprouve après avoir accompli un noble devoir, est pour l'âme une assez digne récompense, puisqu'il lui communique ce calme que le monde ne peut ni donner, ni ravir.

La souris qui n'a qu'un trou est bientôt prise.



LE ROMAN D'UNE MILLIARDAIRE



NOUVELLE

L'oisiveté de la femme américaine est célèbre. Dans nos pays d'Europe, les jeunes filles et les jeunes femmes, à de rares exceptions près, mourraient d'ennui, s'il leur fallait se résigner à l'absolue fainéantise de leurs soeurs d'outre-Atlantique. En Angleterre, en Allemagne, en France, il est bien rare qu'une jeune fille ne s'occupe pas, peu ou prou, de quelque chose; qu'à tout le moins, elle ne seconde pas sa mère dans la tenue et l'administration de la maison. En Amérique, la jeune fille ne se mêle de rien de tout cela, et son excuse, si elle n'aide pas sa mère, est que sa mère elle-même

En effet, dans la plupart des grandes familles de la Cinquième Avenue, à New-York, il existe un personnage indispensable, cumulant le rôle de maîtresse de maison avec celui de maître des cérémonies et des élégances, et qu'on pourrait appeler le gentilhomme d'antichambre. Son nom new-yorkais est "gentleman in waiting". Généralement ancien viveur ruiné, ce personnage, qui semble échappé d'un roman d'Octave Feuillet, arrête les menus des dîners de gala, dresse la liste des invités, élabore les plans des fêtes, règle les mémoires des fournis-seurs, et va même jusqu'à conduire le cotillon, si la chose paraît nécessaire. On se repose donc sur lui du soin de certains détails, que les plus Paresseuses des femmes européennes rougiraient de ne pas réglementer elles-mêmes. Aussi, les journées paraissent-elles souvent interminables à nos jeunes filles et à nos jeunes demmes de la Cinquième Avenue, et, comme leur grandeur leur interdit de courir les magasins ou les "ice-cream saloons" comme les autres New-Yorkaises de moindre marque, elles s'ingénient à tuer le temps par des distractions combinées et machinées, qui ne sont ni de leur âge ni de leur sexe.

On en jugera par le récit suivant, rigoureuse-

ment authentique:

Au mois d'avril dernier, débarquait à Newyork certain baron autrichien dont nous reproduisons la carte de visite:

REICHSFREIHERR VON UN ZU
BISCHOFFSHAUSEN
VON BERGE NEUENRODE UND ALTENSTEIN

K. u. K. Oberlieutenant i. d. R. des Uhlanen Regiments Alexander II, Kaiser von Russland No 11.

Cet éminent personnage, que la civilisation avait fatigué, était venu à New-York chercher une héritière. Comme il manquait de relations



Le vice-amiral Fournier, amiralissime de la flotte française

Les grandes manoeuvres maritimes françaises se sont terminées le 3 août par l'attaque de Marseille, suivie d'une grande revue navale à laquelle assistaient MM. Etienne, ministre de la guerre, et Thomson, ministre de la marine. Pour la première fois on avait groupé en une seule force navale toutes les unités de combat. Pour la première fois aussi, une nouvelle tactique dans la formation de bataille avait été adoptée. Le rôle des torbilleurs et des sous-marins a été particulièrement brillant.

dans ce monde particulier, il était tout bourgeoisement descendu à l'Hôtel Windsor et avait fait inscrire, pour un prix modique, dans les journaux "de la localité" les deux annonces suivantes :

"Une jolie millionnaire, indépendante de toute famille, âgée de dix-sept à vingt ans et susceptible d'être présentée à la Cour, voudraitelle épouser un jeune homme de haute noblesse? Les photographies et les lettres seront fidèlement rendues. "Exclusive", Boîte No

"Un beau jeune homme de haut rang, officier, voudrait épouser jeune fille très jolie et très riche. S'adresser dans un délai d'une semaine, car il doit, passé ce délai, quitter la ville avec sa suite. "Sincérité", Boîte 119."

Cette double annonce tomba, malheureuse-

Cette double annonce tomba, malheureusement pour l'infortuné baron, sous les yeux de quelques jeunes filles, qui se résolurent immédiatement à "s'offrir la tête" du présomptueux Autrichien. L'une d'elle, la plus follement riche, ajouta: "Nous montrerons à ce monsieur que les Américaines ne se laissent pas tenter par l'appât des titres et des couronnes!" Immédiatement, le complot fut ourdi et les rôles distribués. On choisit la photographie d'une actrice extrêmement jolie, mais encore fort obscure, que l'on baptisa pour la circonstance d'un nom bien sonnant de fille de millionnaire, miss Grace Stuyvesant. Puis, après de nombreux pourparlers, on envoya à l'adresse d' "Exclusive, Boîte 297", la dite photographie accompagnée d'une lettre d'adhésion, copiée à la machine à écrire

Le lendemain, une messagère sûre se présentait à la poste restante, bureau E. Or, il y avait une lettre pour miss Grace Stuyvesant. On devine la joie que causa cette lettre à nos évaporées. Voici en quels termes elle était conçue:

"New-York, 7 mai.

"A Miss Grace Stuyvesant,

"Votre ravissant visage a produit un effet irrésistible. Vous êtes maintenant priée de répondre confidentiellement aux questions sui-

vantes

"Votre religion? Votre visage (potelé ou mince)? Votre taille? Votre poids (en livres)? Aimez-vous la musique? La danse? Chantez-vous ou jouez-vous de quelque instrument? Quelles langues parlez-vous? Faites-vous de la bicyclette? Du cheval? Votre père est-il vivant? Son âge? Votre mère est-elle vivante? Son âge? Combien avez-vous de frères? De soeurs? Sont-ils mariés? De quelle nationalité sont les maris de vos soeurs? Américains? Etrangers? Nobles? Plébéiens? Etes-vous maîtresse de votre fortune ou seulement du revenu? Ouel est le chiffre de cette fortune? En espèces? En terres? En rentes? Avez-vous, en outre, des espérances?

"Très respectueusement,

"Exclusive", Boîte No 297."

Pendant cinq jours, cette lettre demeura sans réponse. Les jeunes filles étaient occupées à faire des suppositions touchant la personnalité de leur mystérieux correspondant; "Exclusive" dut finir par avoir peur de voir s'échapper la chance exceptionnelle qui s'offrait à lui, car ce fut lui qui rompit le silence:

" 12 mai 1888.

"Miss Grace Stuyvesant,
poste restante, bureau E.

"Vous apprendrez avec plaisir que jamais personne ne connaîtra de quelle façon vous avez fait la connaissance du jeune noble en question, car c'est à son insu que j'ai fait insérer l'annonce le concernant. Je garde moi-même le secret avec le plus grand soin. Il ne voudrait jamais, lui que j'ai en si haute estime, consentir à agir de la sorte, car il a grand' peur de n'être épousé que pour son titre."

Les excuses continuaient longtemps sur ce ton. "Exclusive" annonçait en outre, à brève échéance, des détails plus complets et la photographie du jeune gentilhomme en question. Il ajoutait que, de toutes les photographies envoyées en réponse à l'annonce, celle de miss Grace Stuyvesant était la plus admirée et paraissait devoir remporter le prix. Enfin, une réponse était attendue par retour du courrier, le jeune gentilhomme et sa suite devant prochai-

nement quitter la ville. Cette fois, la lettre donnait comme adresse: "W. E. L. Wishing", boîte 281, bureau de poste de Brooklyn."

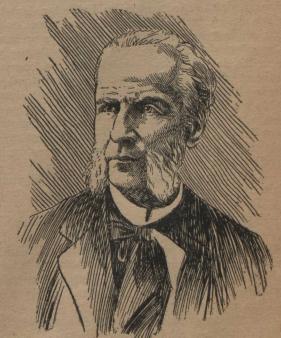
Le poisson avait bien mordu. On résolut de lui donner quelque répit, et, pendant plusieurs jours, Grace Stuyvesant demeura silencieuse. Les jeunes filles avaient appris, après enquête, que des démarches avaient été faites à la Poste par un inconnu pour se procurer l'adresse de miss Grace Stuyvesant, démarches d'ailleurs infructueuses. Désespéré, le noble aventurier eut une fois de plus recours aux annonces. Il prévenait miss Grace St..v...nt que le jeune seigneur et sa suite allaient quitter New-York sans délai.

Dès lors, le chapitre des confidences commence. "Exclusive" écrit qu'il n'est pas luimême le jeune noble, mais bien un agent matrimonial, désireux seulement, et sans aucun espoir de rétribution, de procurer à l'une de ses riches compatriotes un établissement princier. Et il écrit, il écrit sans cesse. Il explique le caractère de son noble client, il donne des détails et finit par reproduire la liste des questions de la première lettre, questions auxquelles il n'avait pas été répondu. Enfin, une autre lettre apporte la photographie annoncée. Celle-ci est signée "C. Stonel" et insiste pour que miss Grace Stuyvesant remplisse les blancs du fameux questionnaire.

La photographie portait la marque de Carl Pietzner, à Berlin, elle avait été enregistrée sous le numéro 13,912. Il n'en fallut pas davantage pour découvrir l'identité du modèle. Nos jeunes personnes étaient satisfaites. Trois semaines plus tard, le 12 juin, photographie et fac-simile des lettres du trop audacieux baron autrichien étaient publiés, avec tous les détails nécessaires, dans un grand journal de New-York. Depuis ce moment, ni "Exclusive", ni "W. E. L. Wishing", ni "C. Stonel" ne donnèrent plus signe de vie. Le coup avait manqué, et le jeune officier de haute noblesse avait préciptamment quitté l'hôtel Windsor, laissant aux mains de ses moqueuses adversaires les preuves de la fumisterie colossale dont il avait été victime.

L. De NORVINS.

La mort de M. Edmond Rousse est un deuil pour le barreau de Paris, qui considérait l'illustre avocat comme une sorte d'aïeul respecté, dont le nom résumait toutes les plus hautes vertus de la profession. Depuis plus de quinze ans, il avait quitté la barre; sa dernière plaidoirie remonte à



Me Rousse, de l'Académie française

1890, époque à laquelle il se présenta devant la 8e chambre dans l'affaire du duc d'Orléans.

C'est vers 1862 que Me Rousse avait entrevu le succès. En 1864 il conquit l'une des meilleures places. Sans être porté sur aucune liste, il fut nommé membre du conseil de l'ordre; huit ans plus tard, il fut élu bâtonnier.

Il entrait en fonctions à la veille de la guerre de 1870; il fut à la hauteur des devoirs qui lui incom-

Ce bâtonnat donna à Edmond Rousse une des premières places au barreau.

PAGES CANADIENNES OUBLIÉES

Une aventure au Labrador (1)



La côte du Labrador est entièrement stérile. couverte de mornes et de ravins, de marécages et de petits lacs. A bien peu d'exceptions près, pas le moindre arbuste n'ose y réjouir la vue du voyageur par son feuillage vert, ou le garantir par son ombre des feux du soleil d'été; car je dois dire que, nonobstant le froid piquant qui y règne ordinairement vers le milieu de l'hiver, il y fait souvent une chaleur excessive l'été. Pas une clôture ou haie, point de chemins; seulement l'on aperçoit par-ci par-là, à travers les roches, un petit sentier s'échappant comme un serpent, et allant se perdre tantôt sur la cime d'un morne, tantôt dans une touffe de broussailles. Il faut faire trois à quatre mille avant de rencontrer une seule habitation humaine. On n'y découvre aucun vestige de religion, pas une petite chapelle, pas même une croix, ni aucun monument qui puisse donner à l'étranger une idée que des chrétiens y habitent. Tout y est vaste, solitaire; tout y semble désolé, sombre. Le silence n'y est interrompu que par les cris du gibier sauvage, qui s'y trouve en abondance, le croassement du corbeau ou le bruit des vagues de la mer. Et c'est pourtant là que volent, de différentes parties de l'Europe et de l'Amérique, Anglais, Ecossais, Irlandais, Jersais, Canadiens et autres, et c'est là qu'ils s'y établissent. L'amour du gain est un si puissant mobile!

L'hiver est le temps de la chasse au daim au Labrador. C'est alors que l'amateur de cet amusement de fatigue peut donner plein essor à sa passion, pourvu qu'il ait des jambes et du courage. Avec quel plaisir il s'acheminera, au lever d'un soleil radieux, les raquettes aux pieds, le havresac sur le dos, le fusil sous le bras ou sur l'épaule, laissant derrière lui, à mesure qu'il avance, une suite de figures ovales sur la neige scintillante. Mais aussi à quels dangers ne s'expose-t-il pas! Le soleil, maintenant si beau, disparaît en un instant sous un voile lugubre de vapeurs épaisses, le vent souffle avec violence, la neige s'élève en tourbillons, on ne voit déjà plus. Où aller? Seul! Tantôt sur le sommet d'un rocher escarpé, sur le bord d'un précipice, tantôt entre deux murs de neige! Il ne se souvient plus de quel point il est parti. Il fait froid, le vent le perce: s'il ne marche pas, il va geler; mais il ne voit pas à un pas de lui!... C'est alors qu'il faut de la prudence et de la présence d'esprit, et l'on verra ci-après ce qui se pratique d'ordinaire en cette occasion.

Je me trouvais l'hiver dernier à une de ces réunions joviales si fréquentes au Labrador dans la saison des neiges. On y chante, on y danse, on y pratique la gymnastique, on s'y amuse, en un mot. L'anecdote y a aussi son tour, et voici celle que je recueillis de la bouche d'un des convives, homme probe et véridique. La conversation était tombée sur la chasse au daim. "Il est beau, dit-il, il est noble cet amusement. C'était autrefois ma passion; mais le temps n'est plus; je ne puis maintenant faire que quelques pas, et encore c'est avec peine. Que ne donnerais-je pas pour pouvoir marcher comme autrefois!

-Oh! racontez-nous, racontez-nous, s'il vous plaît, s'écrie une voix.

-Et quoi? mon ami.

-Votre aventure: je ne l'ai pas encore ouïe.

-Avec plaisir, pourvu que vous ayez assez de patience pour m'écouter jusqu'au bout, car je suis très mauvais conteur. Cependant, comme la vérité n'a pas besoin de secours de l'art, je m'en vais vous dire tout crûment ce qui m'est arrivé il y a... oui, il y a de cela dix ans ".

Et notre interlocuteur, ayant avec complaisance empli de tabac et allumé sa pipe, ce qui est indispensable, commença à peu près en ces termes :

Par un bel après-midi du mois de février, m'étant muni de ce qui était nécessaire pour la chasse, je pars avec un de mes employés, un Jersais.

"Chumnum! quel beau temps! dit mon compagnon, s'adressant à moi en son jargon; j'échpère qu'il ne fera pas mouvés de chitôt. Mais, ditesmé donc, quelle est la dichtance d'ichi à votre ca-

-Ma cabane... est peut-être à douze milles de chez moi.

—Oh! che n'est rien, nous j'y cherons avant la

Nous marchâmes en silence l'espace de cinq à six milles, quand mon compagnon, m'adressant de nouveau la parole :

"Mais diable! dit-il, voyais donc, n'est-che pas une pichte de cherf que je vès là, chumnum?

En effet, nous avions devant nous une longue trace qui se perdait dans le lointain. Nous prîmes la piste et hâtâmes le pas. Nous marchâmes ainsi plus de trois heures; mais, n'apercevant rien et la nuit s'avançant, nous prîmes le chemin de ma cabane, où nous arrivâmes comme il faisait déjà noir. Comme vous savez, le daim se tenant toujours à une distance d'au moins trois ou quatre lieues dans les terres, il est d'usage chez les chasseurs de s'ériger à cette distance une cabane, où l'on a un poêle et tout ce qui peut la rendre tant soit peut confortable. Nous y passons quelquefois des semaines entières.

Nous entrâmes donc, fîmes du feu et de la lumière, et, après avoir dépêché une partie de nos provisions avec un appétit que notre marche n'avait pas servi à diminuer, nous allumâmes la pipe et commencions à nous ennuyer, lorsque mon compagnon, animé, sans doute, par la situation des lieux et le silence qui régnait autour de nous,

"Crayais-vous aux esprits! me demanda-t-il. -Aux esprits? lui répliquai-je en riant; farceur, va!



-Quoi! vous riais; eh bien! mé, je vous dis qu'il y en a.

—En as-tu vu?

-Oui, Monsieur... ch'est-à-di... non, mais d'autre en ont vu pour mé; même que j'peux vous nommais la perchonne, là. Elle peut vous l'di comme mé.

-Eh bien? qu'a-t-elle vu?

—Che qu'elle a vu? ch'est horrible che qu'elle a vu. Auchi bien j'm'en vès vous vous raconter ch'na. Ch'était par une nuit d'automne, il faisait noir comme chais le...

Il n'eut pas le temps d'achever; des hurlements affreux se firent entendre à quelques pas de nous. Mon compagnon tressaillit; mais, reprenant ses

"Chumnum! dit-il, les loups!... mon fusil" Il sort; je le suis avec mon arme. Nous regardons de tous côtés. Rien. Bientôt nous entendons au loin le hurlement des loups. Nous rentrons, et le Jersais allait reprendre son histoire de revenants; mais, me voyant m'étendre sur le grabat où nous devions prendre du repos, il suivit mon exemple, et nous nous endormimes.

Le lendemain matin, avant l'aurore, nous étions sur pied. Pas le moindre nuage au ciel, quelques étoiles brillaient encore cà et là; nous avions l'avant-goût d'un des plus beaux jours.

"Chumnum! me dit mon compagnon, après avoir bien dormi, j'échpère que nous pourrons bien couri, et si je n'occis pas au moins trais cherfs à ma part, j'veux bien être un tchon

-Allons, allons, lui dis-je, ne fais pas tant le rodomont. Tu pourrais bien n'en pas voir un seul et comment pourrais-tu en tuer trois? Tu n'as pas oublié les lunettes, j'espère?

-Non, non, tout est là (montrant le havresac). Ces lunettes, voyez-vous, qui sont ordinairement vertes, sont absolument nécessaires à un

chasseur, s'il veut s'exempter les tortures du mal Il n'est pas rare de voir des personnes qui ont l'imprudence de ne pas s'en servir devenir aveugles pour plusieurs jours, pendant lesquels elles souffrent cruellement.

Notre déjeuner pris, nous partîmes. Après avoir erré çà et là presque toute la matinée, et n'avoir rien vu, nous prîmes enfin le parti de courir chacun dans une direction différente. Vous sentez que cela nous donnait double chance. Nous nous séparâmes donc en nous faisant la promesse réciproque de nous rencontrer à la cabane, si

nous ne nous voyions pas ailleurs.

Je pars, m'acheminant vers un endroit où j'avais été heureux plus d'une fois. Je n'avais eu garde de souffler mot de ceci à mon camarade; car, voyez-vous, un chasseur, comme un musicien, conserve toujours en lui-même une espèce de jalousie envers les autres. Je marche pendant une heure. Arrivé au point où je voulais aller, je n'aperçois rien. Cependant je prends la résolution de ne pas bouger de là. Ce lieu était un lac, autour duquel s'élevaient, à divers intervalles, plusieurs petites éminences. Je me place en embuscade derrière l'une d'elles, et j'attends. Je commençais à trouver le temps long, lorsque soudain j'aperçois un daim, courant ou plutôt volant vers moi, laissant derrière lui un trait de sang sur la neige. J'arme aussitôt mon fusil, et couche en joue. Il arrive, je tire, et le daim

Je m'approche, ma balle avait porté au coeur. "Mais qui diable l'a donc ainsi blessé?" me disje en examinant une des jambes, dont s'échappait un filet de sang. Je n'attendis pas longtemps. Mon compagnon arriva à toutes jambes et soufflant comme une baleine.

"Ah! chumnum! notre bourges, vous l'avais donc happè. Merchi bien d'la peine; mais ch'est mè qui ai commencé à le démoli; à mè l'honneur,

-Mais où serait-il, mon brave, si je n'eusse été

-Oh! pour ch'qu'est d'chena, j'ai des jambes; je l'aurais bien attrappé: il s'affaiblichait déja.

-Chut! Ton fusil est prêt?

—Viènayâ "

Et à l'instant nous nous tapîmes derrière la même petite éminence. Nous voyions s'avancer vers le lac comme une forêt mouvante. Une centaine de daims s'en venaient nonchalamment et musant, tantôt broutant les buissons ou les touffes de mousses qui se montraient en quelques endroits à travers la neige, tantôt folâtrant comme des chiens, ou bien s'arrêtant tout à coup, et flairant de tous côtés.

Je me hâtai de recharger mon fusil. Ils avaient

pris le lac. Ils approchaient de nous.
"Tiens-toi prêt, dis-je à mon compagnon, nous

tirerons ensemble.

-Oh! chumnum valé! j'sommes tout prêt, notre bourgès '

Ils étaient vis-à-vis de nous. Brrrang! deux daims demeurent sur la place, et le reste s'est déjà évanoui comme une ombre.

"Véla mes trais, s'écrie mon compagnon. Comment! tes trais; et moi, ai-je tiré pour

-Véla mes trais, vous dis-je; je vous l'dijais ce matin. Eh bien! les véla, là; bernais mé, à pré-

-Ecoute, mon brave: qui a tiré le premier?

—Ch'est mé.

-Tu es un... crapaud, lui dis-je d'un ton un peu brusque, car il me vexait.

-Ah! notre bourgès, tout autre nom que celuilà, ch'il vous plaît.

Voyez-vous, cette épithète est à un Jersais ce qu'est celle de Jack-Bull ou de Roast beef à un

-Ne vous fâchez pas, continua-t-il, je vès vous expliquais la chose. Quand je vous ai laiché, je n'ai pas fait chinq chents pas que j'ai aperchu au moins septente cherfs. J'en ai bléché un, et il ch'en est venu dans chette direction chi. Si je ne l'avais pas bléché, il aurait churement suivi le reste, qui s'est enfui vers un point opposé. Là, chumnum!

-Mais qui l'a culbuté?

-Oh! fallait le laichais couri; il était à mé.

(1) Publiée en 1840.

-Moi je te dis que non, et nous verrons. Et comment oses-tu dire que ces deux-ci sont à toi? Bien clair! j'avais deux balles.

-J'en avais trois.

-Pochible, notre bourgès; mais vous avais

visé trop haut, j'vous ai remarqué.

Mortel cr...! J'allais prononcer le mot, mais mon opiniâtre de Jersais, ne pouvant en souffrir l'articulation, m'imposa soudain le silence en me mettant la main sur la bouche.

-Nous arrangerons chena, nous arrangerons

chena, dit-il.

Et le grabuge en resta là.

Comme vous n'ignorez pas, il est rare que de semblables altercations ne s'élèvent pas entre les membres d'une partie de chasse. Chacun a la modestie de se croire le plus expert, soit comme tireur ou comme piéton, et, si ses actions ne répondent pas à ses jactances, il a un piètre fusil, dira-t-il, ou bien il fait long feu, ou fausse amorce; ses raquettes sont trop grandes, trop petites, ou peut-être trop lourdes. Il aura mille autres raisons à vous donner.

Ah çà! dis-je à mon compagnon, je crois que c'est assez pour aujourd'hui. Nous allons les couvrir soigneusement (car messieurs les renards en feraient un agréable festin), et nous

allons nous en retourner.

Mais chumnum! notre bourgès, il est encore trop de bonne heure; j'parie que j'vous abatte trais j'autres cherfs avant la fin de la journé.

Eh bien! tu n'as qu'à rester; moi je vais aller chercher le comitick (1) et les chiens, pour emmener cette charge à la maison. Pour marcher avec plus d'aisance je vais te laisser mon fusil. J'ai le temps de me rendre avant la nuit, et je reviendrai au clair de la lune avec un autre de mes hommes.

Je coupai les langues des trois daims pour les emporter avec moi, comme trophées. qu'un chasseur ne manque jamais de faire.

En cas que tu t'éloignes, n'oublie pas d'enterrer nos défunts, criai-je à mon compagnon en m'éloignant.

Il faisait beau, mais beau à ravir. Outre que je me sentais léger comme une plume, débarrassé que j'étais du poids de mon fusil, je foulais une petite neige mobile comme du sable, et qui ne gênait nullement la raquette. C'était un char-me de voir comme j'allais; je volais quasi. Je dois a voir comme j'allais; je volais quasi. dois ajouter que ce qui me stimulait encore plus que tout cela, c'étaient les trois langues dont j'étais le possesseur. Trois langues! pensais-je; et cette idée me rendait tout rayonnant de joie. Avec quel plaisir j'allais montrer ces trois diamants de ma couronne! car j'étais aussi heureux qu'un roi. De quelle satisfaction n'allais-je pas jouir en les étalant, avec une indifférence feinte,

sous les yeux de mes gens ébahis! Et je ne me sentais pas marcher, et je ne faisais pas attention à un brouillard épais qui se formait insensiblement derrière moi. Je ne m'en aperçus que lorsque de gros flocons de neige commençaient à contra l'air et que le soleil ne caient à se glisser dans l'air, et que le soleil ne paraissait déjà plus. Je me hâtai davantage, car je red le redoutais cette apparence atmosphérique au Labrador. Je connaissais les dangers qui la suivent d'ordinaire. D'ailleurs j'avais encore beaucoup de chemin devant moi. Cependant, après avoir examiné les pointes de l'horizon: Ah bahl me dis-je, ce ne sera rien, j'en suis sûr. Je me trompais. Bientôt le vent s'élève et siffle avec force: force; la neige tombée se déchaîne contre celle qui tombe, et il s'en forme un amalgame affreux. tont à peine, et j'allais en avant, lorsque tout à coup la neige s'échappe de dessous mes pieds il naveré suffoqué, pieds: il me semble voler, je suis navré, suffoqué, l'étonse J'étouffe, et, après plusieurs petites saccades, je ens de nouveau la neige sous moi. J'étais tombé, je n'en doutais pas, du haut de quelque morne; mais de quel côté étais-je parti? vers quel point allais-je diriger mes pas? j'aurais à peine pu me discerne diriger mes pas? discerner la main en me la tenant à la hauteur des yeux yeux. Il faisait déjà nuit. Qu'allais-je devenir? Périr? Non, me dis-je, il ne faut pas encore per-dre espoir. dre espoir. Ce qui m'encourageait un peu, c'est que le froid n'était pas grand. J'arrache mes raquettes de mes pieds et je m'en sers pour me creu-ser dans la mes pieds et je m'en sers pour me creuser dans la neige une espèce de fosse dans laquelle ne tan neige une espèce de fosse dans laquelle ne tan enveloppé la je me tapis, m'étant préalablement enveloppé la figure dans un grand châle qui me servait de ceinture. ture, afin de n'être pas étouffé par la neige. Je me couvre de mes raquettes et de neige, et, me confiant à la Providence, j'attends ainsi le retour du beau temps, ou au moins celui du matin.

dont on fait usage au Labrador.

J'étais fatigué. Mes paupières se fermaient malgré moi; mais je ne voulais pas dormir, car, si le froid me prenait, je m'exposais à périr. Contraint donc de veiller, je me pris à penser à l'heureuse chasse que je venais de faire, aux éloges qu'on allait me prodiguer, à l'effronterie de mon Jersais, qui prétendait avoir à lui seul toute la chasse, enfin à bâtir des châteaux en Espagne. Il y avait deux ou trois heures que j'étais là. Il me sembla tout à coup ne plus entendre le vent. Je me découvris le visage et levai la tête. Jugez de ma surprise lorsque je vis que tout était calme autour de moi, que le ciel était brillant d'étoiles, et que la lune venait ajouter à tout cela l'éclat de sa lumière bienfaisante. En un instant j'étais debout, j'avais mes raquettes aux pieds, et mon châle me ceignait les reins. Je n'eus fait fait trente pas que je me reconnus. Je fis involontairement une gambade de joie lorsque je me trouvai face à face avec un homme, et qui? mon brave Jersais.

-Mais, diable, lui dis-je, d'où viens-tu?

-Chumnum! de la cabane.

-Mais, dis-moi donc, étais-tu en chemin pendant le gros temps?

—Ma fé, vène.

-Oui? Vraiment tu es un preux, et tu mériterait la croix d'honneur, s'il y en avait une à don-

-Oh! che n'est pas tout, notre bourgès, j'ai encore tiré chinq fois depuis que je vous ai laiché.

—Possible! et quel succès?

-Chinq.

-Encore cinq, mais tu veux badiner?

—Vous les verrez demain.

-Montre-moi les langues.

Et il me les montra. Horrible! me dis-je, il a cinq langues et je n'en ai que trois! oh! que ne suis-je resté plus longtemps!

-Appelais-mé crapaud, maintenant.



Je me tapis dans la neige

-Oh! mais, mon ami, est-ce que tu te souviens encore de cela?

-Si je m'en souviens!

Et mon compagnon me regarda d'un air qui me surprit; - et bientôt je l'entendis tenir le soliloque suivant: — Vais-je le faire? je le puis: il est sans armes; j'ai un bon fusil... Crapaud! hein?

Je ne savais que penser, et je commençais à avoir peur, car je le connaissais d'une disposition vindicative à l'extrême, et enclin à s'offenser de la moindre chose; et il ne considérait pas comme une petite injure l'épithète que je lui avais adressée dans un moment de colère. Cependant, un moment après je l'entendis continuer:

-Non, je vais en agir autrement; ... mais s'il refuse... je l'étends à mes pieds, chumnum!

Et puis se tournant vers moi: -Arrêtais-là, bourgès, dit-il.

Vous m'avez inchulté, tantôt; vous n'auriez pas dû le faire, et, si vous ne me faites apologie à l'instant, je vous brûle la cervelle.

Et il me couchait en joue.

-Jean, lui dis-je, sûrement tu n'aurais pas le coeur d'ôter la vie à ton maître.

—Hâtez-vous, ou je tire.

-Moi? lui dis-je, moi? faire apologie à mon serviteur! Crois-tu m'intimider en..

Je n'eus pas le temps de finir... Zing... une balle me siffla aux oreilles. Je fais un saut pour saisir le fusil, mais Jean disparaît comme un éclair. J'emploie toutes mes jambes pour le rattraper... impossible; je le perdis au détour d'une petite hauteur.

C'est un démon, me dis-je; quelle audace! je n'aurais jamais pensé qu'il en fût capable. Mais il n'en est pas quitte; on ne s'échappe pas ici comme dans une ville.

Je marchais toujours, regardant, à chaque pas,

autour de moi, car mon homme aurait bien pu se mettre en embuscade derrière quelque éminence, et me tirer comme on tire un cerf. Bientôt il me sembla distinguer à la clarté incertaine de la lune quelque chose de blanc qui se glissait vers moi. Je crus me tromper, et je me frottai les yeux à diverses reprises. Je regardai: le fantôme coulait sur la neige. Je pouvais le distinguer plus clairement à mesure qu'il approchait, et je ne pus m'empêcher de le comparer à l'Esprit, dans Hamlet de Shakespeare. J'étais pourtant loin d'être superstitieux et de croire aux esprits, et cependant la peur me gagnait malgré moi. J'arrête; le fantô-me vient se placer devant moi, et me regarde en face. Je crois découvrir des traits connus; je veux le toucher, ma main se perd dans l'espace. C'est alors que mes cheveux se dressent sur ma tête, que ma langue devient sèche, que je commence à trembler, et mes jambes plient sous moi. J'essaie de m'éloigner, et le fantôme marche avec moi. Je veux parler, ma langue demeure muette... je me frotte les yeux de nouveau, il est toujours là. Te mourais de peur et me sentais défaillir, lorsque

Qu'arriva-t-il? demanda notre orateur en s'adressant à moi.

—Je ne sais, lui répondis-je; le fantôme disparut? ou peut-être vous parla?

-Rien de cela.

-Eh bien!... mais vous croyez donc aux esprits maintenant?

-Mon ami, vous pourrez juger dans l'instant si j'ai droit d'y croire ou non?

Et notre orateur se leva, et, ayant rechargé et rallumé sa pipe, se rassit, se croisa les jambes et les bras, et gardait le silence.

-Eh bien? fis-je, en montrant de l'impatience de ce qu'il ne continuait pas, " je me sentais défaillir, lorsque soudain...

—Je m'éveillai, dit-il.

Et la salle retentit d'un éclat de rire. Il continua:

Ma rencontre avec Jean et mon fantôme n'étaient que la production d'un songe, et je me retrouvais dans ma fosse, avec la cold reality devant moi. J'étais engourdi, je me sentais le coeur malade. Je me levai. Le temps était clair, il ne ventait plus. Le jour commençait à poindre. Comme je l'avais pensé, je me trouvais entre deux montagnes. Je marchai avec quelque difficulté, pendant une heure, autour de ma fosse pour me réchauffer. J'eus beaucoup de peine à y réussir. Enfin je voulus monter sur une des montages, afin de me reconnaître, car je ne savais pas encore bien où j'étais. J'essayai en vain de grimper; je faisais une enjambée, et je retombais en bas. Je m'étonnais de ce que j'eusse les jambes si faibles, moi qui, maintes fois, avais gravi contre des rochers beaucoup plus escarpés et plus hauts que celui-là. Tous mes efforts furent impuissants, et je me vis enfin forcé de faire un long détour pour arriver au point désiré. Je connus alors que je n'étais qu'à trois milles de ma demeure, mais je ne pouvais plus marcher, je sentais dans mes jambes un engourdissement que je n'avais jamais éprouvé auparavant... Il faisait un froid, oh! un froid excessif; et je ne pouvais plus faire un pas. Je m'étends sur la croûte, résolu d'attendre la mort, car j'allais périr, j'en étais sûr. Il y avait peut-être une demi-heure que j'étais là... je n'avais plus froid, j'éprouvais même des sensations agréables, je jouissais d'une espèce d'existence que l'on pourrait appeler extase ou enchantement, d'une sorte de bien aise que l'on ressent rarement, lorsque j'aperçus deux chasseurs pas bien loin de moi. Je leur fis signe, ils vinrent à moi, je leur expliquai ma situation, ils me prirent par dessous le bras, et me traînèrent chez moi... J'avais les pieds gelés, Messieurs; je n'ai plus un seul doigt aux pieds. Jugez de mon malheur! Je ne peux plus chasser, moi qui avais la réputation re le meilleur chasseur de la côte.

Il avait fini. Nous le remerciames; et la danse et les jeux continuèrent.

PIERRE PETITCLAIR.

VISION

A l'or blond des blés mûrs que les faux ont fauchés Et qui sont, sur le sol, comme des morts couchés, Des fleurs mortes, comme eux, mêlent leur teinte rouge, Et j'ai la vision, dans l'ombre où rien ne bouge, Que des épis, soudain, se dressent, gémissant, Et que, de leur blessure, il s'échappe du sang!

GRENET-DANCOURT.

A TRAVERS LA MODE



Costume d'automne — Voici pour entrer en ville, une fraîche toilette qui, sans faire encore songer aux costumes d'hiver, n'est cependant plus estivale. La jupe, très ronde et un peu courte, est un plissé soleil coupé d'entre-deux de guipure ivoire. Elle est en lainage noisette, de même que le corsage, lui aussi plissé et coupé d'entre-deux. Une bande de drap café au lait est posée sur les hanches et, par devant, s'amincissant en descendant, elle retient le pli en faux tablier. Sur le corsage est jeté un collet-revers de drap café au lait, agrémenté, comme la bande de la jupe, de piqures et de gros boutons. Ce collet à gros festons croise par devant au moyen de deux longues pointes terminées chacune par un gros gland de soie.

Le chapeau qui accompagne cette toilette est marron foncé, avec une grosse touffe de fleurs aux tons roux et chaudron et feuille morte; il est à moitié couvert par une large écharpe de gaze noisette.

Ce qu'elle est — Ce qu'elle sera

Les grandes réunions parisiennes où l'élégance tient ses assises ont donné l'orientation définitive de la mode estivale... et de la nouveauté automnale, dit la Mise de Moisly, dans la "Mois littéraire et pittoresque".

Pour faire du neuf, nous ne savons que rajeunir, et la mode actuelle est passée maîtresse en cet art. Elle oscille du Louis XIV à l'Empire avec la plus merveilleuse inconscience, le plus charmant

sans-faeçon.

C'est un mélange amusant des styles les plus divers; un kaléidoscope animé dans lequel nous croyons voir défiler toutes les beautés réputées dont l'histoire du costume nous a conté les élé-

gances et les excentricités.

La veste Louis XIV — dite le grand habit, — qu'il ne faut pas confondre avec la veste Louis XVI, a grand succès pour les robes de toile, avec le long gilet de nuance vive et éclatante ou de teinte sombre rebrodé de soies de couleur et de

canetille.

Voici également les tons chéris du XVIIe siècle que célèbre Mademoiselle de Monpensier en ses mémoires "blancs et noirs avec noeuds d'écarlate". Mais ce ne sont plus les soies lourdes et somptueuses, les brocarts qui parent la fennne comme une châsse; ce sont des gaze blanches pé-

kinées de noir et palpitantes, qui l'enveloppent d'un nuage et qu'alourdit au bas une haute bande de Cluny. Piqué de-ci, de-là, un capricieux noeud de taffetas cerise ou quelque rose en gaze d'or; une ombrelle en taffetas écarlate se détache sur le fond de la robe, mettant en valeur le chapeau de paille d'Italie animé de marabouts blancs et noirs.

L'ensemble est d'une distinction impeccable, et cette toilette convient — chose rare — à toutes les femmes. Pour une dame d'âge moyen, il est difficile de trouver costume plus seyant.

Du Louis XV, nous copions les "volantes" en

manteaux flottants en taffetas aux vastes capulets, dont les estampes de Moreau le jeune, les bergeries de Boucher nous offrent les plus séduisants spécimens.

Mais l'époque à laquelle nous faisons les plus larges emprunts est le Directoire. Nous retournons à la taille courte, non plus à la taille Empire, dont l'exagération nous semble ridicule et qu'ont maladroitement interprétée les robes réformes; mais au corsage Directoire dont la taille se marque environ à 1/3 de pouce au-dessus de la ceinture actuelle.

L'allure en est gracieuse, plus artistique que celle de la taille allongée; la femme, en général, dans les proportions esthétiques, a le buste trop long; la mode dernière l'accentuait encore. La taille courte rétablit l'harmonie et donne à la silhouette l'aspect élancé d'une Diane chasseresse.

On garnit énormément jupes et corsages. Le dos de ceux-ci est tout aussi surchargé que le devant; beaucoup de collets courts et plats, se croisant devant et derrière sous un gros noeud marquant le point de départ de la jupe à ½ pouce audessus de la taille.

Ce sont aussi de mignards petits boléros en faille, arrondis en coeur; la jupe, partant du bord, fournit une certaine ampleur au milieu du dos et du devant pour s'aplatir sur les côtés. Souvent le boléro est remplacé par un simple ruban drapé, dont les bouts s'attachent derrière en un noeud sans pans ou avec pans retombant à mi-jupe.

En résumé, une surcharge étonnante de garnitures, une débauche d'ornements, des noeuds, des boutons, des fleurs, des incrustations, des galons, des broderies.

Les couleurs procèdent aussi des tons chers à l'empire; elles sont ternes ou éclatantes suivant la fantaisie de la créatrice. C'est quelquefois sur les toilettes blanches l'étrange contraste des nuances mates, grise, fumée, taupe, beige; d'autres fois, ce sont les tons claironnants des vieux rose, rouge, violet, vert, bleu, groseille.

Comme réminiscence du Directoire, des mousselines, des tulles grecs peints; c'est une élégance facile dont pourront s'inspirer les jeunes filles habiles à manier le pinceau. On vend des robes entières ainsi préparées; des bouquets de roses sont jetés sur le fond clair et des rayures de tulle noir dessinent au bas une grecque.

Sur une robe de tulle blanc, voici jetées, des roses peintes et des grecques en tulle noir. Le corsage boléro froncé, en tulle peint, est bordé d'une valenciennes retombant sur une haute ceinture corselet Empire, en faille imprimée; il s'encadre d'un petit fichu croisé en tulle blanc brodé, brodé d'une valenciennes, arrêté à la poitrine par un noeud Pompadour. La jupe, très ample, froncée dans la taille, est en tulle peint, bordée d'un ruban Pompadour.

Les mantelets sont exquis; ils semblent des vêtements de poupées aux grâces mièvres et frivoles. On les fait en Irlande, en Cluny, filet brodé, lèze de valenciennes ajourée d'entre-deux en toile brodée, en faille, en lainage.

En dentelle, en broderie lourde, ils sont d'une richesse spéciale; en taffetas, ils sont pratiques, et nous les indiquons aux femmes qui cherchent tout à la fois à concilier une jolie élégance et une intelligente économie. Le ton du paletot s'assortira à la nuance de la jupe ou tranchera complètement, et, en ce dernier cas, souvent il s'harmonisera à la tonalité du chapeau.

Quoique nous voyions encore beaucoup de robes de toile, il faut constater un revirement dans leur faveur. On en reconnaît les inconvénients; leur entretien est dispendieux; elles se raccourcissent et déteignent au blanchissage et se froissent au moindre mouvement.



Habit Louis XV—Absolument inédit, ce grand habit Louis XV constitue un des derniers costumes de toile de la saison; d'ailleurs, il peut affronter les premières fraîcheurs. Le paletot est en toile rose, brodé de motifs de broderie anglaise en coton vert pâle. La couture des petits côtés du dos est marquée par de petits méchons de frange en coton météore vert pâle qui se retrouvent aussi au col. A la taille, deux gros motifs passementerie verte. Les manches, fendues au coude, sont également garnies de cette frange. Col vert pâle. Jupe en toile rose.

Le chapeau, en paille vert pâle, ne comporte d'autre garniture qu'un béret de broderie anglaise vert sur rose, formant calotte et, sur le côté, un plumet blanc.

L'anglomanie, qui sévit à la fin du règne de Louis XVI et sous le Directoire, nous dota de ces chapeaux disgracieux, à fonds hauts et larges, à bords étroits, que la mode d'aujourd'hui s'amuse à reproduire. Des pailles fines d'Italie ou de Manille, des plumes en guirlandes retombantes, une rose piquée en avant, voilà la garniture de ces coiffures extraordinaires.

PATRON No. 528

Blouse simple.—Ce patron se compose de 4 morceaux: 10 devant froncé du lhaut; 20 froncé du haut avec fermeture, 30 Empiècement formant mineu au devant sans couture, fermeture au milieu du dos jusqu'à l'emmanchure; 4º Manche froncée du haut jusqu'à l'articulation du bras, le reste de la manche plat. Matériaux 21/2 verges en 48 pouces. Grandeurs. de 30 à 40 pouces de buste.

Pour recevoir ce patron en papier tissu, il suffit de nous adresser 10 cents et de nous indiquer le No du patron, ainsi que le tour de buste. (N'oubliez pas de donner votre adresse complète et de signer lisiblement.)

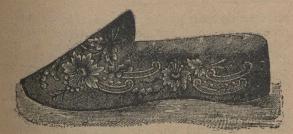


LA VIE AU FOYER

-such -such

SWELSWEL

Pantoufle pour homme — Broderie au point plat.



Le fond de la broderie est en drap olive. On exécute les fleurs au point plat avec de la soie floche rose en trois tons, les feuilles et les herbes avec de la soie cordonnet réséda en deux tons.

On emploie de la soie floche réséda pour les petites fleurs.

Des lignes au point plat en soie cordonnet réséda foncé, marquent les figures de coquillage.

RECETTES CULINAIRES

Consommé Montmorency. — Quelques filets de volaille, de la mie de pain, 2 onces de beurre, une farce bien assaisonnée; liez avec six jaunes d'oeufs pour le tout, faites ensuite de petites quenelles, posez-les dans un plat beurré et couvrez-les d'eau bouillante légèrement salée; elles doivent pocher; mettez dans le consommé quelques cuillerées de tapioca, puis ajoutez les quenelles et quelques pointes d'asperges très vertes.

Carpe Régence. — Faites cuire une belle carpe, enlevez la peau, les arêtes, hachez la chair, la laitance avec sel, poivre, persil, muscade; pilez bien avec beurre, mie de pain et oeufs. Prenez un plat à gratin, beurrez-le bien, reconstituez la carpe, placez la tête et la queue, lissez bien votre farce, imitez les écailles avec des lamelles de truffes que vous piquez dans la farce; quelques petits morceaux de beurre, un peu de vin blanc; couvrez d'un papier beurré et

faites cuire trois quarts d'heure à feu doux. A cuisson, dressez sur un plat long, versez autour un peu d'huile d'olive dans laquelle vous aurez fait revenir échalotes et champignons; liez avec fécule si la sauce est trop liquide, servez.

Bœuf au gratin. — Coupez du boeuf bouilli en tranches, rangez-les dans un plat beurré allant au four, saupoudrez-les d'échalotes, de persil, de champignons, de sel, de poivre, de chapelure; mouillez moitié eau, moitié vin blanc; mettez de petits morceaux de beurre de loin en loin, laissez cuire doucement.

Poulets Sainte - Menehould. —
Préparez un ou deux poulets suivant le nombre des convives, mettez dans une casserole avec beurre, assaisonnement et un verre de vin blanc;

laissez cuire, trempez ensuite vos poulets dans des oeufs battus, recouvrez de chapelure, de beurre, et faites griller. Servez sec, ou avec sauce piquante.

Pigeons frits. — Faites cuire vos pigeons dans très peu de bouillon, avec thym, oignons, poivre, muscade, persil, clous de girofle. A cuisson, coupez vos pigeons en quatre; passez les morceaux dans de l'oeuf battu, faites-les frire. Servez sur branches de persil frites.

Côtelettes sauce piquante.

— Faites jaunir oignons, farine, vin blanc, bouillon, un peu d'eau, deux cuillerées de vinaigre; mettez vos côtelettes qui auront été grillées; faites mijoter et retirez.

Pêches à la crème. — Faites cuire des pêches en les coupant par moitié ou prenez des pêches conservées; faites une crème à la vanille, que vous jetterez sur vos pêches dans le compotier; quand elles seront froides, masquez d'un peu de jus de pêches que vous aurez conservé.

Soufflés aux macarons. — Réduisez en poudre trois macarons; mêlez avec six cuillerées de sucre en poudre six jaunes d'oeufs, six blancs battus, une cuillerée et demie de kirsch; placez ce mélange dans un moule beurré, faites cuire dix minutes.

Beignets d'artichauts. — Avec les derniers artichauts, les petits, faites cuire, ôtez le foin et coupez par morceaux après avoir épointé les feuilles; faites une pâte pour frire, enveloppez chaque morceau de pâte et faites frire; égoutez, saupoudrez de sel et servez en pyramide.

Soles aux écrevisses. — Levez des filets de sole, faites cuire au beurre dix minutes; par ailleurs, préparez la sauce : un bon morceau de beurre, une cuillerée de farine, un peu de lait froid. Battez jusqu'à ce que ce soit bien pris. Ensuite, vous aurez des queues d'écrevisses cuites, que vous aurez pilées avec du beurre frais; vous prenez le beurre qui surnage lors de la cuisson, vous l'ajoutez à votre première sauce; vous mêlez le tout en ayant soin de ne pas laissez bouillir, vous dressez vos filets en couronne sur un plat et versez la sauce dans le centre.

Gâteau Mosaïque. — Dans du riz au lait, on ajoute une demi-livre de marrons glacés, cédrats, orange, citron coupé en menus morceaux. On couvre le tout d'une marmelade de pommes avec des blancs d'oeufs battus en neige, que vous faites meringuer.

Modèle au diamètre réduit de moitié.

Modèle au diamètre réduit de moitié.

Dessous de carafe en dentelle de Venise.

Ce travail en dentelle de Venise est fort riche et joli, servant comme dessous de carafe, en plus petit comme dessous de verre. Le dessin est donné dans son entier; reproduire celui-ci sur moleskine et procéder à ce travail comme a été donné bien des fois le mode d'exécution, c'est-à-dire en point de toile aux parties indiquées par de petits points et point d'écailles très serré comme dans la dentelle Renaissance, cerner le tout d'un point de feston, appliquer la dentelle sur un rond de fine toile blanche sur lequel on fera le point de feston.

Ce modèle peut se faire également en broderie Richelieu, l'étoffe formera le fond, les motifs cernés d'un point de feston. Deux arrangements pour corsages.

Col-boléro en broderie d'Ir-lande fixé par des choux vieux rose.

Boléro drapé en dentelle crème fixé par une boucle d'or.

Le premier de ces élégants vêtements peut se poser sur une chemisette en taffetas; le second accompagnera une blouse simple, en mousseline.





RECETTES UTILES

Séchage des robes ou vêtements de laine ou de soie. — Si vous êtes surprise par une averse, sachez bien que les robes de laine ou de soie ne doivent jamais être séchées très près du feu; il faut les suspendre dans une chambre chaude et aérée, à une certaine distance de toute espèce de foyer. Le séchage trop rapide fait retirer presque toutes les étoffes.

Emploi du jus de citron. — Avez-vous des taches de rouille sur votre linge? Le jus de citron décolorera ces vilaines taches sans brûler votre linge. Pressez et exprimez le jus d'un

citron dans une cuiller d'argent; faites chauffer au-dessus d'une lampe ou d'une bougie, et lavez l'endroit taché dans ce jus chauffé. Le résultat est immédiat. — Le jus de citron est bien efficace aussi pour blanchir

bien efficace aussi pour blanchir l'épiderme des mains, mais surtout pour les préserver des douloureuses engelures. Il suffit de se frotter les mains tous les soirs, en se couchant, avec un citron ouvert en deux.

Transformation des meubles en bois blanc. — Les meubles de cuisine mal entretenus prennent un aspect des plus laids; le mieux, dans ce cas, est de les transformer en noyer foncé. Voici la manière de procéder: mélanger une partie d'extrait de brou de noix avec une partie d'eau. Mouiller bien également le meuble. Frotter ensuite un linge trempé dans une solution de

avec un linge trempé dans une solution de bichromate de potasse et d'eau. Laisser sécher et encaustiquer.

Comment nettoyer les tissus clairs. — Presque toutes les taches produites par les corps gras s'enlèvent à l'aide de benzine ou d'essence minérale, il suffit d'en imbiber un morceau de flanelle blanche bien propre; on a soin de placer sous l'étoffe tachée une serviette repliée plusieurs fois, afin qu'elle reçoive la tache à mesure qu'elle disparaît par le frottement avec l'essence. Les étoffes claires et fragiles peu-vent être nettoyées par le procédé suivant : on met sur les taches une petite couche de terre à dégraisser, appelée terre de Sommières, on frotte un peu avec le doigt, sur et autour de la tache, afin d'éviter de cerner le tissu. On laisse reposer pendant deux heures environ; après ce laps de temps, à l'aide d'une chiquenaude, on fait partir la poudre, puis on secoue, et la tache a disparu. Les couleurs les plus tendres peuvent être traitées de cette façon, la soie ne perd pas son éclat.

De "LA FAMILLE"



POUR NOS JEUNES AMIS



LE LIVRE

Il était une fois un petit garçon qui se nommait Justin.

Justin avait quatre ans et demi. Souvent il s'asseyait auprès de sa mère, et lui disait:

" Maman, raconte-moi quelque chose, je t'en

Et sa mère lui racontait de belles histoires.

Un jour elle lui dit celle de saint Vincent de Paul, cet ange de bonté qui allait recueillant les petits enfants perdus dans les rues, les logeait, les nourrissait, et leur servait de père et de

Quand elle eut fini, Justin lui demanda: -Maman, est-ce que tu connais saint Vincent de Paul?

-Oh! non, répondit la mère, saint Vincent de Paul est mort depuis longtemps.

-Mais alors, reprit l'enfant, comment sais-tu ce qu'il a fait?

-Je l'ai lu dans un livre, répondit la mère. Un autre jour, la maman raconta l'histoire de Jeanne d'Arc, une jeune bergère qui eut plus de coeur à elle seule que tous les hommes de ce temps-là, et qui, avec le secours de Dieu, repoussa de son cher pays les ennemis qui étaient venus y faire la guerre, et qui voulaient en devenir maîtres.

Ouand l'histoire fut finie, Justin demanda à sa mère:

-Maman, as-tu vu Jeanne d'Arc?

-Oh! non, répondit la maman. Jeanne d'Arc est morte depuis plus longtemps encore que saint Vincent de Paul.

—Alors, comment sais-tu ce qu'elle a fait? demanda l'enfant.

Je l'ai lu dans un livre, répondit la mère. Une fois, la maman raconta l'histoire de voyageurs qui avaient passé la mer dans de grands vaisseaux, et qui étaient arrivés dans une partie du monde où le sol est du sable; où il y a des hommes qui ont la peau noire; où se trouvent de gros anima x à quatre pieds qui ont des bosses sur le dos; des arbres qui portent des fruits pleins d'un jus blanc et doux comme du lait; et beaucoup d'autres choses qui intéressaient vivement le petit Justin.

Et Justin demanda encore: -Maman, est-ce que tu es allée dans ce

pays-là? Oh! non, répondit la mère, c'est trop loin. -Alors, comment sais-tu ce qu'on y trouve? demanda l'enfant.



Saint Vincent de Paul

-Je l'ai lu dans un livre, répondit la mère.

Un jour, la maman étant sortie, Justin s'ennuya, surtout en songeant qu'il n'aurait pas d'histoire. Alors, il pensa que, puisque les beaux récits de sa mère se trouvaient dans des

livres, il pouvait bien les y chercher lui-même. Il alla donc prendre un livre sur la table, et l'ouvrit... mais il ne vit rien, que des petites marques noires sur le papier blanc. Il ferma le livre et l'ouvrit à un autre endroit; encore du papier blanc et de petites marques noires. Il tourna les pages et les retourna; mais depuis le commencement jusqu'à la fin, c'était toujours la même chose.

De sorte que l'enfant, n'y comprenant rien, reposa le livre sur la table, s'ennuya de nouveau, puis s'endormit en attendant sa mère. Lorsqu'il l'entendit rentrer, il s'éveilla et

courut au-devant d'elle.



La pièce sur le bord d'un verre

-Maman, lui dit-il, que faut-il donc faire pour comprendre les histoires qui sont dans ton livre?

—Mon enfant, répondit la mère, il faut "apprendre" à lire!

Moralité. - Apprendre à lire pour s'instruire, pour nourrir son intelligence, et s'enrichir de l'expérience et des découvertes de tous les autres hommes.

RECREATION

La pièce sur le bord d'un verre.

Si vous posez le bord d'une pièce d'un dollar sur le bord d'un verre, il est clair que la pièce tombera sur la table. Pourquoi? Parce que le centre de gravité de la pièce est au centre de cette pièce, et que le centre de cette pièce est en dehors du verre, qui lui sert de point d'appui. (Voir la gravure ci-dessus).

Mais il y a un moyen très simple de déplacer le centre de gravité; il consiste à mettre le bord de la pièce opposé à celui qui pose sur le verre entre les dents du milieu de deux fourchettes dont les manches sont dirigés l'un à droite, l'autre à gauche; ces manches, qui viennent se placer de part et d'autre du verre, reportent à l'intérieur du verre le centre de gravité du système formé par la pièce et les deux fourchettes; dès lors, la pièce se tient en équilibre sur le bord du verre. Si le verre contient de l'eau, vous pouvez, en allant doucement, verser cette eau dans un autre verre, la pièce restant horizontale. En fin, les plus habiles d'entre mes lecteurs pourront essayer de boire l'eau du verre sans faire tomber la pièce, ce qui est un peu plus difficile; mais on y arrive très bien avec un peu d'exercice, et cette expérience constitue un très joli tour de société.

CONTES DE FEES

La Chatte Blanche (Suite)

Il dit donc à ses enfants qu'il était satisfait de leurs peines, mais qu'ils avaient si bien réussi dans la première chose qu'il avait souhaitée d'eux, qu'il voulait encore éprouver leur habile-

té avant de tenir parole; qu'ainsi il leur donnait un an à chercher, par mer et par terre, une pièce de toile si fine, qu'elle passât par le trou d'une aiguille à faire du point de Venise. Ils demeurèrent tous trois très affligés d'être en obligation de retourner à une nouvelle quête. Les deux princes dont les chiens étaient moins beaux que celui de leur cadet y consentirent. Chacun partit de son côté, sans se faire autant d'amitié que la première fois, car le tourne-broche les avait un peu refroidis.

Notre prince reprit son cheval de bois et, sans vouloir chercher d'autre secours que ceux qu'il pourrait espérer de l'amitié de Chatte Blanche, il partit en toute diligence, et retourna au château où elle l'avait si bien reçu. Il en trouva toutes les portes ouvertes, et les murs étaient bien éclairés de cent mille lampes qui faisaient un effet merveilleux. Les mains qui l'avaient si bien servi s'avancèrent au-devant de lui, prirent la bride de l'excellent cheval de bois, qu'elles menèrent à l'écurie, pendant que le prince entra dans la chambre de Chatte Blanche.

Elle était couchée dans une petite corbeille, sur un matelas de satin blanc très propre. Elle avait des cornettes négligées, et paraissait abattue; mais quand elle aperçut le prince, elle fit mille sauts et autant de gambades, pour lui témoigner la joie qu'elle avait. "Quelque sujet que j'eusse, lui dit-elle, d'espérer ton retour, je t'avoue, fils de roi, que je n'osais m'en flatter, et je suis ordinairement si malheureuse dans les choses que je souhaite, que celle-ci me sur-prend."

(A suivre)

DEVINETTES

No 29 — Charade

Dans mon un, le conscrit fait son apprentissage. Deux est connu par son fromage. Tendu dans mon trois, l'hameçon Est un quatre pour le poisson. Chez vous, la nuit, l'entier pénètre Par la porte... ou par la fenêtre.

No 30 — Question drôlatique

Que dit-on quand on veut cacher quelque chose?

No 31 - Logogriphe

Quand j'ai mes quatre pieds, je ne vais que sur Ne m'en laissez que trois, et je marche sur

[quatre. No 32 — Pour les tout-petits (au-dessous de 8 ans) - Pêle-Mêle.

Avec les mots suivants, former un proverbe: Serap al lupie el abeu septm.

Solutions des devinettes publiées dans le No 1166 de l'Album Universel

No 25 — Charade: Ermite (Aire. Mite). No 26 — Question littéraire : Gresset dans la comédie du "Méchant".

No 27 — Mots en losange syllabique:

TO RI O RA CLE RI CAL

No 28 - Pour les tout-petits. - Reconstruction: On a souvent besoin d'un plus petit

Suivent 12 pages qu'on peut détacher de la revue, elles sont paginées de façon à permettre leur reliure. En lisant "Le Lac Ontario," nos lecteurs sont priés d'observer le numérotage mis au bas des pages de ce roman.

romerone rome

FEUILLETON DE L'ALBUM UNIVERSEL

LE LAC ONTARIO

NOW THE TOTAL STATES

PAR FENIMORE COOPER

wansharmens

(Fores mer smer

(Suite) 1

—Ne parlons pas de Jasper, dit Mabel, la rougeur lui montant aux joues.

Je crois, Mabel, qu'il vaut mieux que l'homme qui sera probablement votre mari.

-Et quel est cet homme, Pathfinder ?

Lundie a parlé à votre père d'un officier, le quartier-maître David Muir.

Que m'importe Lundie? Il peut commander à ses soldats, mais ne peut me forcer à épouser le premier ou le dernier de ses officiers. Que le lieutenant Muir cherche des femmes où il voudra, mon nom n'en grossira jamais la liste.

Je vous remercie, Mabel. Non que je sois jaloux, car je connais l'homme. Si vous vous preniez de fantaisie pour un jeune homme qui le méritât, comme Jasper Western, par exemple...

Pourquoi, toujours parler de Jasper, Pathfinder? Il n'a rien de commun dans notre amitié. Mais, assez sur tout cela, dit Mabel en essuyant ses yeux, car la douleur de Pathfinder l'avait péniblement impressionnée. Allons chercher mon père, il ne peut être loin, car je viens d'entendre son fusil à peu de distance.

Le sergent a eu tort. Oui, il a eu tort. Doiton essayer d'unir la tourterelle avec le loup?

Je vois mon père qui vient, dit Mabel. Prenons un air heureux et content, Pathfinder; c'est celui que doivent avoir deux amis; et gardons notre secret

Il y eut un intervalle de silence. On entendit le bruit de quelques branches sèches qui cassaient sous les pieds du sergent, et bientôt on le vit sortir du bois et gravir la hauteur. Dès qu'il fut arrivé, il regarda successivement avec attention Pathfinder et

sa fille, et dit à celle-ci:

Mabel, vous êtes jeune et vous avez le pied léger; allez ramasser l'oiseau que je viens de tuer. Il est tombé dans les broussailles, dans ce bouquet de sapins qui termine le bois du côté du rivage. Et comme Jasper fait le signal pour annoncer qu'il va remettre à la voile, ne vous donnez pas la peine de remonter ici, nous vous rejoindrons sur le bord de l'eau.

Mabel obéit et descendit la montagne avec la vitesse et l'élasticité de la jeunesse et de la santé. Mais malgré la légèreté de sa course elle se sentait un poids sur le coeur; et dès que le bois l'eut dérobée aux yeux de son père et du guide, elle se jeta au pied d'un arbre et pleura à chaudes larmes. Le sergent la suivit des yeux avec l'orgueil d'un père jusqu'à ce qu'elle eût disparu, et il se tourna alors vers son compagnon avec un sourire qui indiquait autant de familiarité intime que ses habitudes le permettajent

Elle a la légèreté de sa mère, lui dit-il, avec quelque chose de la force de son père. Je pense moi-même que la mère n'était pas tout à fait aussi bien que la fille; mais les Dunham, hommes ou femmes, ont toujours été regardés comme une belle race. Eh bien! Pathfinder, je suppose que vous n'avez pas laissé échapper l'occasion et que vous lui avez parlé clairement? Les femmes aiment la franchise dans les affaires de cette sorte.

Je crois que Mabel et moi nous nous entendons enfin, sergent, répondit le guide, regardant d'un autre côté pour ne pas rencontrer les yeux de son ami.

Tant mieux! il y a des gens qui s'imaginent qu'un peu de doute et d'incertitude donne du pisent à l'amour; mais mois je suis de ceux qui pensent que plus la langue s'exprime clairement, plus l'esprit comprend aisément.

Sergent Dunham, nous sommes d'anciens compagnons de campagnes, de campagnes comme on en fait dans ces bois, et nous nous sommes rendu tant de services l'un pour l'autre, que nous pouvons nous parler librement. Quel motif avez-vous eu pour croire qu'une fille comme Mabel pourrait se prendre d'inclination comme haven comme moi ?

dre d'inclination pour un homme comme moi ?

Quel motif, mon cher ami? un millier, et d'excellents motifs. Entre autres, les services et les campagnes dont vous parlez: d'ailleurs n'êtes-vous

(1) Voir le No 1161 de "l'Album Universel," et les suivants.

pas mon camarade juré et éprouvé depuis long-

temps ?

—Tout cela sonne fort bien pour vous et moi, sergent, mais ce n'est pas la même chose pour votre jolie fille. Elle peut penser que les campagnes ont détruit le peu de bonne mine que je pouvais avoir autrefois; et je ne sais si être un ancien ami de son père est un grand titre pour obtenir l'affection particulière d'une jeune fille.

—Vous êtes trop modeste, Pathfinder, les femmes n'ont pas de confiance dans les hommes qui se méfient d'eux-mêmes; elles préfèrent ceux qui ne doutent de rien.

—Il faut que nous laissions Mabel suivre sa fantaisie, sergent. Elle est jeune, rien ne lui pèse sur le coeur; et à Dieu ne plaise que je veuille faire tomber le poids d'une feuille sur un esprit qui n'est que bonheur et gaîté!

—Lui avez-vous parlé à coeur ouvert? demanda le sergent d'un ton aigre.

Pathfinder était trop véridique pour répondre négativement à cette question; mais il avait trop d'honneur pour vouloir trahir Mabel et l'exposer au ressentiment d'un père qu'il savait être sévère et irritable.

—Nous nous sommes ouvert nos coeurs, réponditil, et quoique celui de Mabel en soit un dans lequel tout homme pourrait aimer à lire, j'y ai vu peu de chose qui pût me donner une plus haute opinion de

—Elle n'a pas osé vous refuser, refuser le plus ancien ami de son père ?

Pathfinder détourna le visage pour cacher l'angoisse qu'il sentait pouvoir s'y peindre, et lui répondit du ton calme qui lui était habituel:

—Mabel est trop polie pour faire un refus ou pour dire une injure à un chien. D'ailleurs, je ne lui ai pas fait la question de manière à recevoir d'elle un refus direct.

—Et vous imaginez-vous que ma fille va vous sauter au cou avant de savoir quelles étaient vos intentions positives? Je parlerai à ma fille ce soir même, et je le ferai en votre nom, comme étant le principal

—N'en faites rien sergent, n'en faites rien; laissez cette affaire entre Mabel et moi, et je crois que nous finirons par nous entendre. Les jeunes filles sont des oiseaux craintifs; elles n'aiment ni qu'on les presse trop, ni qu'on leur parle avec dureté. Laissez cette affaire entre Mabel et moi.

Le sergent Dunham fit volontiers la promesse qui lui était demandée; car il s'était fortement pénétré de l'idée qu'un homme qu'il estimait et qu'il respectait tellement lui-même, ne pouvait manquer d'être agréable à sa fille. Il avait épousé une femme beaucoup plus jeune que lui, et la différence d'âge entre Mabel et le guide n'était rien à ses yeux.

Tandis que les deux amis descendaient la montagne pour se rendre sur les bords du lac, la conversation ne languit pas. Le sergent chercha toujours à convaincre le guide que sa méfiance de lui-même l'avait seule empêché d'obtenir un succès complet prè de Mabel, et qu'il n'avait qu'à persévérer pour réussir. Pathfinder était naturellement trop modeste, et il avait été trop complètement découragé dans sa dernière entrevue avec Mabel, quoiqu'elle y eût mis toute la délicatesse possible, pour croire tout ce que son compagnon lui disait. Mais il commençait à penser que la timidité d'une jeune fille, et l'ignorance où elle pouvait être de ses propres sentiments, avaient pu porter Mabel à lui parler comme elle l'avait fait.

—Le quartier-maître n'est pas dans les bonnes grâces de Mabel, dit Pathfinder en réponse à une remarque du sergent. Mais, c'est égal, je crains que vous ne fassiez encore une méprise.

CHAPITRE XIX

PERE ET FILLE

Mabel les attendait sur le rivage, et la pirogue fut aussitôt mise à l'eau. Pathfinder fit traverser le ressac à ses compagnons avec la même dextérité qu'il l'avait déjà fait, et ils arrivèrent près du "Scud" sans avoir même reçu une goutte d'eau du rejaillissement des vagues.

Jasper avait déjà hissé ses voiles pour être prêt à partir aussitôt que la brise de terre qu'il attendait, les enflerait.

Le soleil se couchait lorsque la brigantine s'enfla, et que le cutter commença à fendre l'eau. La nuit suivante fut calme, et le sommeil de ceux qui se conchèrent, profond et tranquille.

Il y eut quelque difficulté relativement au commandement du cutter, car il existait encore de la méfiance contre Jasper; mais l'affaire se termina par un arrangement fait à l'amiable. Cap conserva un pouvoir de surveillance, et le jeune homme fut chargé de commander les manoeuvres.

Il convenait en effet d'éviter le port français de Frontenac et d'échapper aux recherches que, la tempête calmée, le "Montcalm" ne manquerait pas de reprendre.

Pendant toute la journée le vent resta au sud, et le cutter continua sa route à environ une lieue de la terre. filant six à huit noeuds par heure sur une eau parfaitement tranquille. Quoique la scène eût un trait de monotonie, — la vue perpétuelle de la forêt, — elle n'était pas sans intérêt. Divers promontoires se présentaient, et en passant de l'un à l'autre, le "Scud" traversait des baies si profondes qu'elles méritaient le nom de golfe. Mais l'oeil n'apercevait nulle part des signes de civilisation. De temps en temps une rivière versait son tribut dans le grand réservoir du lac, mais la vue pouvait en suivre les rives pendant plusieurs milles dans l'intérieur des terres, sans rencontrer autre chose que des arbres.

Jasper fit bientôt voir ce qu'il était en état de faire. Il passa derrière les îles, les laissa à l'ouest et s'en éloigna, n'ayant rien en vue ni dans ses eaux, ni sous le vent. Au coucher du soleil, le cutter rencontra la première des îles qui se trouvent dans le grand détroit formant de ce côté la sortie du lac, et avant qu'il fît nuit, il avançait dans les étroits canaux conduisant au poste où il devait se rendre. Cependant, à neuf heures, Cap insista pour qu'on jetât l'ancre.

Le "Scud" jeta l'ancre dans une petite baie retirée où il aurait été difficile de le trouver pendant le jour, et où il était parfaitement caché. Tout le monde alors descendit sous le pont pour prendre du repos, à l'exception d'une sentinelle. Cap s'était tellement fatigué depuis deux jours, qu'il dormait longtemps et profondément, et il ne s'éveilla de son premier sommeil que quand le jour commença à paraître. Cependant à peine ouvrit-il les yeux, que son instinct nautique l'avertit que le cutter avait levé l'ancre. Montant à la hâte sur le pont, il trouva le "Scud" voguant au milieu des îles, tandis qu'il n'y avait sur le pont que Jasper et le pilote, excepté la sentinelle, qui ne s'était pas mêlée de mouvements qui avaient dû lui paraître aussi réguliers que nécessaires.

—Que veut dire ceci, maître Jasper? s'écria-t-il avec colère; avez-vous le projet de nous faire enfin entrer dans le port de Frontenac pendant que nous sommes tous endormis?

—J'exécute mes ordres, maître Cap. Le major Dunham m'a ordonné de ne jamais m'approcher de ce poste sans avoir envoyé tout le monde sous le pont. Il ne veut pas avoir dans ces eaux plus de pilotes que le service du roi n'en exige.

—Whe-e-ew! j'aurais fait une belle affaire de me jeter au milieu de ces buissons et de ces rochers sans avoir personne sur le pont! Sur ma foi! un pilote régulier d'York ne se tirerait pas d'un pareil canal.

—J'ai toujours pensé, monsieur, dit Jasper en souriant, que vous auriez mieux fait de laisser le cutter entre mes mains, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à sa destination.

—Nous l'aurions fait, Jasper, nou l'aurions fait sans les circonstances. Mais ces circonstances sont des choses très sérieuses, et tout homme prudent doit y faire attention.

—Eh bien! monsieur, j'espère que nous en sommes à la fin. Nous arriverons au poste en moins d'une heure, si le vent continue; et alors vous serez en sûreté contre toutes circonstances que je pour-

—Humph!

Cap ne trouva rien à répliquer; et tout paraissant

indiquer que Jasper était de bonne foi, il ne lui fut pas difficile de se décider à le laisser agir comme il le voudrait. Jasper avait quitté ce qu'on pouvait appeler le grand canal, et, à l'aide d'une bonne brise et d'un courant favorable, il traversait des passages quelquefois si étroits qu'à peine aurait-on cru que le "Scud" pût y passer sans que les agrès touchassent aux arbres; et dans d'autres moments, il passait dans de petites baies où le cutter semblait enterré dans les buissons, les forêts et les rochers. L'eau était si transparente, que la sonde était inutile, et comme la profondeur en était partout à peu près la même, il y avait peu de risque à courir, quoique Cap, avec ses habitudes de mer, fût dans une crainte perpétuelle que le bâtiment ne touchât.

A peine les spectateurs eurent-ils le temps de remarquer les différentes évolutions. On lança le bâtiment au vent, jusqu'à faire fasier la grande voile; après quoi, à l'aide seulement du gouvernail, il fut placé le long d'un quai naturel de rochers, auquel il fut solidement amarré. En un mot, on était arrivé au poste, et les soldats du 55e furent accueillis par leurs camarades avec la satisfaction naturelle à des soldats qu'on vient relever d'un service peu agréable.

Mabel sauta sur le rivage avec un plaisir qu'elle ne chercha pas à dissimuler, et son père y conduisit ses soldats avec un empressement qui prouvait combien il était las du cutter. Le Poste, comme les soldats du 55e appelaient cet endroit, semblait promettre des jouissances à des hommes qui avaient été enfermés plusieurs jours dans un aussi petit bâtiment que le "Scud".

Les rives de l'Île du Poste étaient complètement bordées de grands buissons, et l'on avait eu grand soin de les conserver, parce qu'ils servaient d'écran pour cacher les personnes et les choses qui se trouvaient dans l'intérieur. A la faveur de cet abri et des arbres qui couvraient une bonne moitié de l'île, on y avait construit sept à huit huttes peu élevées pour servir de logement à l'officier et aux soldats, de magasin pour les approvisionnements, de cuisine, etc. Ces huttes étaient construites en troncs d'arbres, suivant l'usage, et couvertes d'écorces, matériaux qu'on avait apportés d'une île plus éloignée, de peur que les marques du travail de l'homme n'éveillassent l'attention. Comme elles avaient été habitées pendant plusieurs mois, elles étaient commodes autant que peuvent l'être des habitations de cet-

A l'extrémité orientale de cette île, il y avait pourtant une petite péninsule d'environ un acre de terre, qui était complètement boisée, et sous les arbres de laquelle croissaient des broussailles si épaisses, qu'il était impossible de voir à travers tant que les branches conservaient leurs feuilles. Près de l'isthme étroit qui rattachait ce terrain au reste de l'île, on avait bâti un petit fort en bois, et l'on avait eu soin de ne pas le laisser sans quelques moyens de résis-

Mais c'était la situation de cette île qui en faisait le principal mérite comme position militaire. Placée au milieu d'un groupe de vingt autres, il n'était pas facile de la trouver, car les barques pouvaient en passer à très peu de distance, et s'imaginer qu'elle faisait partie de quelque autre.

L'heure qui suivit l'arrivée du "Scud" n'en fut une de repos pour personne. Le détachement qu'on venait relever n'avait rien fait qui méritât d'être cité; et, fatigués de ce qui leur paraissait un exil, tous ceux qui le composaient étaient impatients de retourner à Oswego. Dès que l'officier qui commandait eut remis au sergent ses instructions et le commandement du poste, il passa à bord du "Scud" avec tous ses hommes, et Jasper, qui aurait volontiers passé la journée sur l'île, reçut ordre de mettre à la voile sur le champ, le vent étant favorable. Mais auparavant, le lieutenant Muir, Cap et le sergent eurent un entretien particulier avec l'officier qui allait partir, afin de lui faire part des soupcons qu'ils avaient conçus contre Jasper. Après leur avoir promis d'avoir les yeux ouverts sur sa conduite, l'officier s'embarqua, et il ne s'était pas écoulé trois heures depuis son arrivée, quand Jasper mit à la voile.

La cuisine et la salle à manger furent installées dans une hutte voisine, la femme du soldat devant préparer les repas. Tous ces arrangements terminés, Mabel alla faire une promenade dans l'île. Arrivée à la pointe de l'île qui n'était pas entièrement couverte de buissons, elle regarda l'eau limpide.

—Vous êtes un objet admirable dans un admirable endroit, miss Mabel, lui dit David Muir, qui parut tout à coup à son côté; et ce n'est pas moi qui dirai que vous n'êtes pas le plus admirable des deux.

—Je ne vous dirai pas, monsieur Muir, que de pa reils compliments ne me sont pas agréables, répondit Mabel, car vous ne croiriez peut-être pas que je vous dis la vérité; mais je vous dirai que s'il vous plaisait de m'adresser quelques remarques d'une nature différente, je pourrais en conclure que vous me

En finissant ces mots, elle agita son mouchoir pour répondre à un signe d'adieu que lui faisait Jasper, qui ne cessa de la regarder que lorsque son cutter eut doublé une pointe derrière laquelle il dis-

supposez assez d'intelligence pour les comprendre.

parut.

—Les voilà partis, et je ne dirai pas que la joie les accompagne, mais puissent-ils faire un heureux voyage! Ce Jasper Eau-Douce est un jeune drôle dont on ne sait trop que penser et il court sur lui dans la garnison des bruits qui me font peine. Votre respectable père, et votre presque aussi respectable oncle, n'ont pas meilleure opinion de lui.

—J'en suis fâchée, monsieur Muir; mais je ne doute pas que le temps ne détruise toute leur mé-

fiance.

—Quant à Pathfinder, c'est un homme fort extraordinaire, s'il faut dire la vérité.

—Il faut dire de lui la vérité, ou ne pas en parler, monsieur Muir. Pathfinder est mon ami, mon ami très particulier; et l'on ne peut en ma présence en dire aucun mal que je ne sois prête à nier.

—Je n'ai nulle envie d'en dire aucun mal, je vous assure; mais je doute qu'il y ait beaucoup de bien à

—Il est du moins excellent tireur, dit Mabel en

—Qu'il jouisse du bonheur de tous ses exploits de ce genre, si bon vous semble; mais il est ignorant comme un Mohawk.

—Il peut ne pas savoir le latin; mais il sait l'iroquois mieux que personne; et c'est la langue la plus utile dans cette partie du monde.

—Si Lundie lui-même me demandait ce que j'admire le plus de votre personne ou de votre esprit, belle et caustique Mabel, je ne saurais que lui répondre. Mon admiration se partage si également à cet égard, qu'elle accorde la palme tantôt à l'une, tantôt à l'autre. Ah! feu mistress Muir, était aussi un modèle en ce genre.

—La dernière mistress Muir, dites-vous monsieur? demanda Mabel en le regardant, d'un air innocent

—Ah! c'est quelque bavardage de Pathfinder. Je gage que le drôle a cherché à vous persuader que j'ai déjà eu plus d'une femme ?

—Eh! bien j'avoue que j'aimerais beaucoup mieux n'être qu'au quatrième rang que d'être la quatrième femme de qui que ce soit.

A ces mots, elle le quitta brusquement et s'éloigna en courant, laissant le quartier-maître réfléchir sur le succès qu'il avait obtenu. Pendant qu'il était à réfléchir, Pathfinder s'approcha, et il arriva près de lui sans avoir été apergu.

—Ne courez pas après elle, quartier-maître, ne courez pas après elle, lui dit-il en riant à sa manière; elle est jeune et alerte, et il faut un pied agile pour l'atteindre. On dit que vous songez à l'épouser?

-Et l'on m'a dit la même chose de vous; mais ce serait une telle présomption que j'ai peine à le croire.

—Je crains que vous n'ayez raison; oui, je le crains. Quand je pense à ce que je suis, au peu que je sais, à la vie que j'ai menée, je sens que je n'ai pas le droit de songer un seul instant à une créature si bien élevée, si aimable, si enjouée, si délicate.

-Vous oubliez de dire si jolie, dit Muir l'intercompant.

—Oui, si jolie, j'aurais dû le dire avec ses autres qualités; car le jeune faon, à l'instant où il apprend à bondir, n'est pas plus agréable aux yeux du chasseur que Mabel ne l'est aux miens.

—Si vous pensez ainsi de vous-même, et d'après la modestie qui vous est naturelle, mon cher ami, mon devoir, comme votre ancien compagnon de campagne, m'oblige de vous dire...

—Quartier-maître, dit le guide en le regardant en face, nous nous sommes vus souvent derrière les remparts du fort, mais nous avons été fort peu ensemble dans les bois ou en face de l'ennemi.

—En garnison ou sous la tente, c'est toujours la même campagne, et vous devez le savoir, Pathfinder. Mais si vous aviez entendu ce que Mabel vient de dire de vous, vous ne penseriez pas une minute de plus à chercher à vous rendre agréable à cette mijaurée insolente. Vous avez remarqué la manière dont elle s'est enfuie lorsque vous approchiez ?

—Cela était remarquable, répondit Pathfinder, respirant longuement et serrant le canon de sa ca-

rabine comme si ses doigts eussent voulu s'enfoncer dans le fer.

—Cela était plus que remarquable, cela était "flagrant". C'est le mot propre, et le dictionnaire ne pourrait en fournir de meilleur après une heure de recherche. Eh bien! il faut que vous sachiez, Pathfinder, car je ne puis raisonnablement vous refuser la satisfaction de savoir cela, il faut que vous sachiez que Mabel a décampé de cette manière pour ne pas entendre ce que j'avais à lui dire pour votre justification.

-Et que pouviez-vous avoir à dire en ma faveur, quartier-maître ?

—Vous devez sentir que je me suis gouverné d'après les circonstances. Je crois que son esprit a pris une détermination.

—Je le crains, lieutenant, je le crains, et son père s'est mépris, après tout.

—Eh bien! Pathfinder, faut-il pour cela vous désoler, et perdre la réputation que vous vous êtes faite depuis tant d'années. Prenez cette carabine dont vous vous servez si bien et allez dans les bois avec elle. Il n'y a pas une femme dans le monde qui mérite qu'on ait le coeur gros pour elle une minute. J'en parle par expérience. Si vous désirez réellement mortifier Mabel, vous en avez réellement une aussi bonne occasion qu'aucun amant rejeté puisse le souhaiter.

—Mon dernier désir, lieutenant serait de mortifier Mabel.

—Eh bien! c'est pourtant à quoi vous arriverez à la fin; car il est dans la nature humaine de désirer causer des sensations pénibles à ceux qui nous causent de pénibles sensations. Maintenant écoutez ce qu'il est en votre pouvoir de faire. Vous savez que nous occupons ici une position extrêmement incertaine et précaire, en quelque sorte dans la gueule du lien?

—Entendez-vous par le lion, les Français? Ce poste est aussi bien choisi qu'aucun que j'aie jamais vu, dit Pathfinder en regardant autour de lui de l'air d'un homme qui examine un tableau.

—Possible, mais la situation en est critique, comme le font voir toutes les précautions et injonctions de Lundie. Des sauvages sont répondus sur ces Mille-Iles et dans toute la forêt, et ils cherchent précisément cet endroit comme Lundie lui-même en a reçu des avis certains. Or, le plus grand service que vous puissiez rendre au 55e, c'est de découvrir leur piste et de leur en faire suivre une fausse. Prenez donc votre pirogue et descendez la rivière au milieu des îles pour nous informer si quelque danger nous menace de ce côté. Et si vous faisiez quelques milles sur le continent, surtout sur la côte d'York, les informations que vous nous apporteriez n'en seraient que plus exactes, et par conséquent plus précieuses.

—Le Grand--Serpent est à épier de ce côté, et comme il connaît parfaitement le poste, il n'y a nul doute qu'il ne nous donne avis à temps, s'il s'y trame quelque chose contre nous.

—Mais le Grand-Serpent n'est qu'un Indien, Pathfinder, et c'est une affaire qui exige toutes les connaissances d'un homme blanc.

Le quartier-maître ne négligea aucun argument de nature à persuader son compagnon de quitter l'île sans délai; mais tout simple qu'il était, Pathfinder découvrit le vice de ses raisonnements. Aussi, après une longue conversation, se séparèrent-ils avec une défiance naturelle.

Une conférence qui eut lieu peu après entre le sergent et le lieutenant eut des suites plus importantes. Le soir, quand Dunham rentra dans sa hutte avec Cap et Pathfinder et prit sa place à table pour souper, il annonça ainsi son départ à sa fille:

De peur que vous ne soyez surprise de ne pas nous voir en vous éveillant demain matin, il convient que je vous avertisse que nous avons dessein de partir cette nuit pour une expédition.

—Vous, mon père! Et vous me laisserez seule avec Jenny dans cette île ?

—Non, Mabel, non; je connais un peu mieux les principes de la guerre. Nous laisserons ici le lieutenant Muir, mon frère Cap, le caporal Mac-Nab, et trois hommes pour composer la garnison pendant notre absence. Jenny restera avec vous dans cette hutte, et votre oncle occupera la mienne.

-Et le lieutenant Muir? dit Mabel, presque sans savoir qu'elle prononçait ces mots; car elle prévoyait que cet arrangement lui occasionnerait bien

des persécutions désagréables.

—Il pourra vous faire l'amour, si cela vous amuse, Mabel; car c'est un jeune homme d'une constitution amoureuse; et ayant déjà pleuré quatre fem-



(A suivre)

Le trajet fut court; il me parut très court, car je marchais dans un rêve, la tête remplie d'idées folles ou tout au moins que je croyais folles: on nous fit entrer dans un salon, où se trouvaient madame Milligan, Arthur étendu sur un divan, et Lise.

Arthur me tendit les deux bras; je courus à lui pour l'embrasser; j'embrassai aussi Lise, mais ce fut madame Milligan qui m'embrassa.

Enfin, me dit-elle, l'heure est venue où vous pouvez reprendre la place qui vous appartient.

Et comme je la regardais pour lui demander l'explication de ces paroles, elle alla ouvrir une porte, et je vis entrer mère Barberin, portant dans ses bras des vêtements d'enfant, une pelisse en cachemire blanc, un bonnet de dentelle, des chaussons de

Elle n'eut que le temps de poser ces objets sur une table, avant que je la prisse dans mes bras; pendant que je l'embrassais, madame Milligan donna un ordre à un domestique, et je n'entendis que le nom de M. James Milligan, ce qui me fit pâlir.

-Vous n'avez rien à craindre, me dit-elle doucement, au contraire, venez ici près de moi et mettez votre main dans la mienne.

A ce moment la porte du salon s'ouvrit devant M. James Milligan, souriant et montrant ses dents pointues; il m'aperçut et instantanément ce sourire fut remplacé par une grimace effrayante.

Madame Milligan ne lui laissa pas le temps de

Je vous ai fait appeler, dit-elle, d'une voix lente qui tremblait légèrement, pour vous présenter mon fils aîné que j'ai eu enfin le bonheur de retrouver, elle me serra la main; — le voici; mais vous le connaissez déjà, puisque chez l'homme qui l'avait volé, vous avez été le voir pour vous informer de sa

Que signifie? dit M. James Milligan, la figure

·· Cet homme, aujourd'hui en prison pour un vol commis dans une église, a fait des aveux complets; voici une lettre qui le constate; il a dit comment il avait volé cet enfant, comment il l'avait abandonné à Paris, avenue de Breteuil; enfin comment il avait pris ses précautions en coupant les marques du linge de l'enfant pour qu'on ne le découvrit pas; voici encore ces linges qui ont été gardés par l'acceptant élevé par l'excellente femme qui a généreusement élevé mon fils; voulez-vous voir cette lettre; voulez-vous voir ces linges ?

M. James Milligan resta un moment immobile, se demandant bien certainement s'il n'allait pas nous étrandant bien certainement s'il n'allait pas nous étrangler tous; puis il se dirigea vers la porte; mais prêt à sortir, il se retourna :

Nous verrons, dit-il, ce que les tribunaux penseront de cette supposition d'enfant.

Sans se troubler, madame Milligan, — maintenant je peux dire ma mère, — répondit :

Vous pouvez nous appeler devant les tribunaux; mon mani conduirai pas celui qui a été le frère de mon mari.

La porte se referma sur mon oncle; alors je pus e jeton de referma sur mon oncle; alors je pus ne jeter dans les bras que ma mère me tendait et l'embras dans les bras que ma mère me temps pembrasser pour la première fois en même temps qu'elle m'embrassait elle-même.

Quand notre émotion fut un peu calmée, Mattia Papprocha:

Veux-tu répéter à ta maman que j'ai bien gardé son secret? dit-il.

Tu savais done tout? dis-je. Ce fut ma mère qui répondit :

Quand Mattia m'eut fait son récit, je lui recommandai le silence, car si j'avais la conviction que le pauvre petit de car si j'avais la conviction que le pauvre Petit Remi était mon fils, il me fallait des preuves Preuves certaines que l'erreur n'était pas possible. Quelle douleur pour vous, cher enfant, si après vous avoir embrassé comme un fils, j'étais venue vous dire que dire que nous nous étions trompés! Ces preuves nous les avons, et c'est pour jamais maintenant que nous sommes réunis; c'est pour jamais maintenant vientes sommes réunis; c'est pour jamais que vous vientes alle montra vrez avec votre mère, votre frère, — elle montra Lise ainsi que Mattia, — et ceux qui vous ont aimé malheureux.

XXIII

EN FAMILLE

Les années se sont écoulées, — nombreuses, mais courtes, car elles n'ont été remplies que de belles et douces journées.

J'habite en ce moment l'Angleterre, Milligan-Park, le manoir de mes pères.

L'enfant sans famille, sans soutien, abandonné et perdu dans la vie, ballotté au caprice du hasard, sans phare pour le guider au milieu de la vaste mer où il se débat, sans port de refuge pour le recevoir. a non seulement une mère, un frère qu'il aime, et dont il est aimé, mais encore il a des ancêtres qui lui ont laissé un nom honoré dans son pays et une

Le petit misérable, qui, enfant, a passé tant de nuits dans les granges, dans les étables, ou au coin d'un bois à la belle étoile, est maintenant l'héritier d'un vieux château historique que visitent les curieux, et que recommandent les "guides"

C'est à une vingtaine de lieues à l'ouest de l'endroit où je m'embarquai, poursuivi par les gens de justice, qu'il s'élève à mi-côte dans un vallon, bien boisé, malgré le voisinage de la mer. Bâti sur une sorte d'esplanade naturelle, il a la forme d'un cube et il est flanqué d'une grosse tour ronde à chaque coin. Les deux façades, exposées au sud et à l'ouest sont enguirlandées de glycines et de rosiers grimpants; celles du nord et de l'est sont couvertes de lierres dont les troncs, gros comme le corps d'un homme à leur sortie de terre, attestent la vétusté, et il faut tous les soins vigilants des jardiniers pour que leur végétation envahissante ne cache point sous son vert manteau les arabesques et les rinceaux finement sculptés dans la pierre blanche du cadre et des meneaux des fenêtres. Un vaste parc l'entoure; il est planté de vieux arbres que ni la serpe ni la hache n'ont jamais touchés, et il est arrosé de belles eaux limpides qui font ses gazons toujours verts. Dans une futaie de hêtres vénérables, des corneilles viennent percher chaque nuit, annonçant par leurs croassements le commencement et la fin

C'est ce vieux manoir de Milligan-Park que nous habitons en famille, ma mère, mon frère, ma femme

Depuis six mois que nous y sommes installés, j'ai passé bien des heures dans le chartrier où sont convés les chartes, les titres de propriété, les papiers

de la famille, penché sur une large table en chêne noircie par les ans, occupé à écrire; ce ne sont point cependant ces chartres ni ces papiers de famille que je consulte laborieusement, c'est le livre de mes souvenirs que je feuillette et mets en ordre.

Nous allons baptiser notre premier enfant, notre fils, le petit Mattia, et à l'occasion de ce baptême. qui va réunir dans le manoir de mes pères tous ceux qui ont été mes amis des mauvais jours, je veux offrir à chacun d'eux un récit des aventures auxquelles ils ont été mêlés, comme témoignage de gratitude pour le secours qu'ils m'ont donné ou l'affection qu'ils ont eue pour le pauvre enfant perdu. Quand j'ai achevé un chapitre, je l'envoie à Dorchester, chez le lithographe; et ce jour même j'attends les copies autographiées de mon manuscrit pour en donner une à chacun de mes invités.

Cette réunion est une surprise que je leur fais, et que je fais aussi à ma femme, qui va voir son père, soeur, ses ireres, sa tante qu'elle n'attend pas : seuls ma mère et mon frère sont dans le secret : si aucune complication n'entrave nos combinaisons, tous logeront ce soir sous mon toit et j'aurai la joie de les voir autour de ma table.

Un seul manquera à cette fête, car si grande que soit la puissance de la fortune, elle ne peut pas rendre la vie à ceux qui ne sont plus. Pauvre cher vieux maître, comme j'aurais été heureux d'assurer votre repos! Vous auriez déposé la "piva", la peau de mouton et la veste de velours; vous n'auriez plus répété: "En avant, mes enfants!" Une vieilless? honorée vous eût permis de relever votre belle tête blanche et de reprendre votre nom; Vitalis, le vieux vagabond, fût redevenu Carlo Balzani le célèbre chanteur. Mais ce que la mort impitoyable ne m'a pas permis pour vous, je l'ai fait au moins pour votre mémoire; et à Paris, dans le cimetière Montparnasse, ce nom de Carlo Balzani est inscrit sur la tombe que ma mère, sur ma demande, vous a élevée; et votre buste en bronze sculpté d'après les portraits publiés au temps de votre célébrit;, rappelle votre gloire à ceux qui vous ont applaudi; une copie de ce buste a été coulée pour moi; elle est là, et en écrivant le récit de mes premières années d'épreuves, alors que la marche des événements se déroulait, mes yeux bien souvent ont cherché les vôtres. Je ne vous ai point oublié, je ne vous oublierai jamais, soyez-en sûr; si, dans cette existence périlleuse d'un enfant perdu, je n'ai pas trébuché, je ne suis pas tombé, c'est à vous que je le dois, à vos leçons, à vos exemples, ô mon vieux maître! et dans toute fête votre place sera joyeusement réservée: si vous ne me voyez pas, moi je vous verrai.

Mais voici ma mère qui s'avance dans la galerie des portraits; et je la retrouve aujourd'hui telle qu'elle m'est apparue pour la première fois, sous la verandah du "Cygne", avec son air noble, si rempli de douceur et de bonté; seul le voile de mélancolie alors continuellement baissé sur son visage s'est

Elle s'appuie sur le bras d'Arthur, car maintenant ce n'est plus la mère qui soutient son fils débile et chancelant, c'est le fils devenu un beau et vigoureux jeune homme, habile à tous les exercices du corps, élégant écuyer, solide rameur, intrépide chasseur qui avec une affectueuse sollicitude offre son bras à sa mère; car, contrairement au pronostic de mon oncle M. James Milligan, le miracle s'est accompli; Arthur, a vécu et il vivra.

A quelques pas derrière eux, je vois venir une vieille femme vêtue comme une paysanne française et portant sur ses bras un tout petit enfant enveloppé dans une pelisse blanche; la vieille paysanne c'est mère Barberin et l'enfant c'est le mien, c'est mon fils, le petit Mattia.

Après avoir retrouvé ma mère, j'avais voulu que mère Barberin restât près de nous, mais elle n'avait pas accepté:

-Non, m'avait-elle dit, mon petit Remi, ma place n'est pas chez ta mère en ce moment. Tu vas avoir à travailler pour t'instruire et devenir un vrai monsieur par l'éducation, comme tu en es un par la naissance. Que ferai-je auprès de toi? Ma place n'est pas dans la maison de ta vraie mère. Laisse-moi retourner à Chavanon. Mais pour cela notre séparation ne sera peut-être pas éternelle. Tu vas grandir, tu te marieras, tu auras des enfants. Alors, si tu le veux, et si je suis encore en vie, je reviendrai près de toi pour élever tes enfants. Je ne pourrai pas être leur nourrice comme j'ai été la tienne, car je serai vieille, mais la vieillesse n'empêche pas de bien soigner un enfant; on a l'expérience; on ne dort pas trop. Et puis je l'aimerai ton enfant, et ce n'est pas moi, tu peux en être certain, qui me le laisserai voler comme on t'a volé toi-même.

Il a été fait comme mère Barberin désirait: peu de temps avant la naissance de notre enfant, on a été la chercher à Chavanon et elle a tout quitté, son village, ses habitudes, ses amis, la vache issue de la nôtre pour venir en Angleterre près de nous; notre petit Mattia est nourri par sa mère, mais il est soigné, porté, amusé, cajolé par mère Barberin, qui déclare que c'est le plus bel enfant qu'elle ait ja mais vu.

Arthur tient dans sa main un numéro du "Times"; il le dépose sur ma table de travail en me demandant si je l'ai lu, et sur ma réponse négative, il me montre du doigt une correspondance de Vienne que je traduis:

"Vous aurez prochainement à Londres la visite de Mattia; malgré le succès prodigieux qui a accueilli la série de ses concerts ici, il nous quitte, appelé en Angleterre par des engagements auxquels il ne peut manquer. Je vous ai déjà parlé de ces concerts ils ont produit la plus vive sensation autant par la puissance et par l'originalité du virtuose, que par le talent du compositeur; pour tout dire, en un mot, Mattia est le Chopin du violon".

Je n'ai pas besoin de cet article pour savoir que le petit musicien des rues, mon camarade et mon élève, est devenu un grand artiste; j'ai vu Mattia se développer et grandir, et si, quand nous travaillions tous trois ensemble sous la direction de notre précepteur, lui, Arthur et moi, il faisait peu de progrès en latin et en grec, il en faisait de tels en musique avec les maîtres que ma mère lui donnait, qu'il n'était pas difficile de deviner que la prédiction d'Espinassous, le perruquier-musicien de Mende, se réaliserait; cependant cette correspondance de Vienne me remplit d'une joie orgueilleuse comme si j'avais ma part des applaudissements dont elle est l'écho; mais ne l'ai-je pas réellement? Mattia n'est-il pas un autre moi-même, mon camarade, mon ami, mon frère? ses triomphes sont les miens, comme mon bonheur est le sien.

A ce moment, un domestique me remet une dépêche télégraphique qu'on vient d'apporter :

"C'est peut-être la traversée la plus courte, mais ce n'est pas la plus agréable; en est-il d'agréables, d'ailleurs? quoiqu'il en soit, j'ai été si malade que c'est à Red-Hill seulement que je trouve la force de te prévenir; j'ai pris Cristina en passant à Paris; nous arriverons à Chegfrod à quatre heures dix minutes, envoie une voiture au-devant de nous.

"MATTIA".

En parlant de Cristina j'avais regardé Arthur, mais il avait détourné les yeux : ce fut seulement quand je fus arrivé à la fin de la dépêche qu'il les releva.

—J'ai envie d'aller moi-même à Chegfrod, dit-il, je vais faire atteler le landau.

—C'est une excellente idée; vous serez ainsi au retour vis-à-vis de Cristina.

Sans répondre, il sortit vivement; alors je me tournai vers ma mère.

-Vous voyez, lui dis-je qu'Arthur ne cache pas son empressement; cela est significatif.

-Très significatif.

Il me sembla qu'il y avait dans le ton de ces deux mots comme une nuance de mécontentement, alors, me levant, je vins m'asseoir près de ma mère, et, lui prenant les deux mains que je baisai:

-Chère maman, lui dis-je en français, qui était la langue dont je me servais toujours quand je voulais lui parler tendrement, en petit enfant; chère maman, il ne faut pas être peinée parce qu'Arthur aime Cristina. Cela, il est vrai, l'empêchera de faire un beau mariage, puisqu'un beau mariage, selon l'opinion du monde, est celui qui réunit la naissance à la richesse. Mais est-ce que mon exemple ne montre pas qu'on peut être heureux, très heureux, aussi heureux que possible, sans la naissance et la richesse dans la femme qu'on aime? Ne veux-tu pas qu'Arthur soit heureux comme moi? La faiblesse que tu as eue pour moi, parce que tu ne peux rien refuser à l'enfant que tu as pleuré pendant treize ans, ne l'auras-tu pas pour 'on autre fils? serais-tu donc plus indulgente pour un frère que pour l'autre?

Elle me passa la main sur le front, et m'embras-

—Oh! le bon enfant, dit-elle, le bon frère! quels trésors d'affection il y a en toi!

—C'est que j'ai fait des économies autrefois; mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit, c'est d'Arthur. Dis-moi un peu où il trouvera une femme plus charmante que Cristina! n'est-elle pas une merveille de beauté? Et l'éducation qu'elle a reçue depuis que nous avons été la chercher à Lucca ne lui permet-elle pas de tenir sa place, et une place distinguée, dans le monde le plus exigeant?

—Tu vois dans Cristina le coeur de ton ami Mattia.

—Cela est vrai, et j'avoue sans détours que je souhaite de tout mon coeur un mariage qui fera entrer Mattia dans notre famille.

—Arthur t'a-t-il parlé de ses sentiments et de ses désirs?

-Oui, chère maman, dis-je en souriant, il s'est adressé à moi comme au chef de la famille.

—Et le chef de la famille?... —... A promis de l'appuyer.

Mais ma mère l'interrompt.
—Voici ta femme, dit-elle; nous parlerons d'Arthur plus tard.

Ma femme, vous l'avez deviné, et il n'est pas besoin que je le dise, n'est-ce pas? ma femme, c'est la petite fille aux yeux étonnés, au visage parlant que vous connaissez, c'est Lise, la petite Lise, fine, légère, aérienne; Lise n'est plus muette, mais elle a par bonheur conservé sa finesse et sa légèreté qui donnent à sa beauté quelque chose de céleste. Lise n'a point quitté ma mère, qui l'a fait élever et instruire sous ses yeux, et elle est devenue une belle jeune fille, la plus belle des jeunes filles, douée pour moi de toutes les qualités, de tous les mérites, de toutes les vertus, puisque je l'aime. J'ai demandé à ma mère de me la donner pour femme, et, après une vive résistance, basée sur la différence de condition. ma mère n'a pas pu me la refuser, ce qui a fâché et scandalisé quelques-uns de nos parents: sur quatre qui se sont ainsi fâchés, trois sont déjà revenus, gagnés par la grâce de Lise, et le quatrième n'attend

pour revenir à son tour, qu'une visite de nous dans laquelle nous lui ferons nos excuses d'être heureux, et cette visite est fixée à demain.

—Eh bien, dit Lise en entrant, que se passe-t-il donc? on se parle en cachette; Arthur vient de partir pour la station de Chegford, le break a été envoyé à celle de Ferry, quel est ce mystère, je vous prie?

Nous sourions, mais nous ne lui répondons pas. Alors elle passa un bras autour du cou de ma

mère et l'embrassant tendrement:

—Puisque vous êtes du complot, chère mère, ditelle, je ne suis pas inquiète, je suis sûre à l'avance que vous avez, comme toujours, travaillé pour notre bonheur, mais je n'en suis que plus curieuse.

L'heure a marché, et le break que j'ai envoyé à Ferry au-devant de la famille de Lise, doit arriver d'un instant à l'autre; alors, voulant jouer avec cette curiosité, je prends une longue vue qui nous sert à suivre les navires passant au large, mais, au lieu de la braquer sur la mer, je la tourne sur le chemin par où doit arriver le break.

-Regarde dans cette longue-vue; lui dis-je, et ta curiosité sera satisfaite.

Elle regarde, mais sans voir autre chose que la route blanche, puisqu'aucune voiture ne se montre encore.

Alors, à mon tour, je mets l'oeil à l'oculaire :

-Comment n'as-tu rien vu dans cette lunette ? dis-je du ton de Vitalis faisant son boniment; elle est vraiment merveilleuse: avec elle je passe audessus de la mer et je vais jusqu'en France; c'est une coquette maison aux environs de Sceaux que je vois, un homme aux cheveux blancs presse deux femmes qui l'entourent: "Allons vite, dit-il, nous manquerons le train et je n'arriverai pas en Angleterre pour le baptême de mon petit-fils; dame Catherine, hâte-toi un peu, je t'en prie, depuis dix ans que nous demeurons ensemble tu as toujours été en retard. Quoi? que veux-tu dire, Etiennette? voilà encore mademoiselle gendarme! Le reproche que j'adresse à Catherine est tout amical. Est-ce que je ne sais pas que Catherine est la meilleure des soeurs comme toi, Tiennette, tu es la meilleure des filles? Où trouve-t-on une bonne fille comme toi, qui ne se marie pas pour soigner son vieux père, continuant grande le rôle d'ange gardien qu'elle a rempli enfant, avec ses frères et sa soeur?" Puis, avant de partir, il donne des instructions pour qu'on soigne ses fleurs pendant son absence: "N'oublie pas que j'ai été jardinier, dit-il à son domestique, et que je connais l'ouvrage".

Je change la lunette de place comme si je voulais regarder d'un autre côté:

—Maintenant, dis-je, c'est un vapeur que je vois, un grand vapeur qui revient des Antilles et qui approche du Havre: à bord est un jeune homme revenant de faire un voyage d'exploration botanique dans la région de l'Amazone; on dit qu'il rapporte tout une flore inconnue en Europe, et la première partie de son voyage, publiée par les journaux, est très curieuse; son nom, Benjamin Acquin, est déjà célèbre; il n'a qu'un souci: savoir s'il arrivera en temps au Havre pour prendre le bateau de Southampton et rejoindre sa famille à Milligan Park; ma lunette est tellement merveilleuse qu'elle le suit; il a pris le bateau de Southampton; il va arriver.

De nouveau ma lunette est braquée dans une autre direction et je continue :

—Non seulement je vois mais j'entends: deux hommes sont en wagon, un vieux et un jeune: "Comme ce voyage va être intéressant pour nous, dit le vieux. — Très intéressant, magister. — Non seulement, mon cher Alexis, tu vas embrasser ta famille, non seulement nous allons serrer la main de Remi qui ne nous oublie pas, mais encore nous allons descendre dans les mines du pays de Galles; tu feras là de curieuses observations, et au retour tu pourras apporter des améliorations à la Truyère, ce qui donnera de l'autorité à la position que tu as su conquérir par ton travail; pour moi, je rapporterai des échantillons et les joindrai à ma collection que la ville de Varses a bien voulu accepter. Quel malheur que Gaspard n'ait pas pu venir!"

J'allais continuer, mais Lise s'était approchée de moi; elle me prit la tête dans ses deux mains et par sa caresse, elle m'empêcha de parler.

-Oh! la douce surprise! dit-elle, d'une voix que l'émotion faisait trembler.

—Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, c'est maman, qui a voulu réunir tous ceux qui ont été bons pour son fils abandonné; si tu ne m'avais pas fermé la bouche, tu aurais appris que nous attendons aussi cet excellent Bob, devenu le plus fameux "showman" de l'Angleterre, et son frère qui commande "l'Eclipse".

A ce moment, un roulement de voiture arrive jusqu'à nous, puis presque aussitôt un second; nous

courons à la fenêtre et nous apercevons le break dans lequel Lise reconnaît son père, sa tante Catherine, sa soeur Etiennette, ses frères Alexis et Benjamin; près d'Alexis est assis un vieillard tout blanc et voûté: c'est le magister. Du côté opposé, arrive aussi le landau découvert dans lequel Mattia et Cristina nous font des signes de mains. Puis, derrière le landau vient un cabriolet conduit pas Bob luimême; Bob a toute la tournure d'un gentleman, et son frère est toujours le rude marin qui nous débarqua à Isieny.

Nous descendons vivement l'escalier pour recevoir nos hôtes au bas du perron.

Le dîner nous réunit tous à la même table, et naturellement on parle du passé.

—J'ai rencontré dernièrement à Bade, dit Mattia, dans les salles de jeu, un gentleman aux dents blanches et pointues qui souriait toujours malgré sa mauvaise fortune; il ne m'a pas reconnu, et il m'a fait l'honneur de me demander un florin pour le jouer sur une combinaison sûre; c'était une association; elle n'a pas été heureuse: M. James Milligan a condu

—Pourquoi racontez-vous cela devant Remi, mon cher Mattia? dit ma mère; il est capable d'envoyer un secours à son oncle.

-Parfaitement, chère maman.

—Alors où sera l'expiation, demanda ma mère?
—Dans ce fait que mon oncle qui a tout sacrifié à la fortune, devra son pain à ceux qu'il a persécutés et dont il a voulu la mort.

—J'ai eu des nouvelles de ses complices, dit Bob.

—De l'horrible Driscoll? demanda Mattia.

—Non de Driscoll lui-même, qui doit être toujours au delà des mers, mais de la famille Driscoll;
madame Driscoll est morte brûlée un jour qu'elle
s'est couchée dans le feu au lieu de se coucher sur la
table, et Allen et Ned viennent de se faire condamner à la déportation; ils rejoindront leur père.

-Et Kate ?

—La petite Kate soigne son grand-père toujours vivant; elle habite avec lui la cour du Lion-Rouge; le vieux a de l'argent, ils ne sont pas malheureux.

—Si elle est frileuse, dit Mattia en riant, je la plains; le vieux n'aime pas qu'on approche de sa cheminée.

Et dans cette évocation du passé, chacun place son mot, tous n'avons-nous pas des souvenirs qui nous sont communs et qu'il est doux d'échanger; c'est le lien qui nous unit.

Lorsque le dîner est terminé Mattia s'approche de moi et me prenant dans l'embrasure d'une fenêtre.

—J'ai une idée, me dit-il; nous avons fait si souvent de la musique pour des indifférents, que nous devrions bien en faire un peu pour ceux que nous aimons.

—Il n'y a donc pas de plaisir sans musique pour toi; quand même, partout et toujours de la musique; souviens-toi de la peur de notre vache.

—Veux-tu jouer ta chanson napolitaine?

—Avec joie, car c'est elle qui a rendu la parole à

Lise

Et nous prenons nos instruments: dans une belle boîte doublée de velours, Mattia atteint un vieux violon qui vaudrait bien deux francs si nous voulions le vendre, et moi je retire de son enveloppe une harpe dont le bois lavé par les pluies a repris sa couleur

naturelle.

On fait cercle autour de nous, mais à ce moment un chien, un caniche, Capi se présente; il est bien vieux, le bon Capi, il est sourd, mais il a gardé une bonne vue; du coussin sur lequel il habite il a reconnu sa harpe et il arrive en clopinant "pour la représentation", il tient une soucoupe dans sa gueule; il veut faire le tour "de l'honorable société" en marchant sur ses deux pattes de derrière, mais la force lui manque, alors il s'assied et saluant gravement "la société" il met une patte sur son coeur.

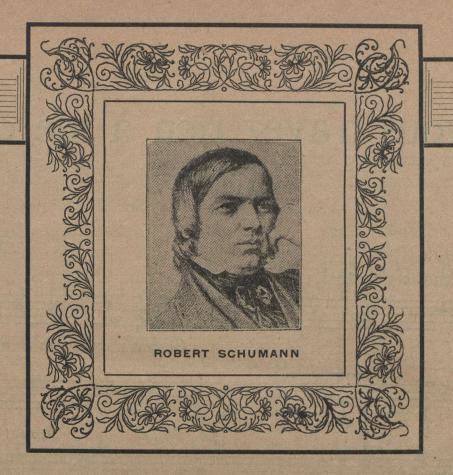
Notre chanson chantée, Capi se relève tant bien que mal "et fait la quête"; chacun met son offrande dans la soucoupe, et Capi émerveillé de la recette me l'apporte. C'est la plus belle qu'il ait jamais faite, il n'y a que des pièces d'or et d'argent — 170 frances

Je l'embrasse sur le nez comme autrefois, quand il me consolait, et ce souvenir des misères de mon enfance me suggère une idée que j'explique aussitôt.

Cette somme sera la première mise destinée à fonder une maison de secours et de refuge pour les petits musiciens des rues; ma mère et moi nous fe-

rons le reste.

—Chère Madame, dit Mattia en baisant la main de ma mère, je vous demande une toute petite part dans votre oeuvre: si vous le voulez bien, le produit de mon premier concert à Londres s'ajoutera à la recette de Capi.



Ecole Romantique Allemande



ROBERT SCHUMANN, (1810-1856), né à Zwickau (Saxe).

Ce n'est guère avant l'âge de vingt ans qu'il entreprit des études sérieuses avec l'idée de faire de la musique sa carrière; jusque-là il était destiné au droit, qu'il était censé apprendre à Leipsick, puis à Heidelberg, où, en vérité il ne suivait que les cours de philosophie, consacrant au plaisir le reste de son temps. Ce manque d'études élémentaires et techniques faites en temps voulu, c'est-à-dire pendant la jeunesse, se trahit par l'indécision et le vague des formes, ainsi que par de nombreuses incorrections; ses œuvres ne sont pas, en général, solidement charpentées, bien équilibrées; son orchestration est un peu grise, manque de force et d'éclat, de lumière. Ces légères réserves faites, on doit admirer profondément la poésie intense et intime qui se dégage de ses moindres productions. Son génie rêveur ne le portait pas vers le théâtre ; il s'y est pourtant essayé, surtout dans Manfred et dans Geneviève, mais avec peu de succès. Ses titres à la gloire sont le délicieux oratorio: le Paradis et la Péri, ses deux recueils de Mélodies, trois Symphonies, un superbe Quintette et un Quatuor (tous les deux en mi bémol), pour piano et instruments à cordes, et beaucoup de pièces pour piano, dont les plus connues sont les Etudes symphoniques, les Scènes d'enfants, les Davidsbundlers, les Novellettes, le Carnaval, etc.

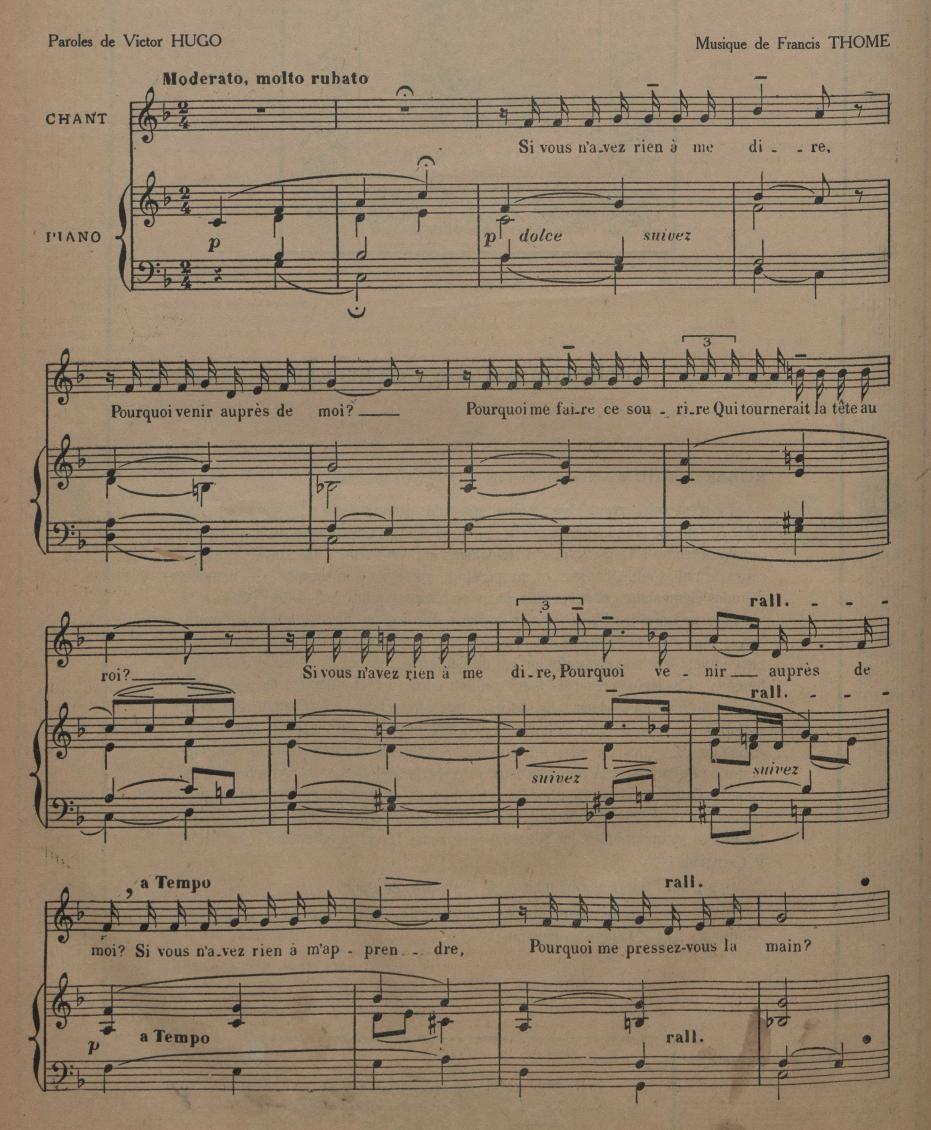
Il est mort fou dans une maison de santé près de Bonn.

Il avait épousé une remarquable pianiste, Clara Wieck, qui après sa mort, a continué à faire connaître sa musique.

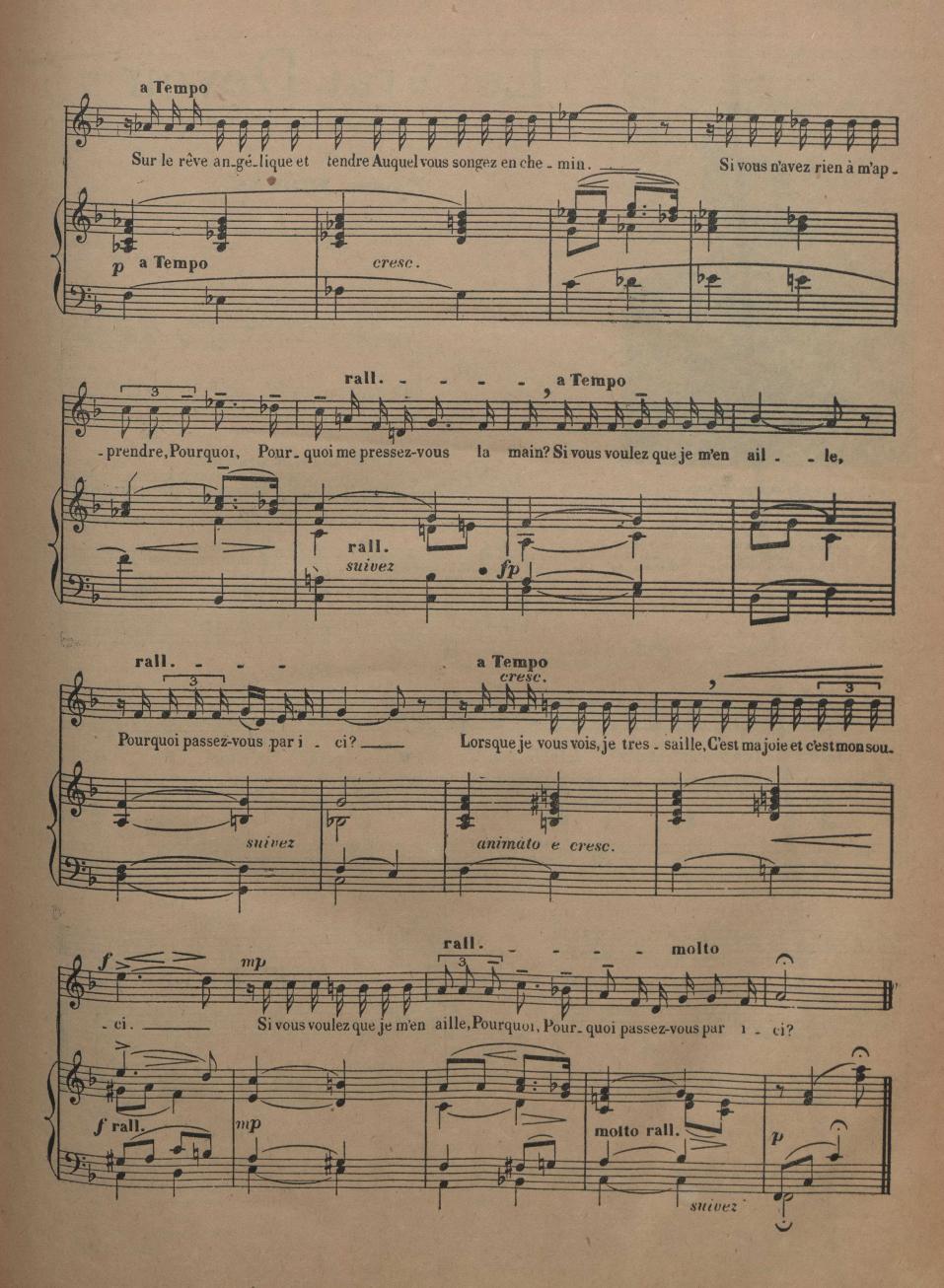


Si vous n'avez rien à me dire

Mélodie



----- - coperation 1900

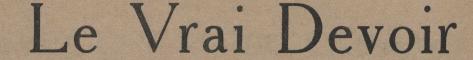




M. Xavier Privas, prince des chansonniers français. — M. Xavier Privas vient d'être décoré de la Légion d'honneur sur la proposition du ministre de l'Instruction publique et des beaux-arts. Xavier Privas est un poète délicat. Parmi ses innombrables chansons, dont il compose lui-même les paroles et la mélodie, on peut citer: "le Noël de Pierrot", "les Chimères", "les Thuriféraires", "la Ronde des Heures", "le Testament de Pierrette", "Chansons du soir", etc.

288

28



Poésie et musique

DE

XAVIER PRIVAS

of











Si ton frère te dit: "Je suis pauvre et j'ai froid!"
Ton devoir est d'offrir la moitié de ton toit
A ton frère.

Si ton frère te dit: "Je suis seul, faible et las!"
Ton devoir est d'offrir le secours de ton bras
A ton frère.

Si ton frère te dit: "L'avenir me fait peur!"
Ton devoir est de mettre un peu d'espoir au coeur
De ton frère.

Si ton frère te dit: "La force a pris mes droits!"
Ton devoir est d'oser faire gronder ta voix
Pour ton frère.

Si ton frère te dit: "Je suis seul, triste et vieux!"
Ton devoir est d'offrir tes soins les plus pieux
A ton frère.

Si ton frère est tombé, terrassé par le sort, Ton devoir le dernier est d'adoucir la mort De ton frère!



LE PRIX DU CADAVRE



ATHERINE HELIE est en retard pour le marché. Elle s'en fait de la bile, car les meilleures places seront prises. Elle a justement une bonne petite provision de beurre à vendre, des oeufs, une couple d'oies bien grasses, deux paires de poulets, deux cents de belles reinettes grises. Et on a besoin d'argent à la ferme, pour remplacer une vache qui est morte. Ah! c'est que la terre est dure. Le blé ne rapporte pas ce qu'il coûte. Si on n'avait pas le trèfle, qui a donné trois coupes, on ne sait pas où on serait.

Catherine presse la grosse jument. Pourvu qu'elle arrive avant la fermeture du passage à niveau pour l'express... Parce que tout de suite après, c'est la manoeuvre du train de marchandises garé: vingt minutes à espérer derrière la barrière. La fermière est vive; elle se mange les sangs pour un rien. Un sifflet lointain. Eh! hue donc, la Grise!... peut-être qu'on sera encore à temps. Oui: le détour de la route laisse voir la barrière encore ouverte. Ça

va bien...

A peine le petit boghey s'est-il engagé en travers des rails qu'un cri terrible se fait entendre : "N'avancez pas... le train!" De la courbe, à cet endroit si forte, l'énorme bête noire surgit, mugissante et crachant sa fumée. Dans un éclair de terreur, Catherine voit une étoffe rouge désespérément agitée, elle entend un sifflement strident. Un nuage enveloppe tout. Un choc épouvantable, puis plus rien... Elle a sombré dans le noir du néant. Vainement le mécanicien avait renversé la vapeur. Quelques verges plus loin seulement, le train ralentit, puis s'arrête. Et à la place où elle se trouvait tout à l'heure, la belle et forte paysanne toute vie, joie et jeunesse, ce n'est plus qu'un chaos hideux de chairs en lambeaux parmi des débris informes, noyés dans une mare de sang.

Ah! c'était grand deuil que cette catastrophe. Dans tout le canton vous n'auriez pas trouvé un ménage comme celui de la ferme du Pontois. On s'était accordés avant le service militaire, on s'était mariés n'ayant que ses bras et son courage, et depuis tantôt quatorze ans on ne plaignait pas sa peine. On ne se faisait guère riches; mais quand on a la santé et qu'on est heureux ensemble, il ne faut envier personne. Ce serait tenter Dieu. Et voilà qu'arrivait ce terrible malheur. Ce n'était vraiment pas juste.

Auprès de la bière où, sur l'heure, il avait fallu enfermer cette bouillie humaine, François était comme fou. Si les voisins ne s'étaient pas occupés de ses bêtes, il les aurait laissé mourir de faim. Mais son chagrin n'était rien auprès de celui de Claude. Un gentil gars, grand et fort pour ses douze ans, quoique joli comme une fille, bien doux, bien poli, et si intelligent, jamais un mot à lui dire, ni chez ses parents, ni à l'école. Par exemple, il n'avait pas beaucoup de goût à la terre. Il faisait son travail, bien docilement, pour aider le père, mais il n'aimait que les livres. M. le curé lui en prêtait, qui étaient au-dessus de son âge. Il comprenait tout, et il lisait, il lisait à la veillée. Même il veillait trop. Cela coûte, le pétrole... Puis, dans la culture, il faut être debout au fin matin. Mais les Hélie étaient un peu faibles avec le petit : ils en avaient tant de fierté.

Claude ne pleurait pas comme son père, à grands sanglots et grands hélas! et coups de tampon sur les yeux avec le gros mouchoir à carreaux. C'était de longues larmes silencieuses qui roulaient sur les jones pâles, et sans cesse il répétait tout bas, comme dans une maladie qu'il avait faite étant tout petit:

Maman... maman... maman... Cela faisait pitié à tout le pays.

Les funérailles avaient eu lieu. Tout le temps de la messe, les femmes avaient pleuré un déluge. Jamais au village on n'avait tant pleuré. Mais au Pontois on n'avait quasiment plus de larmes. Tout fini, le père et le fils étaient assis de chaque côté de l'âtre morne, l'un comme hébété, l'autre murmurant toujours, mais de plus en plus bas, son gémissement d'enfant malade:

"Maman... maman... maman..."

Le vieux chien de berger couché entre eux, et qui lui aussi avait cessé de hurler à la mort, grogna, farouche, à celui qui entrait. C'était Evariste Mazurier, l'ancien huissier, aujourd'hui agent de recouvrement et de contentieux au chef-lieu de canton. Il était natif de la commune, où son père avait un peu de bien, et il avait fréquenté l'école avec François Hélie.

-Allons, mon pauvre vieux, il faut te faire une raison. Ce n'est pas de te tourner les sangs qui te

rendra ta chère défunte. Tu es un homme, voyons, et tu as à penser à ce gosse-là. Et puis ça te distraira de penser à tes affaires, ça te fera du bien.

—Pour sûr que demain on retournera au labour... Il faut bien manger. Mais le coeur n'y sera plus, vois-tu

Et sa voix s'étrangla dans un hoquet.

—Ce n'est pas de ça qu'il s'agit, reprit Mazurier... Je te parle de l'indemnité.

Un instant le fermier demeura comme s'il n'avait pas compris. Puis tout d'un coup, s'animant un peu:

—Ah! oui, pour mon cheval et ma voiture. C'est sûr, que la Compagnie doit me les payer... parce que si la barrière avait été fermée...

—Ton cheval et ta voiture? Tu veux rire, Frangois. Et je vois bien que j'ai raison de t'aider dans cette affaire-là, sans quoi tu te ferais dindonner. C'est cent cinquante mille francs que tu vas demander, et pas un sou de moins.

Arraché à sa torpeur par l'énoncé du chiffre fantastique dont d'abord, cependant, l'énormité ne représentait à son esprit rien de bien précis, le veuf regardait son ancien camarade d'un oeil inquiet. Pas possible: Evariste était un peu malade.

—Dame! est-ce qu'on ne t'a pas écrasé ton épouse aussi? Est-ce que ne te voilà pas sans ménagère, à cette heure? Et ce petit-là, est-ce qu'on ne l'a pas fait orphelin?

Une voix sonore et un peu rude éclata sur le seuil.

—Alors, M. Mazurier, une bonne mère et une bonne femme, selon vous, ça vaut cent cinquante mille francs, prix du tarif ?

L'ex-huissier n'était pas homme à se laisser interloquer

—Je ne dis pas la chose comme ça, M. le curé. Mais la Compagnie est-elle fautive ou non ?

—Elle l'est absolument. L'enquête a démontré que le garde-voie avait son enfant mourant, qu'il ne se sentait pas capable de bien faire son service, qu'il avait demandé un remplaçant et qu'on le lui avait refusé, faute de personnel. C'est une honte... Un homme n'est pas une machine. Le pauvre diable sera certainement acquitté, ou du moins bénéficiera de la loi de sursis.

Vous voyez bien : l'affaire est dans le sac.
 L'affaire ? A ce compte Hélie battrait monnaie avec le cadavre de sa femme ?

—Ce n'est pas d'Hélie qu'il s'agit, mais de la Compagnie. On ne peut pas la mettre en prison, n'est-ce pas ? Donc, il faut qu'elle paye.

—Sans doute. Et si cet argent-là allait à quelque charité, ou bien alimentait une caisse de secours contre les accidents, jamais on ne ferait payer trop cher d'aussi coupables négligences.

Mazurier est un esprit fort. Il eut pour cette doctrine ecclésiastique un sourire d'ironie supérieure.

—Ce serait certainement mieux, M. le curé, si vous aviez fait les lois. Mais telles qu'elles sont, en outre de l'amende, d'habitude assez légère, les responsabilités pécuniaires s'exercent au profit de la personne lésée.

—Avez-vous quelquefois entendu parler du "wehrgeld", M. Mazurier? Autrement dit, le prix du sang. Ce n'est pas une invention bien neuve, car cela se pratiquait chez les Germains. Mais ils étaient des barbares et nous servons le Christ.

—Et la loi est romaine, M. le curé, ricana l'agent d'affaires. Elle est juste aussi et veut que chacun répare le dommage qu'il a causé.

—Même quand il est irréparable ? La loi des hommes alors serait meilleure que celle de Dieu. Oui, Hélie a droit au remboursement, très large, de son matériel détruit, des frais aussi de funérailles, comme la Compagnie lui eût payé le médecin et le pharmacien si la pauvre Catherine n'eût été que blessée. Parce que cela, c'est une valeur marchande.

—Une vie également a une valeur marchande.

—Celle d'un chef ou d'un soutien de famille, assurément, puisqu'il laisse les siens dans le besoin. Et encore, si nous voulions discuter la valeur en capital de notre brave Hélie, comme celle de sa jument grise, tout honnête homme et fin laboureur qu'il soit, à cent cinquante mille francs, il serait trop payé, car il ne s'en fait pas quatre mille cinq cents francs de rente avec ses bras. Voilà ce que dirait la Compagnie, et c'est déjà un assez vilain marchandage. Mais, du moins, la valeur de sentiment ne serait-elle pas en jeu. Tandis qu'estimer un deuil à dire d'expert!... Et sur quelles bases avez-vous établi votre évaluation? Sur les vertus

de la défunte? Sur la tendresse qu'on lui portait? Cinquante mille écus la vie de Catherine Hélie? François pourrait vous objecter qu'à ses yeux elle valait deux ou trois fois plus. Et moi je soutiens qu'une épouse et une mère chrétienne, chère au coeur de son mari, et pleurée par son enfant comme la pleure notre brave petit Claude, cela ne saurait se payer de tous les trésors du monde.

Posant sa main sur la tête blonde de l'enfant qui écoutait, tout pâle, une flamme dans ses grands yeux humides, couleur de bleuet des champs:

—Que penses-tu de cela, toi ? Comment veux-tu pour t'acheter une autre maman ?

-Oh! monsieur le curé!

Et il fondit en larmes.

François était gêné. Il taponnait son mouchoir, puis le déployait. A ce coup il s'en servit pour se moucher bruyamment.

—Bien sûr, M. le curé, ce n'est pas de l'argent qui nous consolera de notre grande peine. Mais tout de même, puisqu'Evariste dit que la Compagnie paye, ça ne ferait pas de tort à la pauvre Catherine à j'en tirais profit.

-Parbleu! s'exclama Mazurier.

Ce prêtre est de ceux, assez rares, qui, non contents d'être estimables pour leur piété et leur charité, possèdent une mentalité très supérieure à ce qu'exige l'humble ministère du curé de campagne. Souvent il sentait son impuissance à élever l'âme de ses paroissiens au-dessus d'une moralité vulgaire et sommaire. Découragé, il changea de ton et, avec sa brusquerie bourrue d'ancien aumônier de marine:

—Ce n'est pas moi, Hélie, qui vous conseillerai là-dessus. Je ne me mêle pas du temporel de mes paroissiens. Si vous décidez de vous enrichir avec le cadavre de votre chère femme, je prierai Dieu que cette fortune ne vous tourne pas à mal. Vous êtes en affaires, je vous laisse. Serviteur, M. Mazurier.

Pressé de palper sa commission, l'ex-huissier s'activa à la procédure. Il avait dit vrai : l'instinct plaideur du paysan éveillé chez Hélie détourna celuici de son chagrin. Le veuf, pourtant, sanglota dans le prétoire quand son avocat énuméra avec abondance les mérites de la victime, base en effet de l'indemnité réclamée. La partie adverse aurait eu mauvaise grâce à les révoquer en doute. Néanmoins, on discuta. D'apprendre qu'il avait possédé une femme aussi accomplie, le fermier avait senti croître l'étendue de sa perte, et il commençait à trouver ses prétentions bien modérées. Fort mécontent déjà d'entendre le défenseur de la Compagnie amoindrir, sous une pluie de fleurs, le dommage éprouvé. ce lui fut une cruelle déconvenue lorsque le tribunal réduisit à cinquante mille francs le prix de la vie de Catherine Hélie. En aucun de ses rêves de paysan pauvre, il n'eût songé naguère pouvoir jamais posséder pareil capital, et à présent, cela lui semblait qu'on l'eût dépouillé des deux tiers de son bien. Il aurait risqué l'appel si ne l'eût hypnotisé la vision de ces cinquante chiffons bleus, comme jamais il n'en avait seulement vu un, qui étaient là, déposés au greffe, et qu'il allait tenir dans sa main, au lieu d'attendre des mois encore. Puis la métairie de Moutier cherchait acheteur, et le notaire donnait à entendre qu'on la lâcherait précisément pour cette somme comptant, parce que le jeune monsieur s'amusait à Paris et avait besoin d'argent. Quarante hectares d'un seul tenant, des herbages magnifiques, les meilleurs pommiers d'alentour ce qu'on appelle dans le pays normand "de la terre de seigneurs", étant les gras débris des anciens biens de mainmorte — un corps de ferme qui était une véritable maison bourgeoise. Cela valait quatre-vingt mille francs comme un sou.

Ainsi, François Hélie devint un gros propriétaire. Mais sans l'oeil de la maîtresse, l'oeil du maître n'est que celui d'un borgne. La pauvre défunte, une si fine fermière, aurait été la première à le lui dire. Ce n'est pas qu'il y pensât, au moins - seulement on y pensait pour lui. Il n'avait pas trente-huit ans, il était bel homme. Tout de suite, Léontine Rousselin, la fille du maire, avait eu son idée. Pas toute jeune elle-même, n'ayant point encore trouvé chaussure à son pied à cause qu'elle était ambitiouse, tenant une grosse dot de feu sa mère et prétendant à un homme qui lui en apporterait autant. Le veuf en avait davantage. Elle le reluqua si bien qu'un jour les cloches sonnèrent la noce, un an après avoir sonné le glas. Quand il était allé porter ses papiers pour les bans :

-Que voulez-vous, M. le curé, avait-il dit, un peu gêné — là, dans la même église, quelque chose tout de même le remuait — il faut une femme à la maison, et ce n'est pas ça qui empêche d'avoir du regret, n'est-ce pas ?

-La religion ne réprouve pas une seconde union, répondit gravement le prêtre. Tout mariage qui est honnête est selon le coeur de Dieu.

Puis sa causticité de nature reprenant le dessus sur l'onction du pasteur, il ajouta:

-Et à présent que vous voilà riche, vous avez trouvé un beau parti. Vous êtes aussi selon le coeur du siècle. Qu'aurais-je donc à dire là contre ?

Cette année-là en avait pesé plusieurs sur la tête du petit Claude. L'enfant était quasi devenu homme. Mais si singulier, ce gars, que son père ne le reconnaissait plus. Déjà quand on l'avait amené au tribunal, pour attendrir les juges, croiriez-vous qu'il n'avait pas seulement pleuré? Il était demeuré là, pâle, les lèvres serrées, et dans ses grands yeux bleus une détresse muette infiniment étrange. Lorsque l'avocat avait entamé l'éloge de la défunte, sa plainte des premiers jours était de nouveau venue sur ses lèvres : "Maman... maman... ", mais si bas, si bas, que personne ne l'avait entendue. On s'était étonné de le voir tellement insensible, car on n'avait pas compris.

Et depuis lors, entre le fils et le père, un fossé s'était creusé, s'était élargi, les séparant l'un de l'autre, sans jamais pourtant une mauvaise parole, celui-là toujours très docile, très sage, celui-ci ne le brusquant point ni ne le contraignant, au contraire même, prévenant avec lui, de ces prévenances gauches de qui a le vague sentiment d'un tort à se faire pardonner sans se rendre compte de ce que ce tort peut être. En son âme fruste, il sentait que son enfant lui devenait étranger, ne cherchait pas à comprendre et en ressentait de l'embarras plutôt que de l'humeur. L'indifférence glacée avec laquelle Claude avait accueilli leur changement de fortune avait bien fait vibrer obscurément tout au fond de son épaisse conscience quelque chose qui aurait pu le mettre sur la voie; mais il n'avait ni le temps, ni le goût, ni le moyen de réfléchir. Cela avait passé, et le fils s'enfermait chaque jour davantage en luimême, où de moins en moins chaque jour le père allait le chercher.

Maintenant qu'il avait des loisirs, Claude lisait davantage. Un peu pour lui être agréable, aussi dans la vanité de sa richesse toute neuve, Hélie lui

-Si ça te plaît d'étudier avec l'instituteur de M. le curé, puisque c'est dans ton idée, fais à ton plaisir, mon gars. Je n'ai plus besoin de toi.

-Merci, père, avait réponau 'enfant.

Cette concession mettait le veuf plus à l'aise pour annoncer à son fils qu'une belle-mère allait entrer dans la maison. Claude ne fit aucune remarque. Seulement, il était devenu tout blanc, et de la journée entière on ne le revit, jusqu'au souper. Il l'avait passée au cimetière.

—Il avait comme l'air de causer avec quelqu'un, disait le fossoyeur, qui s'était trouvé y travailler. C'est tous ses livres, pardi, qui lui tournent la tête.

La Léontine était intéressée et glorieuse, mais pas mauvais coeur. Elle se proposait d'être bonne pour son beau-fils, et fit de son mieux. Voyant qu'elle ne gagnait pas un pouce sur l'inaltérable douceur, mais l'éloignement irréductible de Claude, elle y renonça bientôt et ne s'occupa plus de lui. Ce n'était donc pas à cause d'elle qu'un jour de sa quinzième année, l'héritier de François Hélie lui dit sans autre préambule:

-Je voudrais entrer au petit séminaire et étudier pour être prêtre.

De ce coup-là, le père eut une grande colère. Ce beau bien alors qu'il soignait et améliorait avec amour, qui faisait de lui le plus gros monsieur de quatre lieues à la ronde, personne ne l'aiderait? Léontine ne lui avait donné qu'une fille - même que, par malheur, la petite était venue estropiée pour la vie. Qui sait s'il aurait jamais un autre garçon ? Il ne le souhaitait pas, d'ailleurs, car malgré que Claude fût avec lui si peu en amitié, il l'aimait bien, et voilà que s'effondrait son rêve de le laisser plus riche encore que lui-même, et de l'instruction par-dessus le marché. Quoique les livres, il les envoyait au diable à présent: c'est là-dedans qu'on prend du dégoût pour la terre. Et de se faire curé donc !... On n'est pas des chiens, on a de la religion; mais entre ça et de se mettre une soutane sur le dos, il y a une différence. Ce n'est pas de lui que l'enfant tenait ces idées-là, ni de la mère non plus. En voilà une histoire!... Mais qu'y faire ? Avec ce drôle de gars tout doux, tout tranquille comme un petit Saint-Jean, on savait que ni de se fâcher, ni de le prier cela ne servirait à rien. Et à la rentrée, Claude partit pour la ville.

On aurait pu croire que son absence soulagerait cette sorte de malaise qui régnait au Moutier, ce fut tout le contraire. De la terre, Hélie n'avait pas à se plaindre; mais, comme il l'avait dit naguère, le coeur n'y était plus. Rien contre sa femme, si ce n'est qu'elle n'avait pas bon caractère. Et comme l'humeur de François s'assombrissait, on était grognon, mécontent, sans savoir de quoi. Il buvait maintenant. Puis il faisait des parties de cartes au cabaret. Chez son père, qui était marchand de boeufs, Léontine n'avait pas pris de connaissance de la culture. Elle ne savait que crier après les domestiques, et cela ne remédie à rien. Puis un garçon

naquit; à six mois il mourut du croup. Une inondation comme on n'en avait pas vu depuis cent ans emporta un gros morceau des meilleures prairies du domaine. Et toujours quelque ennui : une vache malade, un cheval qui s'embarrait, les cochons qui prenaient le rouge, l'avoine qui avait la rouille. Sans doute, les Hélie n'étaient pas bien à plaindre, mais cela aigrit le caractère. Du temps où François était le pauvre petit fermier de Pontois, c'était tout naturel qu'on eût la vie difficile. Mais à quoi sert d'être riche si on a la guigne?

Peu de jours après l'entrée de Claude au grand séminaire, un télégramme l'appela au pays. En essayant de faire rentrer un taureau furieux, son père avait reçu un coup de corne dans le ventre, il était perdu. Comme le curé revenait de l'administrer, sa gouvernante l'entendit qui grommelait:

-Eh bien! la veuve Hélie va-t-elle demander une

indemnité au bon Dieu? Véronique, faisant son profit du propos, répéta:

-C'est certain que cela ne lui a pas porté chance, à François, ce mauvais argent. On opina du bonnet. Mais c'était l'envie, car à

l'époque, on avait souvent déclaré, sans penser à mal, qu'il avait tout de même une fameuse veine.

Le soir des funérailles, le jeune tonsuré monta au

-M. le curé, comment dois-je m'y prendre pour renoncer à ma part?

-Renoncer à ta part? En voilà une idée ba-

Très doux, toujours, mais une vibration intense dans sa voix altérée:

-Je ne pourrais pas toucher à cet argent, répondit-il. Vous avez deviné pourquoi j'ai voulu quitter la maison. Ce n'est pas que je blâme personne... mais il y a du sang sur le Moutier.

-Oui, mon cher enfant, dit gravement le prêtre, je t'avais deviné. Et je te bénissais dans mon âme, comme Dieu te bénira.

-Ma petite soeur aura tout. Ce ne sera pas mal pour elle... elle n'est pas la fille de ma mère.

-Mais elle est la fille de la sienne, se récria le curé d'un ton naturel. Ce n'est pas que j'aie rien à dire contre la femme de ton père, Claude, reprit-il. Elle ne croyait pas mal faire non plus... ce sont des coeurs obscurs... nous devons prier pour eux. Quant à l'enricher encore davantage, elle et son pauvre enfant, une innocente qui toujours sera en tutelle, c'est une autre affaire. Pour purifier de l'argent trouble, il y a les pauvres, mon fils, que tu oubliais.

-Vous avez raison, M. le curé : ce sera mieux

Le vieux prêtre attira dans ses bras le jeune lévite et paternellement l'embrassa

MARIE-ANNE DE BOVET.

L'HABIT VERT DE MON AMI NAZ Z

R, voici par suite de quelle aventure mon ami Naz fut voué au vert : Blasé sur les joies du collège, fatigué de fumer toujours des feuilles sèches de noyer dans des pipes en roseau, et d'élever des serpents avec des cochons d'Inde au fond d'un pupitre, mon ami Naz résolut, un jour, de s'offrir des émotions plus viriles.

Et, le képi sur l'oeil, le coeur battant à faire éclater la tunique, il entra, mon ami Naz, au cabaret de

Tous les collégiens un peu avancés en âge le connaissaient, ce cabaret: une porte basse sur la rue, un petit escalier à descendre, un corridor à suivre, et l'on se trouvait dans "la salle"! - avec son plafond à solives, sa fenêtre qui regarde la Durance, et la bataille d'Isly accrochée au mur.

O joie, ô paresse!... Le collège à deux pas (parfois même nous en entendions la cloche), et du soleil plein la fenêtre, et la grande voix de la Duran-

-Une topette de sirop, mère Nanon?

De sirop, petits?... Est-ce de gomme ou de ca-

—De capillaire, mère Nanon.

Et la mère Nanon apportait une topette de capillaire. De la pointe d'un couteau, elle enlevait dextrement le petit bouchon, puis renversait la topette, le col en bas, dans le goulot d'une carafe pleine de belle eau claire. Le sirop s'écoulait lentement, avec un joli bruit, comme le sable d'un sablier. L'eau claire, le sirop s'y mêlant, se troublait de petits nuages couleur d'opale et d'agathe, et de grosses guêpes, attirées, montaient et descendaient le long du verre, curieusement.

Mon ami Naz — qui était en fonds, ce jour-là, but tout seul huit ou dix carafes. Puis, la tête échauffée, il se mit au billard, "à faire la partie"!

Je le vois encore, ce billard: un solennel billard à blouses, du temps de Louis le Quatorzième, décoré

de grosses têtes de lion à ses quatre coins, têtes de lion qui ouvraient avec bruit leur gueule en cuivre, chaque fois qu'au hasard de la partie une bille tombait dedans. Les billes, d'ailleurs, étaient en buis, les queues sans procédé, et les bandes, antérieures, paraît-il, à l'invention du caoutchouc, semblaient rembourrées de lisière. Quant au tapis, qui en décrirait les reprises sans nombre et les maculatures?

Mon ami Naz, ce jour-là, gagna tout ce qu'il

Pourquoi ne s'arrêta-t-il pas à temps? Et d'où vient cet amer plaisir que trouve l'homme à tenter ainsi sa destinée ?

Naz gagnait tout: partie, revanche et la belle. Il n'avait qu'à s'en aller, il resta. Il n'avait, le dernier coup fait, qu'à déposer la queue glorieusement. Il préféra, le dernier coup marqué, garder la queue en main pour "continuer sa série'

Et il la continua, le malheureux! Il fit un, deux, trois carambolages; il en fit cinq, il en fit six, il en fit huit, il en fit dix; et les billes allaient, venaient, s'effleuraient et tourbillonnaient, puis s'entrechoquaient doucement, comme attirées par un aimant invisible; et les carambolages roulaient, et les spectateurs applaudissaient, et la vieille Nanon ellemême, remuant des sous dans la poche de son tablier, admirait et faisait galerie.

Tout d'un coup — c'était un effet de recul — la queue, lancée d'une main nerveuse, glisse sur la bille et la manque; le tapis craque, le tapis se fend triangulairement, et la queue presque tout entière s'engouffre et disparaît dans un abîme de drap vert.

Le tonnerre en personne serait tombé dans la salle, que le saisissement n'eût pas été plus grand. Chacun s'entreregarda. Naz, le malheureux Naz, resta debout, comme stupéfait, le corps en avant et la bouche ouverte...

-Son père! s'écria la vieille Nanon, qu'on aille chercher monsieur son père!

Le père de Naz arriva.

On s'attendait à une explosion de colère ; il se montra glacial et digne :

—Combien ce tapis?

-Soixante francs, mon bon monsieur, pas moins de soixante francs.

-Voici soixante francs!... et qu'on me donne le vieux drap.

Puis, les bandes déboulonnées et le tapis décloué: Emporte-moi ça, dit le père, en mettant à son fils le tapis roulé sur le dos.

Que comptait-il faire ?

Le surlendemain, tout fut expliqué, quand nous vîmes entrer le malheureux Naz, vêtu de vert de la tête aux pieds: habit vert, gilet vert, pantalon vert, casquette verte, et non pas vert-pomme ou vert-bouteille, mais de ce vert cruel et particulièrement détestable qu'on choisit pour les tapis de billard. Sur l'épaule droite, nous reconnûmes tous une grande tache faite par la lampe à schiste, et, sur l'épaule gauche, une petite meurtrissure bleue imprimée dans le drap par un "massé" trop brutal.

A partir de ce jour, mon ami Naz passa une jeu-

nesse mélancolique

Six ans durant, son père fut inflexible; six ans durant, des habillements complets de couleur verte sortirent, pour le malheureux Naz, de cet inépuisa-

Ses camarades le raillèrent.

Les demoiselles de la ville s'habituèrent à rire

Et le malheureux Naz souffrit beaucoup de toutes ces choses, étant né avec un coeur aimant.

On ne surnomma "le lézard vert"

Sa figure, à force d'ennui, devint peu à peu verte comme le reste. Il se mit à boire de l'absinthe.

Enfin, à l'âge de vingt ans, long, maigre et toujours habillé de vert, mon pauvre ami Naz, ayant pris l'humanité en haine, s'embarqua, vert et seul, pour les Grandes-Indes, le paradis des perroquets. PAUL ARENE.

mes, il lui tarde de prouver combien il en respecte la mémoire en en prenant une cinquième.

Cela fut dit d'un ton qui semblait déclarer que jamais il ne consentirait à ce que sa fille épousât le quartier-maître.

Mabel rougit, trembla, sourit à demi, et se sentit mal à l'aise; mais ralliant ses forces, elle dit avec assez d'enjouement pour cacher son agitation:

—Mon père, mon oncle, je ne songe à épouser personne, et j'al merais mieux parler d'autre chose, s'il vous plaît; mais si je pensais au mariage, un homme dont trois ou quatre femmes ont déjà mis l'affection à l'épreuve deviendrait difficilement l'objet de mon choix.

Le sergent fit un signe au guide, comme pour lui dire: Vous voyez comment vont les choses; et ensuite il eut assez d'égards pour sa fille pour changer de conversation.

—Ni vous, ni Mabel, frère Cap, dit-il, vous ne pouvez avoir aucune autorité légale sur la petite expédition que je laisse dans cette île, mais vous pouvez donner des avis et exercer votre influence. Strictement parlant, le caporal Mac-Nab sera l'officier commandant en mon absence, et j'ai cherché à le pénétrer du sentiment de sa dignité, de peur qu'il ne cède trop au rang supérieur du lieutenant Muir, qui, n'étant ici que comme volontaire, n'a pas le droit de donner des ordres. Je vous prie de soutenir le caporal, frère Cap, car si le quartier-maître violait une fois les principes de l'expédition, il pourrait ensuite prétendre me commander aussi bien qu'à Mac-Nab.

—Mais pourquoi me laisser ici, mon père? Je suis venue en ce pays pour ne plus vous quitter. Pourquoi ne vous accompagnerais-je pas ?

Vous êtes une bonne fille, Mabel, et vous tenez beaucoup des Dunham; mais il faut que vous restiez ici. Nous quitterons l'île demain avant l'aurore, afin que l'oeil d'aucun maraudeur ne puisse nous voir sortir de notre port. Nous emmènerons les deux plus grandes barques, et nous vous laisserons la troisième avec une pirogue d'écorce. Nous allons entrer dans le canal par où passent les Français, et nous y resterons peut-être une semaine à les guetter, afin de capturer les barques sur lesquelles ils portent à Frontenac diverses marchandises destinées aux Indiens.

Dès qu'on eut fini de souper, le sergent congédia ses hôtes, et il eut ensuite une longue conversation confidentielle avec sa fille. Il était peu habitué à s'abandonner à des émotions douces, mais la nouveauté de sa situation présente éveilla en lui des sensations qu'il n'était pas accoutumé à éprouver. Au lieu de regarder la victoire comme certaine, suivant sa coutume ordinaire, il commençait à sentir qu'il allait peut-être se séparer de sa fille pour ne plus la revoir.

Jamais Mabel ne lui avait paru si belle que ce soir. Jamais peut-être elle ne lui avait montré des qualités si attrayantes, car elle commençait à sentir de l'inquiétude pour lui, et son affection trouvait de l'encouragement dans la manière inusitée dont il laissait paraître la sienne.

Aussi la conversation entre le père et la fille devint plus confidentielle que de coutume, et Mabel vit avec plaisir qu'il s'y joignait peu à peu un ton de tendresse de la part de son père, ce qu'elle avait désiré en silence depuis l'instant de son arrivée.

Ils parlèrent de sa mère, à qui elle ressemblait beaucoup, et ce souvenir attrista le sergent. Le fille de son désir de la voir établie et mariée.

Vous connaissez, lui dit-il, l'homme que je désire que vous aimiez. Vous pouvez en trouver qui aient l'esprit plus brillant et qui portent de plus beaux habits, mais vous n'en trouverez aucun qui ait le coeur si franc et l'esprit si juste.

Aucur, si franc et l'esprit si juste.

Marier? wous êtes seul, et je désire rester près de

vous pour vous donner tous mes soins.

Vous oubliez que je ne puis pas vivre toujours, Mabel; la nature, si ce n'est le cours de la guerre, doit bientôt me faire disparaître du monde. Mais vous, vous êtes jeune, vous pouvez vivre longtemps, et il est bon que vous ayez un protecteur qui veille sur votre jeunesse, et qui vous donne, à un âge plus avancé, les soins que vous désirez prendre de moi.

Et croyez-vous, mon père, dit Mabel avec un sourire malin, tandis que ses petites mains jouaient avec les doigts nerveux du sergent, comme s'ils eusque Pathfinder soit précisément l'homme qui convient pour cela? N'est-il pas, à dix ou douze ans Près, aussi âgé que vous?

Qu'importe! il a passé sa vie dans la modéra-

tion et l'exercice, et les années ne sont rien auprès d'une bonne constitution. Connaissez-vous un autre homme qui puisse devenir votre protecteur?

Mabel n'en connaissait aucun, aucun du moins qui lui eût fait la proposition de l'être, quoiqu'elle pût elle-même désirer et espérer.

—C'est une triste chose que de marcher au combat, quand l'idée qu'on peut laisser une fille sans protection vous pèse sur le coeur.

—Je donnerais tout au monde pour alléger le vôtre d'un tel poids, mon père.

—Vous le pourriez, dit le sergent en regardant sa fille avec tendresse, mais je ne voudrais pas que ce poids passât de mon coeur sur le vôtre.

Sa voix était grave, mais tremblante, et Mabel n'avait pas encore vu dans son père une telle démonstration d'affection.

—Mon père, expliquez-vous clairement! s'écria-telle avec une vive agitation.

—Si je pouvais vous voir promise à Pathfinder, vous savoir engagée à devenir sa femme, quel que puisse être mon destin, je crois que je mourrais heureux. Mais je ne vous demanderai aucune promesse, mon enfant; je ne vous forcerai pas à faire ce dont vous pourriez vous repentir. Embrassez-moi, Mabel, et allez vous mettre au lit.

Si le sergent Dunham eût exigé de Mabel la promesse qu'il désirait tellement au fond de son coeur, il aurait rencontré une résistance qu'il lui aurait été difficile de vaincre. Mais en laissant la nature avoir son cours, il s'assura un puissant auxiliaire,



Je vous prie de soutenir le caporal, frère Cap.

et la généreuse Mabel se trouva disposée à céder à l'affection beaucoup plus qu'elle ne l'aurait jamais fait aux menaces.

-Mon père, dit-elle tranquillement et avec un saint calme, Dieu bénit la fille obéissante.

-Non, Mabel, non, c'est vous qui devez choisir votre mari.

—Eh bien donc, s'il continue à désirer de m'épouser, s'il le demande encore, car vous ne voudriez pas que votre fille s'offrit elle-même à lui ou que quelque autre lui fît cette offre pour elle, — et tandis qu'elle parlait ainsi le sang revint animer ses joues pâles, car sa résolution généreuse avait fait refluer vers son coeur le fleuve de la vie, — non, il faut que personne ne lui en parle; mais s'il me recherche encore, si après avoir entendu tout ce qu'une fille franche doit dire à l'homme qui va être son mari, il désire encore m'épouser, je serai à lui.

—Mabel, il vous aime comme j'aimais votre mère. Je l'ai vu pleurer comme un enfant en me parlant de ses sentiments pour vous.

—Je le crois, j'en ai vu assez pour me convaincre qu'il a meilleure opinion de moi que je ne le mérite; et certainement il n'existe personne pour qui j'aie plus d'estime et de respect que pour Pathfinder, pas même vous, mon cher père.

—C'est comme cela doit être, ma fille, et cette union sera heureuse. Puis-je dire cela à Pathfinder? —Je préfère que vous ne lui disiez rien, mon

père. Laissez les choses venir d'elles-mêmes et naturellement. La femme ne doit pas faire les avances; c'est à l'homme à demander la femme. Le sourire qui brillait sur les traits de Mabel pendant qu'elle prononçait ces mots, avait quelque chose d'angélique comme le pensa son père; cependant un homme plus exercé à découvrir les émotions passagères qui se peignent sur la physiononmie, aurait pu y trouver quelque chose d'étrange et de peu naturel.

Je ne demande rien de plus, Mabel. Maintenant embrassez-moi! Vous êtes le modèle des filles. Mabel se jeta dans les bras de son père; c'était la première fois de sa vie que cela lui arrivait et elle ne put l'embrasser sans pleurer.

CHAPITRE XX

UN AVERTISSEMENT

Mabel ne s'éveilla qu'assez longtemps après le lever du soleil. En peu d'instants sa toilette fut achevée, et elle se hâta d'aller respirer l'air du matin. Pour la première fois elle fut frappée de la beauté originale et de la profonde solitude de sa résidence actuelle si commune dans ce climat.

L'île semblait alors tout à fait déserte. Le tumulte de l'arrivée la nuit précédente, lui avait donné une apparence de vie maintenant entièrement évanouie. Enfin elle aperçut ses compagnons réunis autour du feu. Le groupe se composait, outre Cap et le quartier-maître, du caporal, de trois soldats et de la femme qui s'occupait de préparer le repas.

Voyant que chacun était occupé à la grande affaire de l'humanité, le déjeuner, Mabel s'avança sans être observée, vers une extrémité de l'île où les arbres et les buissons la dérobaient aux regards; elle pénétra jusqu'au bord de l'eau en écartant les branches les plus basses, là elle s'arrêta les yeux fixés sur le flux et le reflux de la vague légère qui effleurait la côte.

Pendant qu'elle était ainsi occupée, Mabel fut tout d'un coup alarmée en croyant voir l'ombre d'une forme humaine parmi les buissons qui bordaient la côte de l'île qui était en face d'elle. La distance n'était pas d'une cinquantaine de toises. Convaincue que son sexe ne la protégerait pas contre une balle, si un Iroquois l'apercevait, elle se recula involontairement, cherchant à se cacher derrière le feuillage, sans cesser de tenir les yeux fixés sur le rivage opposé. Après avoir vainement attendu, elle allait quitter son poste et retourner vers son oncle pour lui faire part de ses soupçons, lorsqu'elle vit la branche d'un aulne s'élever dans l'autre île au-dessus de la crête des buissons, et se balancer vers elle d'une manière qui lui sembla un gage d'amitié. Le signal lui paraissait d'un genre tout pacifque, et, après une minute d'hésitation, elle rompit un rameau flexible, le tortilla autour d'un bâton, et passant à travers une ouverture, elle imita aussi exactement que possible l'impulsion donnée à la branche d'aulne.

Cet entretien muet durait depuis quelques instants, lorsque Mabel vit le feuillage s'écarter doucement et une figure humaine y apparaître. Un coup d'oeil lui fit reconnaître Rosée-de-Juin, la femme d'Arrowhead. Durant le voyage qu'elles avaient fait ensemble, Mabel avait remarqué l'amabilité, la douce simplicité de cette Indienne qui lui avait montré beaucoup d'attachement. De son côté, elle lui avait donné des témoignages de sa propre affection et quand elles se quittèrent, notre héroïne pensa qu'elle se séparait d'une amie.

Les deux jeunes personnes (car celle qui était mariée était encore plus jeune que Mabel) échangèrent alors des signes mutuels d'affection, et la dernière fit un geste invitant son amie à s'approcher, bien qu'elle ne sût pas elle-même de quelle manière cela lui serait possible. Mais Rosée-de-Juin disparaissait un instant pour reparaître ens vant d'une pirogue qu'elle avait à demi tirée des broussailles. Mabel allait l'engager à franchir l'espace qui les séparait, quand elle s'entendit appeler par la voix de stentor de son oncle. Faisant aussitôt signe à sa compagne de se cacher. Mabel courut du côté d'où venait la voix, et vit que toute la compagnie était assise et déjeunait. L'idée que c'était le moment le plus favorable pour l'entrevue se présenta à l'esprit de Mabel, et s'excusant sous le prétexte qu'elle n'était pas encore disposée à déjeuner, elle retourna sur ses pas et renoua aussitôt l'entretien avec la jeune Indienne.

Rosée-de-Juin avait la compréhension rapide; et ses pagaies agitées sans bruit une douzaine de fois amenèrent la pirogue sur les bords de l'île du Poste, dont les buissons la dérobaient à la vue. Une minute après, Mabel tenait sa main et la conduisait à travers le bois à sa hutte, qui, fort heureusement,

Album Universel (Monde Illustré) No 1167

était placée de façon à ne pouvoir être aperçue des convives; toutes deux y entrèrent sans être vues. Après avoir expliqué à l'Indienne le mieux qu'il lui fut possible la nécessité de la quitter pour quelques instants, Mabel l'établit dans sa propre chambre, puis, certaine qu'elle ne sortirait pas sans son aveu, elle fut rejoindre ses compagnons, en s'efforçant de paraître calme.

—Dernier venu, dernier servi, Mabel, dit son oncle entre deux bouchées de saumon grillé, car, bien que l'art de préparer les mets fut peu avancé sur cette frontière éloignée, les aliments étaient en général excellents; c'est un bon principe, propre à sti-

muler les paresseux.

—Je ne suis pas paresseuse, mon oncle; il y a plus d'une heure que je suis levée, et j'ai exploré toute notre île.

-Ce travail n'est pas considérable, miss Mabel, dit Muir, mais le poste est fort peu militaire et je prévois qu'il y arrivera quelque catastrophe.

-Croyez-vous notre situation aussi grave? demanda Cap, l'intérêt qu'il prenait à la réponse lui faisant suspendre la mastication d'un morceau de venaison; le danger est-il donc si pressant?

-Je ne dis pas cela et je ne dis pas non plus le contraire. La guerre n'est jamais sans dangers, et ils sont plus grands encore aux postes avancés que dans le corps principal de l'armée. Une visite des Français n'aurait donc rien qui dût nous surprendre

—Que diable faudrait-il faire en pareil cas? Six hommes et deux femmes feraient une pauvre figure en défendant un lieu semblable à celui-ci. Nul doute que les Français n'eussent soin de venir en bon nombre.

—Mais si l'ennemi arrive réellement, demanda Mabel avec plus d'intérêt qu'elle n'en aurait montré si elle ne se fût rappelé la femme qu'elle avait laissée dans sa hutte, quel parti prendrons-nous?

—Mon avis serait, aimable Mabel, d'essayer d'accomplir ce qui a rendu Xénophon si justement célèbre.

—Il me semble qu'il s'agit d'une retraite, si je de-

vine bien l'allusion.

-C'est le bon sens dout vous êtes douée, jeune dame, qui vous a fait comprendre ma pensée. Je sais que votre digne père a donné au caporal certaines instructions à l'aide desquelles il s'imagine que l'île pourrait être défendue en cas d'attaque; mais l'excellent sergent, bien qu'il soit aussi ferm à son poste qu'aucun homme qui mania jamais l'esponton, n'est pas lord Stair, ni même le duc de Malborough. Je conseillerais à maître Cap, qui est l'amiral de notre flotte, d'avoir une barque toute prête pour évacuer l'île si la chose devenait nécessaire. La plus grande barque que nous avons a une voile très ample; en l'amenant près d'ici et l'amarrant sous ces broussailles, tout sera disposé pour un embarquement précipité. Vous pouvez voir, charmante Mabel, qu'à peine vingt-cinq toises nous séparent d'un canal entre deux îles, où nous pourrons nous dérober aux regards de ceux qui auraient pris possession de celle-ci.

—Tout cela peut être vrai, monsieur Muir; mais les Français ne pourraient-ils pas venir eux-mêmes dans cette direction? Si l'endroit est si favorable à une retraite, il l'est également à une attaque.

—Ils n'agiront pas avec autant de prudence, reprit Muir en jetant de ce côté un regard à la dérobée avec quelque inquiétude; ils ne sont pas assez circonspects. Les Français sont mauvaises têtes d'ordinaire, ils s'avancent en vrais aventuriers; nous pouvons compter que s'ils viennent, ce sera de l'autre ofté de l'île.

La conversation commença à changer de sujet, bien qu'on en revînt souvent à la possibilité d'une invasion, et aux meilleurs moyens de se tirer d'un

si mauvais pas.

C'est à peine si Mabel écouta la suite de l'entretien. Elle éprouvait cependant une certaine surprise que le lieutenant Muir, dont la réputation de courage était si bien établie, conseillât ouvertement un abandon qui lui paraissait doublement coupable, l'honneur de son père se trouvant lié à la défense de l'île. Plus occupée de Rose-de-Juin que de toute autre chose, elle saisit le premier prétexte qui s'offrit de quitter la table, et une minute après elle était dans sa hutte. Après en avoir soigneusement fermé la porte, et vérifié si le rideau était tiré sur la petite fenêtre, Mabel conduisit Rosée-de-Juin dans la chambre du fond, en lui exprimant par signes son affection et sa confiance.

—Je suis bien aise de vous voir, dit Mabel avec sa voix caressante et l'un de ses plus doux sourires, très contente de vous voir. Pourquoi êtes-vous venue, et comment avez-vous découvert l'île ? -Vous, parler doucement, dit l'Indienne en lui souriant à son tour; trop vite.

Mabel répéta ses questions en s'efforçant de réprimer son impatience, et elle parvint à parler assez distinctement pour se faire entendre.

—L'amie venue voir l'amie, dit Rosée-de-Juin en lui souriant de nouveau.

—Il y a quelque autre raison, sinon vous ne vous seriez pas exposée à un tel danger et seule. Vous êtes seule, n'est-ce pas ?

-Rosée-de-Juin, avec vous, nul autre, venue dans la pirogue.

—Vous ne voudriez pas me trahir ? L'Indienne secoua vivement la tête.

—Vous ne voudriez pas vendre ma chevelure?

Rosée-de-Juin passa son bras autour de la taille svelte de Mabel, et la pressa sur son coeur avec une affection qui fit venir les larmes aux yeux de notre

héroïne.
—Si vous avez quelque chose à dire à votre amie, vous pouvez parler franchement, dit Mabel, mes oreilles sont ouvertes.

-Rosée-de-Juin craindre qu'Arrowhead tuer elle.

—Mais Arrowhead ne le saura jamais. Le front de Mabel se couvrit de rougeur en prononçant ces mots, car elle sentait qu'elle engageait une femme à trahir son mari. Mabel ne lui dira rien.

—Lui, enfoncer tomahawk dans la tête de Rosée-de-Juin. Fort, être bonne place pour dormir, bonne

pour rester.

—Voulez-vous dire que je puis sauver ma vie en restant dans le fort? Sûrement Arrowhead ne vous maltraitera pas pour m'avoir dit cela; il ne peut me vouloir beaucoup de mal, car je ne l'ai jamais offensé.

—Arrowhead, pas vouloir aucun mal à jolie Face pâle, répondit l'Indienne en détournant la tête; et bien qu'elle parlât toujours avec la douce voix des femmes de sa nation, elle laissa alors ses paroles tomber si lentement qu'elles paraissaient l'expression de la mélancolie et de la timidité, Arrowhead aimer jeune Face pâle.

Mabel rougit sans savoir pourquoi, et ses questions furent suspendues un instant par un sentiment de délicatesse naturelle; mais elle sentait la nécessité d'en savoir davantage: ses soupçons étaient vivement excités, et elle reprit son enquête.

—Arrowhead ne peut avoir nul motif pour m'aimer ou me haïr, moi, dit-elle; est-il près de vous?

—Mari toujours près de sa femme ici, dit l'Indienne en mettant la main sur son coeur.

--Excellente créature! mais dites-moi, dois-je rester dans le fort aujourd'hui, ce matin, à présent?
--Fort, être bon; très bon pour les femmes. Avoir

pas de chevelure.

—J'ai peur de ne vous entendre que trop bien :

voudriez-vous voir mon père ?

-Pas ici, parti.

—Vous ne pouvez savoir cela; vous voyez que l'île est remplie de ses soldats.

—Pas remplie, partis. Et l'Indienne leva quatre doigts en disant: Pas plus d'habits rouges.

-Et Pathfinder, ne seriez-vous pas bien aise de le voir? Il peut vous parler en langue iroquoise. -Langue, être partie avec lui, dit Rosée-de-Juin

en riant; lui garder sa langue dans sa bouche.

—Mais Eau-Douce peut parler français; vous connaissez Eau-Douce voulez-vous que la coure le

connaissez Eau-Douce, voulez-vous que je coure le chercher, et que je l'amène pour causer avec vous?

—Eau-Douce parti aussi, mais pas son coeur qui

est là. En disant ces mots, l'Indienne se mit à rire de nouveau, regarda de différents côté comme pour éviter d'embarrasser son amie; puis elle posa la

main sur le sein de Mabel.

Notre héroïne avait souvent entendu parler de l'étonnante sagacité des Indiens, et de la perspicacité avec laquelle ils remarquaient toutes choses sans paraître en regarder aucune; mais élle n'était pas préparée à la tournure que l'entretien avait pris si singulièrement.

--Vous savez, lui dit-elle, ce que vous devez dire et ce que vous devez taire. Comme de raison, je dirai à mon oncle ce que vous m'avez dit?

Rosée-de-Juin tressaillit et laissa voir une très grande anxiété.

—Non, non, non! répondit-elle avec véhémence; pas bien de dire à Eau-Salée; lui, parler beaucoup, avec la langue longue. Lui penser que les bois sont comme l'eau, n'entendre rien; dire tout à Arrowhead, et Rosée-de-Juin mourir.

-Vous êtes injuste envers mon oncle, il serait aussi loin de vous trahir que personne.

—Moi pas comprendre. Eau-Salée avoir une langue, mais pas d'yeux, par d'oreilles, pas de nez, rien que langue, langue, langue

Bien que Mabel ne partageât pas tout à fait cette opinion, elle vit que Cap n'avait pas la confiance de la jeune Indienne, et qu'il était impossible d'espérer qu'elle consentit à l'admettre en tiers.

—Vous pensez donc, reprit Mabel, dès qu'elle eut éloigné l'idée qui s'était offerte à son esprit, que je

ferai. mieux d'habiter le fort.

—Bonne place pour les femmes; fort, pas de chevelure, troncs d'arbres épais.

—Vous parlez avec assurance, comme si vous y aviez été et que vous en eussiez mesuré les murailles. L'Indienne sourit avec un air significatif, quoi-

qu'elle ne dit rien.
—Un autre que vous sait-il le chemin de cette île?

Quelqu'un des Iroquois l'ont-ils vue ?

Rosée-de-Juin parut triste et jeta les yeux avec inquiétude autour d'elle, comme si elle craignait d'être écoutée.

—Tuscarora partout, Oswego, ici, Frontenac, Mohawk partout. Si lui voir Rosée-de-Juin, elle morte.

—Mais nous pensions que personne ne connaissait cette île et que nous n'avions rien à craindre de nos ennemis tant que nous y serions ?

-Bon yeux Iroquois.

—Les yeux ne suffisent pas toujours, Rosée-de-Juin; cet endroit est caché à la vue, et fort peu des nôtres même savent y arriver.

—Un homme pouvoir le dire, quelque Yengeese

parler français.

Mabel sentit un froid glacial sur son coeur. Tous les soupçons contre Jasper, soupçons qu'elle avait repoussés jusqu'alors, revinrent à la fois à sa pensée; et la sensation qu'ils lui causèrent fut si dou-loureuse qu'elle crut un instant qu'elle allait s'évanouir. Faisant un effort sur elle-même et se rappelant ce qu'elle avait promis à son père, elle se leva et marcha de long en large dans la hutte durant quelques minutes, s'imaginant que les torts de Jasper lui étaient indifférents, quoiqu'elle trouvât au fond de son coeur le désir de le croire innocent.

—Je comprends votre pensée, dit-elle alors; vous voulez me faire entendre qu'un traître a enseigné à vos compatriotes la manière d'arriver dans cette île?

L'Indienne sourit, car à ses yeux l'artifice en guerre était plus souvent un mérite qu'un crime; elle était aussi trop dévouée à sa tribu pour ne dire plus que l'occasion ne l'exigeait. Son but étant de sauver Mabel, et Mabel seulement, elle ne voyait nulle raison d'aller plus loin.

—Face pâle savoir maintenant, ajouta-t-elle, fort être bon pour les femmes; moi, rien dire des hom-

mes et des guerriers.

—Mais moi j'en parle, Rosée-de-Juin; l'un de ces hommes est mon oncle, je l'aime, et les autres sont mes compatriotes et mes amis. Je dois leur dire ce qui s'est passé.

—Alors Rosée-de-Juin tuée, répondit l'Indienne avec calme, quoique son chagrin fût évident.

—Non! ils ne sauront pas que vous êtes venue ici. Mais il faut qu'ils soient sur leurs gardes, et nous irons tous dans le fort.

—Arrowhead savoir et voir toutes choses, Roséede-Juin tuée. Venue parler à la jeune amie la Face pâle, pas aux hommes. Chaque guerrier veiller sur sur sa propre fille. Rosée-de-Juin être femme, parler aux femmes, pas aux hommes.

Mabel fut très affligée de cette déclaration de son amie. Il devenait évident qu'elle avait compté que

sa confidence resterait secrète.

—Rosée-de-Juin, dit-elle vivement en entourant de ses bras cette créature pleine de bonté, mais qui ne devait rien qu'à la nature, nous sommes amies. Vous n'avez rien à craindre de moi, nul ne saura votre visite. Mais ne puis-je espérer en savoir davantage? dit-elle.

-Vous donner à moi un pigeon. Tout savoir maintenant, fort être bon. Pigeon tout vous dire.

Arrowhead tuer moi.

Mabel pe pouvait rien demander de plus. Ouvrant la porte de la hutte elle s'assura que personne ne pourrait apercevoir l'Indienne, puis elle courut à la hutte aux provisions où une demi-douzaine de pigeons picoraient sur un tas de blé. Elle en saisit un et courut à la côte. Echapper à toute observation n'était pas difficile, car les arbres et les broussailles la couvraient entièrement. Elle trouva Roséede-Juin dans la pirogue, celle-ci prit le pigeon, le plaça dans un panier qu'elle avait fait elle-même, et répéta ces mots: Fort être bon; elle se glissa hors des buissons et traversa le petit détroit aussi silencieusement que la première fois. Mabel attendit quelque temps, espérant encore un signe d'adieu ou d'amitié lorsque son amie serait débarquée; mais elle n'en recut aucun.





La servante. — Madame, quelqu'un a volé vos bijoux, vais-je téléphoner à la police? L'actrice. — Non, ma fille, faites venir tout de suite le reporter de la "Gazette théâtrale".

C'est au vin qu'il va, M. Jules!

Madame Bicouin sonne son valet de cham-

-Joseph, envoyez-moi le cocher, tout de suite.

Bien, madame, à l'instant.

Cinq minutes. Puis Jules, le cocher, apparait tout penaud, sa casquette plate à la main: il sait si bien ce que Mme Bicouin va lui dire,

Ah! vous voilà, Jules! Vous n'êtes pas honteux?

Moi, madame? Et pourquoi, mon Dieu.

C'est bien, ne faites pas l'âne pour avoir du son! Vous étiez encore ivre, hier soir!

-Oh! madame!

Si, si, ne niez pas: je vous ai vu. Faites bien attention, mon garçon...

-Mais, madame...

Vous êtes prévenu : tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse.

Alors Jules, touchant d'innocence: Mais, madame, je ne vais pas à l'eau!

Le bon élève.

C'était hier, au cours d'anglais de l'institution Laplume et Lardoise. Le professeur venait d'arriver et expliquait à ses élèves la grammaire et son re et ses mystères.

L'auditoire, petit à petit, forcé au silence et à l'attention, s'abandonna à une douce somnolence, sans que le professeur s'en aperçût.

Vers la fin de la leçon, il éleva la voix et tous les élèves se réveillèrent en sursaut.

Voyons, élève Leruzé, rappelez-vous ce Que je vous ai dit la dernière fois ; si j'arrive, pour me dire bonjour, vous dites: Good morning! Et si je m'en vais... qu'est-ce que vous

L'élève interpellé répondit aussitôt: -J'dis... c'est bon, m'sieu!

Au meeting:

L'orateur. — ... Tous les citoyens égaux, confondus et réunis dans une seule et même classe! Un citoyen. — Bravo! plus de troisièmes, rien que des premières!

Dugoujon achète un service à dessert. Mais la marchandise ne lui convenant pas, il la rapporte:

Espèce de malappris! s'écrie le marchand. Alors sa femme, très doucement:

Oh! mon ami, tu oublies que cet homme vient de te rendre un service...

Trop saignant, le bifteck.

L'ami Briquet est un homme plein d'esprit, ce n'est pas un homme plein de courage: on ne peut tout posséder à la fois, n'est-ce pas! Dimanche, à la fraîcheur, il se promenait tranquillement sur une jolie route bordée de prairies en compagnie de M. et Mme Soufflons, ses vieux amis. Il contait des anecdotes singulièrement comiques, car les Soufflons riaient comme des bossus, quand un troupeau de boeufs débouche sur la route. Briquet, tout inquiet, se tait. L'un des boeufs se met à gambader: Briquet, terrifié, détale à toutes jambes.

-Eh! Briquet, crie la jolie madame Soufflons, revenez donc, héros, c'est un pauvre boeuf inoffensif, vous en mangez tous les jours de pareils qui ne vous font pas peur!

Briquet se retourne, méfiant, et répond: -C'est vrai, chère madame, mais celui-ci n'est pas assez cuit!

Nos enfants.

-Mon papa est menuisier; et le tien, qu'estce qu'il fait?

-Ce que maman lui dit de faire!



Les enfants s'amusent sur la plage!

Deux amis, qui font en fatalistes et en résignés le chemin de la vie, ne se sont pas vus depuis longtemps.

-Que fais-tu maintenant? dit l'un.

-J'ai quitté l'architecture et suis entré dans le commerce.

-Ah!

-Oui, je suis marchand de meubles.

-Et tu en vends beaucoup?

-J'espère y arriver, j'ai déjà vendu les miens.

Une coquette un peu mûre, mais qui a encore de grandes prétentions, demande à une jeune femme de ses amies:

Et votre "vieille" tante, que devient-elle? -Elle va très bien... L'autre jour encore, elle me rappelait les bonnes parties que vous faisiez ensemble étant toutes petites filles...

Inscription authentique relevée à la lisière

"Défense de cueillir des noisettes sous peine d'amande. '

Le docteur n'humilie personne.

C'est difficile, très difficile à procurer ce que le père Hoquet est venu demander à son ancien collègue Tranche! Cet excellent Hoquet, persuadé qu'il est atteint de l'appendicite, veut qu'on lui ouvre le ventre ; tant qu'on ne le lui aura pas ouvert, il ne dormira pas tranquille. Mais il ne veut pas payer cher, il veut un chirurgien au rabais qui le soignera comme s'il était milliardaire.

-Tu comprends, mon cher Tranche, je veux payer au plus juste prix, mais je veux être traité avec déférence. Qu'on ne me fasse pas sentir l'humiliation du client pas riche.

-Oui, pas d'affronts, pas de mots désobli-

geants...

Qui pourrai-je t'indiquer!

Tranche réfléchit longtemps, puis triom-

-J'ai trouvé! Va voir le docteur Salle, c'est un homme plein de tact: ses clients, il les tue parfois. Mais, fussent-ils pauvres comme Job, jamais... il ne les blesse!

Le père de Toto veut faire connaître les progrès de son fils, et il l'interroge:

—Qu'est-ce qui nous donne les pommes?

—Le pommier... -Et les poires?

—Le poirier... -Et les dattes?..

-Les dattes?... Eh bien, mais, c'est le calendrier!... répond Toto sans s'émouvoir.

Pendant un orage, ayant rencontré le professeur X..., que l'ondée a fait se réfugier dans un passage; et comme il se frotte gaiement les

-D'où vous vient cette joie, cher maître? lui demandons-nous.

-Ah! c'est que, jubile-t-il, avec un été aussi pluvieux, j'espère avoir aux examens, cette année, un peu moins de fruits secs!...

On parlait, devant notre ami S..., de cette vieille dame qui a laissé toute sa fortune - plusieurs millions — aux animaux.

-A quel mobile a-t-elle bien pu obéir? de-

mandait quelqu'un.

-C'est bien simple, répondit S..., elle aura voulu être sûre que ses héritiers ne diraient pas de mal d'elle.



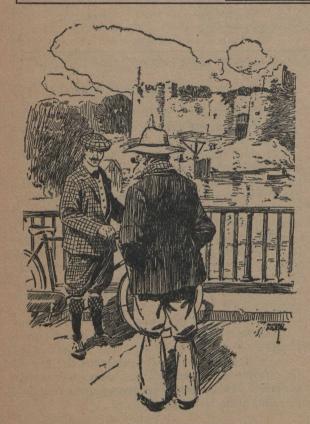
Jacques, dit Mme Jacques, il y a un cambrioleur dans le salon. Je l'ai entendu buter contre le piano, dont plusieurs notes ont résonné.

-Bon, je descends.

Jacques, ne vous emportez pas!

-Certes non, mais vous ne supposez pas que le voleur puisse enlever le piano sans être aidé?

POUR



L'étranger. — Quelle est cette rivière? Le villageois. — Pourquoi, monsieur? L'étranger. — Parce que je désire le savoir.

Une preuve irréfutable.

A la campagne, dans les villes d'eaux, on n'est pas très sévère quant au choix des relations: c'est pourquoi les de la Tourachaux ont invité cordialement à leur fête champêtre de dimanche les Larmechat, leurs voisins de villa, plus riches de billets de banque que de belles manières. On a dansé sur l'herbe, on a diné sous la tonnelle, puis Mlles de la Turachaux, qui sont des artistes, ont exécuté au piano un brillant morceau à quatre mains.

Au retour, Mme Larmechat confie ses impressions à son mari, qui n'avait pu l'accompa-

—Ils ne sont pas si riches que ça, les Tourachaux, tu sais.

-Allons donc, on les dit archi-millionnaires!

En réalité, ce sont des "purées!'

-Ils en sont réduits à faire jouer leurs deux filles sur le même piano!

Gontran est en visite chez son vieil oncle. Jetant les yeux sur la pendule, il s'écrie tout à coup :

-Ah! mon Dieu! comme il est tard! il faut

que je me sauve.

Tu as bien le temps, reprend son oncle, tu sais bien que j'avance.

une vingtaine de piastres.

Gontran, vivement, d'un ton insinuant: -Alors, mon bon oncle, avancez-moi donc

Un lutteur forain préparant sa baraque pour la foire au pain d'épices, exhibe une immense toile sur laquelle il a fait peindre le fils d'Alcmène dans une pose héroique, avec cette inscription: "A l'ercule du XXe siècle"

Mais, pardon, observe quelqu'un, il faut

une H à Hercule!...

-Pas du tout, se récria le bateleur, un savant m'a dit que c'était une massue!...

La belle Mme Hunetelle tend à son mari la facture de son fourreur et, d'un air dédaigneux, soupire:

-Vison, loutre, zibeline. C'est chaque hiver la même histoire.

M. Hunetelle tire son portefeuille, en sort quelques billets et répond froidement:

—A qui le dites-vous, ma chère?

Pourquoi l'a-t-elle épousé?

Il n'y a pas six mois que la gentille Madame Trapu est mariée et déjà elle se déclare "affreusement malheureuse

Son mari, pourtant, est la crème des hommes, il adore sa petite femme; seulement, voilà: c'est aussi un excellent dentiste, et la clientèle se l'arrache! Alors, madame Trapu ne le voit ja-

-Tu entends, maman, déclare-t-elle à sa mère. Jamais, jamais je ne le vois, quand il n'est pas à son cabinet, il donne des soins à do-

micile. Il faut que ça finisse!
—Chère folle! Ce qui arrive est naturel: toutes les femmes qui épousent un dentiste sont dans ton cas.

—Allons donc!

-Oui... leurs maris sont comme le tien... sur les dents!

Une jeune femme, d'un ton conciliant, à son mari qui, en soirée, bâille à se décrocher la mâ-

-Ernest, voyons, mon ami, un peu de rete-Vous bâillerez à la maison! nue...



Maude. — Comment trouvez-vous mon chapeau neuf?

L'ami de Maude. — Oh! passable, mais plus de fruits dessus, plus de fleurs sur le côté... enfin, que sais-je? Je n'en ai jamais porté de semblable!

Chez le pharmacien:

Impossible de dormir; le moindre bruit me fait bondir. Ainsi, dans la maison où j'habite, un chat qui se promène sur les toits me tient éveillé toute une nuit.

-Ce n'est rien, voici une poudre pour arran-

Merci. Ouand doit-on la prendre?

-Mais pas du tout... Vous ne la prenez pas, vous la donnez au chat dans un peu de lait!...

Château-Buzard est un homme heureux ; il passe ses journées de la façon la plus agréable. -Je voudrais, disait-il hier, être sûr de deve-

Et il s'empressa d'ajouter: -Mais le plus tard possible, bien entendu.

Le compositeur X... fait son entrée dans un

-Nous parlions justement de votre dernier opéra, lui dit quelqu'un.

-Vraiment? Je suis bien tombé. —C'est ce que nous disions.

Chez le commissaire de police:

Comment, c'est encore vous qu'on m'amène? Mais c'est au moins la dixième fois...

-Qu'est-ce que cela prouve? Qu'on peut avoir confiance en moi... Fidèle au poste, toujours...

Le petit Raoul annonce en ces termes à un ami son prochain mariage avec une riche héri-

-Mon cher, tu vois l'homme le plus heureux du monde : j'épouse dans un mois dix mille piastres de rente dont je suis éperdument amoureux!

Menus dialogues sans bienveillance: Deux "acteuses" mûrissantes se retrou-

-Je ne vous ai pas vue depuis longtemps; je vous trouve un peu vieillie.

—Il faut bien que je vous rattrape!

Entre amis. -Tu as l'air désolé! Aurais-tu perdu quelqu'un?

—Non, au contraire...

-Comment! au contraire?

—Je viens d'avoir trois jumeaux.

Fin de dialogue contemporain:

-Tenez! vous n'êtes qu'un imbécile!

L'interpellé, pensif:

—Ah! je m'en doutais. —Depuis quand?

—Depuis que j'ai entendu, l'autre jour, parler de certaines ressemblances dans nos idées.

Le docteur Z..., qui n'a pas la réputation de toujours sauver ses malades, se promène pendant quelques jours à la campagne.

-C'est charmant! dit-il à un ami, ce repos, mais le difficile, c'est de tuer le temps.

—Soignez-le! répond le bon apôtre.

A la prison, un gardien, la casquette à la main, s'adresse à un prisonnier:

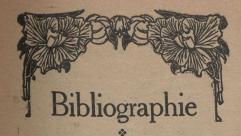
–Si monsieur veut bien me suivre, je vais le conduire à la cellule qui lui est réservée.

-Engeôleur, va!...



La maman. — Peut-être ce jeune homme at-il besoin de quelque encouragement?

La fille. — Oui, maman; que serait-ce si vous nous laissiez seuls à la maison?...



Nécessité philosophique de l'existence de Dieu, par le Chanoine Appelmans, professeur au petit séminaire de Malines.

1 vol. in-12. Collection "Science et religion", No 356. Prix: 0 fr. 60.—
Librairie Bloud et Cie, 4, rue Madame,

L'auteur s'est préoccupé de fournir un résumé "clair" des preuves "classiques" de l'existence de Dieu, celles qui se tirent de la nécessite d'un "primum movens", de la "contingence" des êtres de l'"ordre du monde". Il était bon de rappeler ces arguments solides à des esprits trop avides de nouveautés comme le sont quelques-uns de nos contemperatives ils vorrent que ces de nos contemporains: ils verront que ces raisons de croire de la "philosophia peren-nis" ont résisté à l'assaut des siècles, et conservent aujourd'hui leur efficacité.

Le rôle social de la Charité, par P. Drillon, avocat. 1 vol. in-12. Collection "Scien-ce et Religion, No 377. — Librairie Bloud et Cie, 4, rue Madame, Paris, VIe.

La charité n'est pas seulement un instrument de perfectionnement individuel; elle est aussi une vertu sociale: celui qui pait ti. fait l'aumône ne remplit donc point pleine-ment son devoir s'il ne se préoccupe des conséquences sociales et du mérite extrinsèque de son acte. Il doit veiller à ce que cette aumône serve à l'intérêt commun. Discerner le vrai pauvre du faux; connaître et apprécier les causes de la mendicité et du vagabondage, s'informer de la législation sur ce point délieat, s'initier au fonction. tionnement des oeuvres privées qui permettent de faire la charité avec toute sécuri-té, c'est une tâche qui s'impose à tous et qui sera singulièrement facilitée par la lec-ture de la lecture de l ture de ce livre précis, court et substantiel.

REVUE DES POETES, paraissant le 10 de chaque mois. Directeur : Eugène de Ribier.

Sommaire du mois d'août: "Le Poème de la Maison", par Louis Mercier. M. Prax.
— Vati, A. Paysant. — Consolatrix afflictorum, F. Darget. — Dans la Ville—Ceux qui sont assis sur les bancs, G. Clouzet. —
Mysticisme, J. Romains. — A l'ancre, J.E. Poirier. — Insepultis, G. Portevin. —
La Chanson qes Raisins murs, F. Brézelles.
— Marine, G. Gourdon. — Muet amour, A. de Riberolles. — Le beau souvenir, D. Thaly. — Absence, Ch. Navarre. — La Vie Poétique: Les Livres, par P. Berret, M. Citoleux et M. Couaillier. — Echos et Nouvelles.

Administration: 5, rue de Sontay, Paris XVI.

Sommaire du numéro de LA REVUE HEBDOMADAIRE du 18 août. Envoi sur demande, 8, rue Garancière, Paris, d'un numéro spécimen et du Catalogue des primes de librairie (26 francs de livres par an).

Partie littéraire: Alfred Baudmart: Une page de l'histoire religieuse d'Angleterre au dix-neuvième siècle: Newman et Manning. — Ch. Gailly de Taurines, Le Château d'Arenenberg. — Mme Ilse Frapanpan-Akunian, L'amour impossible (1).

Alphonse Roux, Mme de Staël et le féminisme. Partie littéraire : Alfred Baudrillart : Alphonse Roux, Mme de Staël et le féminisme. — Commandant de Sérignan, Un Elève de Fontainebleau sous le premier Empire (1805-1806), d'après ses lettres inédites (11) (fin). — François de Nion, Courrier de Paris. — H. Peyre de Bétouzet, Poésies. — Henri Ménabréa, Nouvelle: Une Nuit au petit poste. — Bixiou, Les Miettes de la Vie. — Les Faits de la semaine.

L'Instantané, partie illustrée de la Revue Hebdomadaire, tiré chaque semaine sur papier glacé, peut être relié à part à la fin de l'année. Il forme deux volumes de 300 pages.

pages.

Pour tous les abonnés de notre revue, 15 francs par an au lieu de 20, payables en deux semestres de 7 fr. 50.

JOURNAL DE LA JEUNESSE — Som-maire de la 1759e livraison (18 août

Le Forban noir, par Pierre Maël. — Le pays des pêcheurs d'Islande, par René Thorel. — Mademoiselle Olulu, par H. de Charlieu. — Les incendies de Mines, par Daniel Bellet

Abonnements: France: Un an, 20 fr.—
Six mois, 10 fr. Union postale: Un an, 22 fr.—Six mois, 11 fr.

Le numéro: 40 centimes.

Hachette.

Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

HOTEL PELOOUIN

Les jardins de l'Hôtel Peloquin, d'Ahunt-sic, sont une véritable merveille, surtout à cetet époque de l'année, tout fleuris qu'ils sont. A une demi-heure de tramways de Montréal, tout le monde devrait les voir.

Echange de Cartes Postales

AVIS

10 Ne seront publiées que les adresses com-prenant en tout 20 mots au maximum;

20 Les adresses avec pseudonymes seront refusées, ainsi que celles poste-restante; 30 Certains échangistes peu scrupuleux ne répondent pas, et, se font ainsi des collections à bon marché, mais dont ils devraient rougir; comme nous ne voulons pas nous rendre les complices de leurs larcins, nous suspendrons définitivement la publication de leurs adresses, dès que nous aurons la preuve de leur mauvaise foi.

Les personnes dont les noms suivent dé-

Les personnes dont les noms suivent dé-sirent échanger:
Mile A. Bériau, Mile E. Bériau, Mile S.
Bériau, 875 Drolet, Montréal; (cartes en cuir). — Mile A. Blais, 16 Comstock St., Pawtucket, R.-I. — Jos. Dussault, Ste Marguerite, comté Dorchester. — Mile Al-bina Bourgault, 532 Moody, Lowell, Mass. —Miles Rose-Anna Dubois et Nellie Byrne. — George Evoy, Ste Hénédine, comté Dorchester. — M. Avila Lachapelle, Boîte 296 Joliette: (cartes tous genres). — Mile Dorchester. — M. Avila Lachapelle, Boîte 296, Joliette; (cartes tous genres). — Mlle Eugénie Lorsain, 73 East St., Woonsocket, R.-I., (avec monde entier, vues préférées, réponse immédiate et assurée). — Alfred Duchêne, Rimouski, P. Q., (avec monde entier, réponse assurée).—Mlle Antoinette Archambault, Ste Julienne, comté Montale de la contraine de calm, fantaisies et cartes en cuir préférées.

—Mlle Rose Demai, 462 rue Moreau, Montréal, carte en cuir préférée. — Mlle Rosalie Boissel, 442 rue Moreau. — M. D. Poirier, 112 Atwater, St Henri, Montréal, P. Q., vues et fantaisies. — Mlle C. Lajeunesse, 64 Clifton St., Cohoes, N.-Y., fantaisies et séries préférées. — Mlle Mathida Leclere, 257 rue Colomb, St Sauveur, Québec. —Mlle Laura Rochette, 206 Richelieu, Québec. — Mlle Victoria Guertin, Windsor Mills, P.Q. — T. A. Mathieu, 91 Cathédrale, échange de cartes postales avec monde entier. — Mlles Maria et Frida Roy, 25 St Joseph, Ottawa. — Mlle Rita Lausier, aux soins de Nap. Taylor, Central P. O., Ottawa. — Mlle Berthe de Nanteuil, Sherbrooke-Sud, Boîte 142, avec jeunes gens instruits, vues préfécalm, fantaisies et cartes en cuir préférées.

Berthe de Nanteuil, Sherbrooke-Sud, Boîte 142, avec jeunes gens instruits, vues préférées. — Mlle Berthe Fortier, 239 Richelieu, Québec; fantaisies.—Mlle Albertine Huard, 215 Richelieu, Québec, fantaisie.

Mlle Adrienne Perreault, 201 St Christophe, Montréal. — Mlle Anthonine Mantha, 207 St Christophe, Montréal; avec monde entier, accepte tout genre moral; réponse prompte et assurée. — Mlle Adrienne Pilon, St Liboire, Qué. — W. W. Wilson, E.E.M., St Judes, comté St Hyacinthe, P. O. —Mlle Marie-Eugénie Fournier, 65 Bat-

lon, St Liboire, Qué. — W. W. Wilson, E.E.M., St Judes, comté St Hyacinthe, P. Q. —Mlle Marie-Eugénie Fournier, 65 Batchelder St., Laconia, N.-H.; avec monde entier. —Mlle Emma Marchand, 167 Union Ave., Laconia, N.-H.; avec monde entier. —Mlle Alida Ledoux, 167 Union Ave., Laconia, N.-H.; avec monde entier. — Mlle Alida Ledoux, 167 Union Ave., Laconia, N.-H.; avec monde entier. — Alcide Archambault, commis, St Judes, comté St Hyacinthe, P. Q.; fantaisies. — Mlle Jeanne Chevrier, Rigaud, Qué.; vues et séries. —Mlle Yvonne Chapleau, 1921 St Hubert; séries. — M. Charles Legris, Terrebonne, Qué.; tous genres. — Julien Fauchoux, St Léon, Man.; avec monde entier; réponse prompte et assurée. — Mlle Paule DuRivage, 810 Sanguinet, Montréal. — M. Robert Dulude, 294a Visitation, Montréal. — Alcide Archambault, commis, St Judes, comté St Hyacinthe, P. Q.; fantaisies. — Mlle Jeanne Chevrier, Rigaud, Qué.; vues et séries. —Mlle Louisa Perrault, Botte 208, Québec; vues. — Mle Blanche Savaria, St Basile le Grand, comté Chambly; genres divers. — Mlle Amanda Brodeur, Acton Vale, P. Q.; cartes en cuir; pas de sujets comiques. — Mlle Jeanne Charbonneau, 180 Basile le Grand, comté Chambly; genres divers. — Mlle Amanda Brodeur, Acton Vale, P. Q.; cartes en cuir; pas de sujets comiques. — Mlle Jeanne Charbonneau, 180 St Jacques, Chambre 4, Montréal; échange toutes sortes de cartes.—A. D. Sicotte, marchand-tailleur, Farnham, P. Q. — J. Nérée Guenette, Trois Pistoles, comté Témiscouata. — Mlle Odia Guillette, Manville, R.-I., B. P. 6. — Mlle Année Des Rives, 1155 Avenue Bordeaux, Montréal; fantaisies préférées pour Canada; vues pour pays étrangers. — Lévis Belleau, 72 rue St Georges, Lévis, Qué. — Mlle Maud E. Coursolle, 163 Dalhousie St., Ottawa. — M. Ernest Beaumier, 803 Elm St., Manchester, N.-H.—Mlle Dorilda Chaput, 107 St Jacques, Ch. 20, Montréal.—L. A. Charbonneau, 180 St Jacques, Ch. 4, Montréal; fantaisies, vues des vieux pays, signature côte vue. — M. Wilfrid Laflamme et Joseph Marcoux, Ste Marguerite, cté Dorchester; tous genres accentés — Mile Marie, Apre Seucier vue.—M. Wilfrid Laflamme et Joseph Marcoux, Ste Marguerite, eté Dorchester; tous genres acceptés.—Mlle Marie-Anne Saucier, St Raymond, comté de Portneuf. — Mlle M. Régina Bélanger, Old Lake Road Station; timbre et signature côté vue. — Mlle Octavie Lépine, 89 rue St Valier, St Roch, Québec; échangera avec tous les pays; réponse prompte et assurée. — Mlle Aurore Michaud, 33 Hill St., Biddeford, Maine; avec monde entier, tous genres. — Mlle Léonette Bricot, Lachute Mills, comté d'Argenteuil, cesse l'échange de cartes postales. — Mle Estelle Bégin, 44 rue Ste Famille, Québec; vues et fantaisies. — A. Andrew, Leclercville, comté Lotbinière, Qué.; anglais et français. — Léo Sansoucy, St Judes, comté St Hyacinthe; vues préférées. — Ella Turcotte, 2534 Broad St., Fall River, Mass.; avec monde entier, avec jeunes gens instruits; français, anglais, allemand

nes gens instruits; français, anglais, alle

L'exposition agricole de Trois-Rivières

A la récente exposition agricole de Trois-Rivières, certains éleveurs dont nous avons déjà signalé les beaux succès et le savoir, se sont tout spécialement fait remarquer par le choix des animaux qu'ils ont ex-

posés.

Qu'il nous suffise de dire que:

M. Uldéric Legris, de St Léon, comté de
Maskinongé, a remporté un premier pour
jument normande et son poulain.

M. Arsène Denis, de St Norbert, comté
de Berthier, tous les premiers prix pour
bestiaux canadiens.

M. P. A. Couin, marchand de fer de

bestiaux canadiens.

M. P. A. Gouin, marchand de fer de Trois-Rivières, un premier prix, pour bétail Ayrshire et cochons Tamworth.

"L'Album Universel" est heureux d'offrir ses sincères félicitations à ces éleveurs, à l'occasion des prix que viennent de remporter leurs sujets. Puisse l'encouragement officiel que viennent de recevoir MM. Legris, Denis et Gouin, servir d'exemple aux autres éleveurs et les stimuler dans leur travail. L'élevage, nous le répétons, est une autres éleveurs et les stimmer dans leur travail. L'élevage, nous le répétons, est une des grandes ressources de ce pays. Aussi, de temps en temps "L'Album Universel" se fera-t-il un plaisir d'attirer l'attention du public sur les producteurs des meilleurs animaux de choix et de race de ce pays.



Machine pour extraire le jus des fruits

Indispensable à la ménagère pour faire le vin ou la gelée. Pèse 7 livres, 9 pouces de long et 12 pouces de haut. Construction en fer étamé.

\$2.50 Prix complet, Expédiée à n'importe quelle adresse du Canada sur réception du prix.

Deauvais Frenes 316 RUE STLAURENT

VUES ANIMÉES—toute cette semaine, vues et chansons illustrés complètement nouvelles. Vues extras "Crime désespérer", etc. L. E. Ouimet, Prop., 624 rue Sainte-Catherine Est.

SOUFFREZ-VOUS? de RHUMATISME ou de NEVRALGIE



Si oui, écrivez-nous aujourd'hui même et nous vous enverrons gratuitement une offre spé-ciale d'une de ces

bagues, ainsi que des preuves indis-cutables de leur efficacité. The Veritas Import Co., 219 Rue Bleury, Dept. 22, Montréal

MADAME

VOUS POUVEZ NETTOYER ET POLIR

votre poêle et vos ustensiles de cuisine AVEC

La Mine Grasse et le Poli pour Métaux



Plus promptement qu'avec tout autre produit

La Mine Grasse OZO

Donne un lustre très brillant et doux, em-pêche les poèles de rouiller, polit rapide-ment; est la seule qui ne sèche pas. Le Poli pour Métaux OZO

Est l'extrait le plus populaire pour net toyer et polir les ustensiles de cuisine, en-seignes en cuivre, nickel, etc. Il n'egra-tigne pas, il ne contient ni benzine, ni pé-trole, ni acides.

Demandez ces produits et exigez qu'on vous fournisse les véritables

The OZO Co. Limited, Montreal.

Cartes Postales à prix réduit

Cartes bromure en couleur, 5c ... 50c la doz.
" " " noir, 3c ... 30c "
" vues locales, noir ... 8c "
" " couleur ... 15c "
" " pays étrangers ... 15c "
" désastre de San Francisco ... 16c "
" Ivoire ... 20c "

L'INTERNATIONAL

Montréal 29 et 31 rue St-Jacques

Pour calmer vos nerfs et stimuler votre énergie, en un mot, pour vous tonifier, prenez

UN BON BAIN TURC

A NOTRE ETABLISSEMENT MODELE

Le local des bains turcs est ouvert de 7 a.m. le lundi jusqu'à diman-che midi, (jour et nuit.)



Le grand bassin est en usage tous les jours de 7 heures du matin à 9.30

BAINS LAURENTIENS, TURCS et de

ANGLE CRAIG ET BEAUDRY

LE CHOIX DES GOURMETS

D. MASSON & CIE, Seuls agents, MONTREAL ET TORONTO

Pour L'ALBUM UNIVERSEL RELATION DE VOYAGE

De Montréal à Détroit sur le "City of Montreal"

C'est pour continuer une coutume vieille chez moi de quelques années, que j'ai fait ce petit journal d'un voyage de Montréal à Détroit, que je livre au public, dans le seul but de lui faire connaître ce qu'il ne connaît pas assez, et ce qui mérite d'être mieux connu: la beauté d'un tel voyage sur le "City of Montreal", un bateau de la Cie des Marchands de Montréal, qui offre au touriste un confort parfait, et ce qui yaut mieux un parceurs veriment de vaut mieux, un parcours vraiment en-

Or donc, nous quittons la métropole, le mercredi soir, à 11 heures. Nous nous éveillons au milieu du canal Soulanges. Une heure durant, nous remplissons de l'air purifiant de la campagne nos poumons fatigués de l'atmosphère des cités, et à sept heures, nous descendons au réfec-toire, où un déjeuner, préparé "à la Ca-nayenne", est servi avec la complaisance que donne aux jeunes l'appat des "pour-boires". Et nous voila sur le lac Saint-François, l'un des plus beaux élargisse-ments d'un des plus grands fleuves du monde. Bainsville, Lancaster, Summers-town passés, nous abordons aux rivages de Cornwall, centre industriel qui possède quelques jolies maisons commerciales et de belles résidences privées.

Dans l'après-midi, nous voyons les rapides du Long-Sault. Ils nous rappellent le combat fameux où Dollard et ses 17 braves donnèrent héroïquement leur vie pour le salut de la patrie naissante. La première journée se passe dans les canaux. L'on oublie vite la monotonie de cette partie du parcours, quand les ténèbres nous ménagent le splendide coup d'oeil que pré-sentent les Mille-Iles vues de nuit. C'est un spectacle féerique que celui de ces milliers d'îlots illuminés par un beau soir d'été. Vus de jour, par un beau soleil de midi, ils ne sont pas moins enchanteurs. Quant à nous, il nous a été donné de les voir de jour et de nuit, et toujours la "Venise du Canada" a dépassé notre attente. Tout ce que la nature la plus riche unie à l'art le plus délicat, à l'architecture la plus "chie", peut produire de plus grandiose, peut produire de plus grandiose, nous l'avons vu dans ce coin de notre pays, où la magnificence divine semble s'être associée au luxe américain pour faire de ces lieux une sorte de paradis terrestre. Il ne faut guère s'étonner qu'un prêtre canadien, qui avait vu Paris, la Ville Lumière, Venise et ses gondoles, Rome et ses monuments antiques, ait pu dire que rien de tout cela ne l'avait transporte comme le spectacle des Mille-Iles. Pour nous, nous n'avons regretté qu'une chose: de n'avoir guère vu flotter sur ces riches flots, que le pavillon américain.

Dans la matinée, nous arrivons à Kingston, beaucoup plus considérable que Pres-cott et Brockville. Ce nom éveille, chez nous, le souvenir du fameux pénitencier qui garde dans l'ombre la lie de la société ontarienne. Kingston et Toronto sont baties sur la même rive du lac Ontario, mais aux extremités opposées. Le trajet de Kingston à Toronto se fait tout d'une étape et nous prend 17 heures. Nous avions étape et nous prend 17 heures. Nous avions déjà traversé le lac Ontario par un jour serein. J'aime la mer, j'aime les grands spectacles qui émeuvent profondément. Celui de cette immense nappe d'eau qu' "aucun souffle ne ride" a quelque chose de majestueux, mais se prolonge-t-il un long jour, il devient fatalement monotone. Alors l'aime mieux une mer acitée par un ber jour, il devient fatalement monotone. Alors j'aime mieux une mer agitée par un bon vent du nord. C'est celle que nous avons aujourd'hui. Jeté entre ciel et eau, dans une barque ballottée par une vague furieuse, le touriste a une idée de ce qu'est la traversée de l'océan. Ainsi perdu sur l'immensité des eaux, s'il se prend à réfléchir quelque peu, il comprend mieux sa petitesse et les dangers qui le menacent en tout temps. tout temps.

En tout cas, nous avons un coup d'oeil magnifique, de la plus riche poésie, et en bien des rencontres, une excellente chance de nous donner une bonne purgation. Mais l'on se fatigue de l'eau comme de toute auchose, peut-être plus tôt, car elle n'est pas notre élément. Prenons courage: une journée d'arrêt nous donnera du repos et l'occasion de visiter la capitale de notre province soeur. Toronto est à peu près ce que nous attendions. L'on ne rencontre pas l'activité commerciale de la métropole, n'en déplaise à certains Ontariens qui, sur ce chapitre, ne sauraient demeurer d'ac-cord avec nous. Mais l'on visite avec grand intérêt le "King Edward Hotel", le plus riche hôtel du Canada; le magasin Eaton, qui, avec ses 5,000 employés et le commer-ce immense qui s'y fait, représente la plus

grosse maison du Dominion; l'hôtel-deville, qui, de sa tour, nous donne de la cité reine une bonne vue d'ensemble; le Parlement, dont l'entrée est banale. Les résidences n'ont pas, en général, les vastes proportions de celles de Montréal, du beau Montréal, mais la pelouse et l'ombrage quasi général mettent en relief ce que comporte de beauté le style anglais, quoique un peu rigide et anguleux.

Trois heures de navigation nous mênent à Port Dalhousie, aux pieds du canal Welland, long d'une trentaine de milles, et coupé de 27 écluses. En voilà plus qu'il n'en faut pour effrayer un inexpérimenté! N'ayez crainte, pourtant. Est-il trois ou quatre heures de l'après-midi? vous prenez les tramways électriques, et vous filez aux chûtes Niagara. Le touriste a le temps de visiter cette huitième merveille du monde. Est-il plus de quatre ou cinq heures? Ce Est-il plus de quatre ou cinq heures? Ce n'est que partie remise au retour. Et c'est ainsi qu'en grevant de quelques piastres de plus votre petit budget, vous avez vu le point le plus pittoresque de votre pays, ce qui attire d'Europe des milliers de voya-geurs. Il faut regretter que plusieurs soient désenchantés au spectacle des chu-tes Niagara. C'est que la célébrité du lieu leur aura fait capérar qualque chose de cileur aura fait espérer quelque chose de gigantesque. Pour nous, nous n'avons pas éprouvé ce désenchantement: elles sont ce que nous nous étions représenté: une belle nappe d'eau qui se précipite avec grand bruit en bas d'un rocher coupé à pic. À vrai dire, le spectacle serait plus extraordinaire s'il présentait une ascension au lieu d'une ehute. Rien n'empêche que les chutes sont un site charmant, qu'il faut avoir vu, ne fût-ce que pour dire: "je les ai vues".

Une bonne nuit de canal, douze heures en tout, et nous voilà sur le lac Erié, plus dangereux que le lac Ontario, parce que, étant moins profond, ses eaux se soulevent plus facilement. Que le lecteur m'excuse de contre-dire sur ce point le bon vieux Tacite. Le Romain s'y connaissait moins que nos bons navigateurs. "His dictis", la traversée du lac Erié est moins monotone que celle du lac Ontario. Ici, il est rare de trouver un calme plat, et les côtes, toutes de sable, disparaissent moins long-temps aux regards des voyageurs. C'est donc ballottés par une honne vague que donc ballottés par une bonne vague que nous filons vers Port-Stanley. Le voyageur ne manque pas de visiter cette jolie place d'eau, pas plus que l'occasion de se payer un bon bain dans les eaux du lac Erié.

Nous quittons Port-Stanley a minuit; a 10 heures, nous atteignons Cleveland. Les eaux du lac Erié ne se sont point calmées, et nous connaissons maints Montréalais et nous connaissons maints Montrealais qui garderont de cette traversée un souvenir peu agréable. Et pourtant, ce qui attend ces pauvres malades ne vaut guère
mieux que le roulis du bateau. Quel air,
grand Dieu! quelle atmosphère de port,
oui, de "porc", que celle de l'entrée de
Cleveland! Un arrêt d'une heure pour permattre à nos amis de rentrer dans leur mettre à nos amis de rentrer dans leur foyer, nous permet aussi de remplir nos poumons de cet air fétide, et c'est tout pour aujourd'hui. Nous reviendrons jeudi, et cette fois pour toute une longue jour-née. C'est alors qu'en quittant le port, née. C'est alors qu'en quittant le port, nous pourrons nous donner de cette ville une plus juste idée, et, à coup sûr, nous en garderons un meilleur souvenir. C'est une ville d'environ 600,000 ames. La partie commerciale n'a rien qui étonne le Montréalais. La partie privée est plus attrayante, comme c'est le fait de la plupart des villes américaines. C'est là que nous pouvons admirer le talent qu'ont nos voisins de donner à leurs résidences un cachet de rare originalité; ils y arrivent en s'entourant originalité; ils y arrivent en s'entourant de pelouse, de fleurs, de beaux about a le pelouse. eaux arbres, en ayant recours à une architecture d'un goût tout à fait nouveau, et qu'on est convenu d'appeler le "chic américain".

C'est aussi avec grand intérêt que nous avons visité un monument d'un coût de \$300,000, le monument Garfield, élevé à la mémoire du président de ce nom, assassiné par une main anarchiste, alors que ses compatriotes de Cleveland lui faisait fête. Nous avons vu aussi, — coutume qui n'est pas de chez nous, — les gens s'amuser dans un riche cimetière, autrement dit, jouer sur des tombes. Il y a encore à admirer le monument élevé à la mémoire des soldats morts dans la guerre du Nord contre le Sud, et certains parcs, le "Wade Parc", le parc "Gordon", on se trouve une magnifique piste d'automobiles. Comme amis des jeux, nous n'avons pu nous défendre d'assister à une exhibition du jeu national

américain. A vrai dire, Lajoie seul nous attirait. Aussi, sommes-nous revenus con-tents d'avoir vu à l'oeuvre ce Canadien, réputé le meilleur joueur du monde.

puté le meilleur joueur du monde.

Dans la soirée, nous abordons à Walkerville. Cette arrivée, quelque peu tardive, est des plus heureuses, car elle nous permet de voir, illuminée, l'annonce de la distillerie du "Canadian Club Whisky", une annonce qui, paraît-il, vaut \$15,000. Walkerville, bâtie sur la rive droite de la rivière Saint-Clair, grâce à l'initiative d'un seul homme, le richissime Walker, est une petite ville des plus propres, des plus copetite ville des plus propres, des plus coquettes, et, comme tout ce qui sort du cerveau d'un seul homme, des plus uniques dans son plan.

Windsor, plus considérable, mais moins propre, est située à gauche de la cité de M. Walker, et, en face, c'est Détroit, c'est l'Etat de Michigan.

Détroit passe à bon droit pour l'une des villes les plus propres des Etats-Unis. Elle peut aussi être regardée comme la patrie des automobilistes. C'est une beauté de les voir, par une belle soirée, circuler à la file dans des rues d'une largeur idéale. Mais, dans tout cela il y a un point noir : il y a tant de ces belles machines, que l'attitude de la gazoline qui mosphère est imprégnée de la gazoline qui les fait se mouvoir. L'automobilisme n'est pas ce qui nous a le plus intéressés. Le touriste goûte mieux le parc Belle Isle, un parc qu'il faut voir longuement. Il y a la une riche ménagerie qui nous mentre tous parc qu'il faut voir longuement. Il y a la une riche ménagerie qui nous montre tous les animaux de la création vivant de leur propre vie; il y a la magnifique serre qui, par sa beauté, passe pour la troisième de l'univers. Il y a encore "l'Aquarium", particulièrement cher à certain poissonnier de notre expédition. Sans compter les riches paysages que la main des hommes a fait naître. Amis des beaux arts, nous n'avons pas voulu quitter Détroit sans visiter son musée célèbre dit "Musée des arts". Certes, comme l'on dirait dans l'argot écolier, nous avons eu là "une idée riche". Inutile de parler des antiquités, des curiosités qu'on y exhibe, ce serait brisur le cadre de cette relation de voyage. Passons également très vite sur l'architecture: nous n'y voyons goutte. La sculpturassons egalement tres vite sur l'architecture: nous n'y voyons goutte. La sculpture nous parle plus haut quand elle nous montre les apôtres Pierre et Paul, Démosthène et Cicéron, Dante et le Tasse, Goethe et Schiller, et que d'autres! Et la peinture! Les chefs-d'oeuvre de Murillo, de Russian de Cicher de Paule de Les chefs d'oeuvre de Murillo, de Russian de Cicher de Paule de Les chefs d'oeuvre de Murillo, de Russian de Cicher de Paule de Les chefs d'oeuvre de Murillo, de Russian de Cicher de Paule de Les chefs d'oeuvre de Murillo, de Russian de Cicher de Les chefs d'oeuvre de Murillo, de Russian de Cicher de Les chefs de les chefs de la company de Cicher de Les chefs de la company de Cicher de la company de re! Les chers-d'oeuvre de Murino, de Rubens, de Titien, de Raphaël, etc., sont là et si beaux qu'une âme où passe quelque souffle artistique se sent prise, à leur vue, d'une profonde émotion. En somme, Détroit fait justice à sa haute réputation, et

nous en gardons le meilleur souvenir. Mardi soir, à huit heures, nous laissons Détroit pour arriver à Toledo, dans la ma-tinée de mercredi. Comme population et commerce, Toledo est bien moins considé-rable que Cleveland et Détroit. N'allez pas rable que Cleveland et Détroit. N'allez pas croire, toutefois, que l'activité américaine, traduction libre, "struggle for life", y fasse défaut. La comme ailleurs, tout se meut, tout semble courir à un but pécuniaire. N'y a-t-il pas jusqu'aux dentistes à faire crier par la voix d'un noir l'utilité et l'habileté de leur art!

La comme ailleurs, l'on trouve des édifices d'une hauteur démesurée; ainsi le veut le goût anglais, qui est resté en patrimoine à la république voisine.

Toledo interesse beaucoup plus le touriste par ses riches avenues privées. Par ce côté, la petite ville de l'Ohio n'est pas moins élégante que la grosse ville du Michigan. Une chose m'a frappé chez ces bons Américains: ils ont bien de riches résidences, de beaux édifices, des rues d'une proprete remarquable, des parcs superbes, ils n'ont guère de monuments. Nos voisins ont-ils moins prononcé que nous le culte des grands hommes? Ou bien auraient-ils peu de grands citoyens à faire revivre dans le bronze et l'airain?

Ici, une réflexion sur les moeurs américaines, du moins telles qu'elles me sont apparues durant ee voyage, aurait bien sa place. N'attendez pas de nos voisins cette gentillesse, apanage particulier du caractère français. Sans doute, ils sont pour nous, "Frenchmen", beaucoup plus courtois que certains Ontariens, Torontoniens surtout, qui, souvent, ne le sont pas du tout, si votre accent a trahi votre origine française. En voyage surtout, les Américains aiment à frayer avec nous. Comme ils ont vite lie connaissance, ils sont bientot de gais compagnons, qui emporteront de vous un bon souvenir. Mais, en general, nous n'avons pas trouvé chez eux cette affabilité dans les manières, cette préve-

SON MÉRITE EST PROUVE

Record d'un grand Remède

Une femme éminente de Montréal dit comment elle fut complètement guérie par le Composé Végétal de Lydia É. Pinkham.

Le grand bien qu'opère le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham parmi les femmes d'Amérique attire l'attention de plusieurs de nos principaux savants et des gens sérieux en général.



La lettre suivante est un des milliers les témoignages conservés au bureau Pinkham, et prouve hors de tout doute que le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham doit être un remède de grand mérite, autrement il ne produirait pas d'aussi merveilleux résultats parmi les femmes peludes et certification.

mérite, autrement il ne produirat par d'aussi merveilleux résultats parmi les femmes malades et souffrantes.
Chère Madame Pinkham:—
"Peu de temps après mon mariage ma santé commença à décliner. Je n'eus plus d'appétit; j'étais incapable de dormir et je devins très nerveuse et j'avais des douleurs lancinantes dans l'abdomen, avec d'atroces pesanteurs et de constantes migraines, me causant beaucoup de souffrances. Mes périodes devinrent de plus en plus douloureuses, et je devins une charge et une cause de dépense pour ma famille au lieu d'un secours et d'une joie. Le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham m'a guérie en moins de trois mois. Peu de temps après avoir commencé à en prendre je ressentis un changement pour le mieux, et bientôt je constatai une grande différence et la douleur diminua graduellement jusqu'à parfaite guérison. Je suis plus forte et j'ai meilleure apparence qu'avant mon mariage et il y a de grandes réjouissances au foyer à cause des merveilles accomplies par votre remède. Melle. M. A. C. Letellier, 732 rue Cadieux Montréal, Qué. Si vos périodes sont irrégulières ou douloureuses, si vous souffrez de faiblesse d'estomac, indigestion, gonfiement, prostration nerveuse, éblouissement, faiblesse, insouciance, irritabilité, mal de reins et taciturnité, ce sont des symptômes certains de faiblesse féminine, ou de d'erange-

taciturnité, ce sont des symptômes certains de faiblesse féminine, ou de dérangement des organes. Pour tels cas, il existe un remêde éprouvé et efficace—C'est le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham.

DEMANDEZ

'EMPOIS JAPONAIS

IL DONNE SATISFACTION



Ce n'est pas une imitation, mais un nouveau produit résultant du progrès de la science, c'està-dire un produit de qualité absolument supérieure.

> Un produit parfait

Demandez-le à votre épicier et exigez qu'il vous le fournisse.

L'EMPOIS JAPONAIS

Est en vente chez tous les épiciers

Réparation de meubles

Organisation toute spéciale pour réparer rapidement les ameublements de salon, sofas, fauteuils, matelas, etc., que nous remettons complètement à neuf, avec des étoffes solides et de bon goût.

Confection de Rideaux et Draperies, 20 années d'expérience à Paris.

F. DUFOUR

395 Ontario Est, coin St-Hubert TSI. Bell EST 3389

CARTES POSTALES—Si vous envoyez trois centins en timbres, vous recevrez un groupe de seize portraits, sur carte postale. Adressez: Laprès et Lavergne, 360 rue Saint-Denis, Mont-real. Département des cartes.

de la PERFECTION DU BUSTE

ET DE LA TAILLE

Envoyé Gratuitement

Envoye Gratultement

Le Système Corsine Francais de Mde Thora pour développer le buste est un traitement domestique simple, garanti augmenter le buste de six pouce; il remplit aussi les parties creuses du cou et de la poitrine. Il est employé depuis plus de 20 ans par les principales artistes et les dames de la société. Livre contenant des ren sei g n em en ts complets senvoy gratuliement. Il est très bi en il lu stré de de Corsine. Toute lettre absolument confille. Incluez deux timbres et votre adresse.

Madame Thora Toilet Co..

Madame Thora Toilet Co.,

Toronto, Ont.

DUPUIS FRERES

Soies Noires

Qualité Supérieure Prix Modérés &

Ce sont ces deux conditions qui ont valu une si grande vogue à notre comptoir des soieries.

"Anciennement la soie ne s'usait Pas", nous disait hier une dame âgée. .La maman transmettait à sa fille la robe qu'elle avait portée elle-même quand elle était jeune, évidemment les temps sont changés, mais il y a encore des soies de qualité supérieure, des soies provenant de fabricants consciencieux qui ont une réputation à soutencieux qui ont une réputation à soutenir, ce sont précisément ces tissus de choix que vous trouvez à nos comptaire comptoirs. Nous recommandons tout specialement les lignes qui suivent :

Soie taffetas noire, largeur 20 pouces, fini chiffon ou glace, soie très du-

Soie taffetas noire, qualité supérieure, pour robes ou manteaux, largeur 22 pouces. Prix très spécial. . 65c

Soie taffetas noire, largeur 36 pouces, pour doublure, la meilleure valeur encore offerte à Montréal. Prix spécial. \$1.25

Soie noire peau de cygne, largeur 20

LE GRAND MAGASIN A RAYONS DE L'EST

441 à 449 rue Sainte-Catherine Est



Possède des remèdes pour guérir absolument toutes sortes de maladies féminines, et évitant par leur emploi, des opérations parfois si dangereuses parce que ces affligées reçoivent la prompte et personnelle naissent les maladies des femmes, et seront oujours prêtes à leur donner une assistance cordiale, a les secourir et à les aviser. Les nous recevons, sont authentiques et attestés par des milliers d'amis qui apprécient et par des milliers d'amis qui apprécient et par des milliers d'amis qui apprécient et de notre Société si Bienfaisante et Compatissante au sexe faible.

Adresse: Madame Gaspard Dion, Gérante Générale, Phone 2546, 694-696, St-Valler, St-Sauveur, Québec

DAMES demandées, travail agréable, \$3 à \$5 par jour, même dans les moments de loisir, particularités envoyées, moyennant timbre de 2 cts. Adressez B P 7 St-Sauveur Québec Canada.

nance à l'égard des étrangers que l'on rencontre presque généralement dans nos centres canadiens. Mais il nous faut couper court à tous ces bavardages où se laisse entraîner "une plume novice", pour met-tre fin à cette trop longue relation de voyage et... pour revenir à Cleveland dans la matinée de jeudi. Passons vite à Cle-veland, dont nous avons assez parlé, et filons, via Erié, à Port Colborne, où nous prendrons le train de Niagara. A minuit, nous reviendrons au bateau, à Port Dalhousie, et samedi matin nous nous éveillerons à Toronto. Jusqu'à 4 heures, nous visiterons la ville reine. Dimanche matin, nous aurons le bonheur d'accomplir notre devoir de catholique romain en assistant à la messe à Kingston. Et le midi, nous aurons le magnifique coup d'oeil que présentent les Mille-Iles. Mais évitons toute redite. Il ne nous reste plus qu'à passer par les divers canaux: Cornwall, Soulanges, Lachine, et, lundi matin, à 8 heures, nous arrivons à Montréal, enchantés de notre voyage. Car un parcours qui nous permet de voir les chutes Niagara et les Mille-Isles, de visiter Détroit, Cleveland, Tole-do, Toronto et Kingston, n'est pas une mince aubaine. Nous débarquons sur le sol montréalais, contents, car nous nous sommes récréés, nous nous sommes instruits: toutes choses qui valent bien un petit dérangement.

PHILIPPE PERRAS, étudiant.

La Vengeance d'un Page

On sait que Voltaire ne brillait pas par les qualités plastiques, nous voulons lais-ser entendre par là qu'il n'était pas bean. On prétend même qu'il était aussi laid qu'il était spirituel, ce qui est beaucoup

Or, on raconte — mais nous ne garantissons pas la véracité du récit — qu'à l'époque où il vivait à la cour du roi de Prusse, Frédéric, il lui arriva l'aventure suivante: certain jour, il avait malmené un jeune page, originaire de la province de Poméranie, et l'avait traité, ce qui était la pire injure, de "brute de Poméranie".

Le jeune homme ne pardonna pas à l'ami du roi cette suprême insulte, et il jura d'en tirer vengeance.

La vengeance, comme vous allez voir, justifia on ne peut mieux le dicton: "Effronté et malin comme un page"

Frédéric ayant résolu de faire un voyage dans le nord de ses Etats, en Poméranie précisément, proposa à Voltaire de l'accompagner, ce que celui-ci accepta volontiers. Le petit page, aussi, était de la partie, et, à peine arrivé dans sa contrée production de la partie, et page, aussi, compatriotes sur partie, et, a peine arrive dans sa contree natale, interrogé par ses compatriotes sur les habitudes et les goûts du roi, son es-corte, ses familiers, il répandit le bruit que Frédéric était toujours accompagné d'un singe d'une espèce particulière, d'un grand singe qu'on habillait en seigneur de la cour qui sorteit soul souvent marchait et cour, qui sortait seul souvent, marchait et se comportait comme un homme. Il ajoutait que rien n'était plus comique et plus drôle que de voir les grimaces, les contorsions et les cabrioles de cette bête, lors-

sions et les cabrioles de cette bête, lorsqu'on l'agaçait, lorsqu'on lui chatouillait, par exemple, le nez, le cou ou les côtes.

"Essayez, et vous en jugerez! Mais pas devant le roi, non! Sa Majesté tient à son singe, et n'aime pas qu'on le tracasse devant elle. Quand vous le verrez se promener seul dans les rues, alors ne vous gênez pas!"

La recommandation fut suivie de point

en point: on ne se gêna pas.

La première fois que Voltaire s'aventura, en dehors du cortège royal, dans les rues de Stettin, capitale de la Poméranie, il crut avoir affaire à des fous, et devenir fou lui-même: ce n'étaient que rires, provocations, coups de badine sur ses épaules et ses maigres jambes; on lui tirait les chaveur, on lui rireait les creilles. Et il cheveux, on lui pinçait les oreilles... Et il s'empressa de rentrer au palais et de conter sa mésaventure au roi.

Frédéric non plus n'y comprenait rien, il n'eut l'explication du l le narrateur, que plusieurs années après, lorsque, s'étant brouillé avec Voltaire, il apprit, de la bouche même du petit page, passé au rang de secrétaire du roi, le "bon tour" qu'il avait jous jadis à cot in la Français. Ajoutons que cette histoire sem-ble surtout avoir été inventée par quel-qu'une des nombreuses victimes de l'esprit mordant du célèbre philosophe.

HOTEL PELOQUIN

Les hommes d'affaires soucieux de ne point compromettre leur santé par le sur-menage, devraient se souvenir que l'Hôtel Peloquin, d'Ahuntsic, — à une demi-heure de tramways de Montréal, dans un site charmant, — leur offre des distractions uniques, un menu et un service irréprochaches. C'est un hôtel fashionable par excel-



Heller, Stéphen, - 1814-1888, - né à

Pesth, Hongrie.

L'un des rares compositeurs de haute valeur qui n'aient jamais écrit que pour le piano. Ses oeuvres sont remplies d'un charme poétique tout particulier, et parfois étrange; il faut les connaître. Autant que Chopin tout au moins, il mérite le surnom de poète du piano.

Gade, Niels, - 1817-1890, - né à Co-

A produit d'assez nombreuses Symphonies et oeuvres de musique de chambre, dans un style qui démontre qu'il a fortement subi l'influence de Mendelssohn, mais avec une note personnelle cependant. Je n'en connais bien que deux sonates pour piano et violon, qui ne sont probablement pas les seules, puis l'"Arabesque", pour piano, et un recueil de charmantes petites pièces de piano, "Noël", d'un caractère analogue aux "Souvenirs d'enfance" de Mendelssohn, aux "Scènes d'enfance" de Schumann, ou aux "Jeux d'enfants" de

Raff, Joseph-Joachim, - 1822-1882, né à Lachen, Suisse, de parents wurtembergeois.

Il a énormément produit, surtout en musique de chambre de toute sorte, et pour tous les instruments, beaucoup de musique de piano aussi, et même des pièces d'un style très léger, comme sa "Polka de la reine". Dans un genre plus élevé, on peut citer huit Symphonies, portant presque toutes des noms distinctifs, comme: "Dans la forêt", "A la patrie", "Dans les Alpes", etc.; deux "Suites d'orchestre", une petite symphonie (Sinfonietta) pour instruments à vent d'autres couvres symphonic truments à vent, d'autres oeuvres sympho-niques, de la musique d'église en grande quantité, et enfin trois oeuvres dramatiquantite, et entin trois oeuvres dramatiques: "le Roi Alfred", 4 actes (1850); "Samson", qui, je crois bien, n'a pas été représenté. Il faut y joindre la musique de scène pour le drame "Bernard de Wei-

Il jouait du piano, du violon et de l'orgue, et eut pour principaux maîtres ou conseillers Mendelssohn et Liszt. Jusqu'à dix-huit ans, ses études furent

purement scientifiques.

Brahms, Johannes, — 1833-1897, né à Hambourg, mort à Vienne.

A été élève de Schumann, qui avait pour lui la plus grande admiration. Moins rê-veur et moins poétique que son maître, il possède en échange plus de fermeté et plus 'éclat, ainsi qu'une grande richesse de co-

Ses oeuvres consistent surtout en musi-que d'église, un beau "Requiem", une Symphonie, beaucoup de musique de cham-bre et de piano, des "lieder" à une ou plusieurs voix, etc. Je ne crois pas qu'il se

soit jamais essayé au théatre. C'est un des chefs de l'école actuelle, ainsi que le suivant.

Bruch, Max, — 1838, — né à Cologne. Elève de Ferdinand Hiller, s'est fait connaître par deux Opéras qui n'ont eu qu'un succès relatif, des Cantates remarquables, des Symphonies, Concertos, le tout d'une grande allure et de caractère élevé.

Svendsen, — 1840, — né à Christiana. Etudia avec son père et le violoniste Ursin, élève de Léonard; apprit l'harmonie avec Arnold à Christiana, puis à Leipzig avec Richter et le Dr Hauptmann.

Ses oeuvres les plus importantes: op. 3, Octette pour instruments à cordes; op. 4, Octette pour instruments à cordes; op. 4, Symphonie en ré; op. 5, Quintette à cordes; op. 8, "Sigurd Slembe", ouverture symphonique; op. 9, "Carnaval à Paris" (orchestre); op. 11, "Zorahayda", légende (orchestre); op. 15, Symphonie en mi bémol; op. 18, "Roméo et Juliette", fantaisie (orchestre); op. 19 et 21, "Rhapsodies norwégiennes" (orchestre); op. 1, Quatuor; op. 6, Concerto pour violon; op. 7, Concerto pour violoncelle: op. 30, Quatuor; des to pour violoncelle; op. 30, Quatuor; des Lieder, Romances pour violon, etc.

Flotow, Fréd. de, — 1812-1883, — né à Mecklembourg.

Plusieurs opéras et opéras-comiques en style aimable: "Stradella,", "Martha", "l'Ombre".

Suppé, Franz de, — 1820-1895, — né à Spalato, Dalmatie.

Ses ouvrages sont peu connus en France; je crois qu'on n'y a guère entendu que "Fatinitza" (1879), "Poète et Paysan", et "Boccacio".

Les grands virtuoses ne faisaient pas défaut dans la première moitié du XIXe siècle. En dehors de ceux que j'ai déjà eu l'occasion de citer comme compositeurs, il en est quelques-uns dont la place est indiquée ici.

(A suivre)

Proclame ses Mérites.

VIVIAN, ONT.

C'est avec le plus grand plaisir que je transmets ces quelques mots:—Ma femme avait perdu tout contrôle de ses nerfs et ne pouvait parler qu'à intervales; enfin elle était dans une condition très précaire. Elle commença à faire usage du l'onique du Père Koenig pour les Nerfs, le 4 d'août, et quelques jours après elle pouvait se rendre au salon, faire de la musique et exécuter seule sa partie de solo des hymnes. De plus elle peut faire l'ouyrage de la maison. Je regrette de ne pas avoir eu ce merveilleux remède avant, car_avec l'argent que j'ai dépensé pour payer les services du médecin d'ici, j'aurai pu en acheter vingteinq bouteilles et mêmes plus. Ce médecin ne venait faire que des visites, sans pouvoir lui procurer de soulagement. Les Toniques du Père Koenig pour les Nerfs sont une vraie bénédiction, et je le recommande fortement, et aujourd'hui j'en fais venir une autre bouteille pour une autre dame qui souffre de faiblesse de nerfs, à qui j'ai parlé du bien que nous ont fait vos Toniques pour les nerfs.

DATTE Un livre précieux sur les Maladies Nerveuses aux de dreve contract par les maladies Nerveuses aux contract par les met de contract par les maladies nerveuses aux contracts une dreveux certains de la contract par les maladies nerveuxes aux contracts une de dreveux certains de la contract par les maladies nerveuxes aux certains de la contract par les maladies nerveuxes aux certains de la contract par les maladies nerveuxes aux certains de la contract par les maladies nerveuxes aux certains de la contract par les maladies nerveuxes aux certains de la contract par les maladies nerveuxes aux certains de la contract par les maladies nerveuxes aux certains de la contract par les maladies nerveuxes aux certains de la contract par les maladies nerveuxes aux certains de la contract par les maladies nerveuxes aux certains de la contract par les maladies nerveuxes aux certains de la contract par la contract par les maladies nerveuxes aux certains de la contract par la contract par la contract par la contract

GRATIS Un livre précieux sur les Maladies Nerveuses envoyé fratuitement à une adresse quelconque, et les patients Pauvres peuvent
obtenir cette Médacine Bratultement. Préparé par le
REV. PASTEUR KOENIG, de Fort Wayne, Ind.,
depuis 1876, et maintenant par la

KOENIG MED. CO. CHICAGO, ILL. En vente chez les pharmaciens, \$1.00 la bouteille, 6 pour \$5.00. Agents au Canada:—The Lyman Bros. & Co. Ltd., Totonyo; The Wingate Chemical Co., Ltd., Montréal,

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

MONTREAL-TORONTO

Départ de Montréal, *9.00 a.m., †9.45 a.m., *8.00 p.m., *10-30 p.m. Arrive à Toronto: *4.20 p.m., †9.20 p.m., *6.10 a.m., *7.00 a.m.

Elégant wagon salon café sur le train de 9.00 a.m. Wagon lits Pullman sur les trains de 8.00 p.m. et 10.30 p.m.

MONTREAL-OTTAWA

Quitte Montréal, †8.00 a.m., *9.40 a.m., †4.10 p.m., *7.30 p.m.

Arrive à Ottawa, *11.00 a.m., *12.40, p.m., †7.10 p.m., *15.30 p.m.

*11.00 a.m., *12.40, p.m., 17.10 p.m., 10.30 p.m.

Quitte Ottawa,

*8.35 a.m., *3.30 p.m., †5.00 p.m., *10,30 p.m.

Arrive à Montréal,

*11.35 a.m., 6.30 p.m., †8.00 p.m., †10.15 p.m.

Wagon Pullman Buffet sur le train qui part à 8 00 a.m., de Montréal, et celui de 5.00 p.m. d'Ottawa. Wagons-salons sur tous les trains entre Montréal et Ottawa.

FAMEUX PARC ALGONOUIN

Parry Sound (Rose Pt.), Endrolts sur la Bale Georgienne

Ceux qui désirent visiter les endroits ci-dessus peuvent partir de Montréal à 8.93 a.m., tous les jours excepté le dimanche. Wagon Pullman-Buffet direct sur le train ci-dessus.

PORTLAND-OLD ORCHARD

Quitte Montréal, *8.01 a.m., *8,15 p.m. Arrive à Portland, *5.45 p.m., *6.40 a.m. Arrive à Old Orchard, *6 32 p.m., *7.35 a.m. Service de wagons-lits et chars palais, entre Montréal et Portland et jusqu'à Old Orchard.

Elégant service de wagons-buffets sur les trains du jour entre Montréal et Portland.

BUREAUX DES BILLETS EN VILLE: 137, rue St-Jacques, Tél. Main 460 et 461 ou à la Gare Bonaventure





Pour les Agriculteurs

Grains de semence

Espèces, et quantités, à l'acre.

Foin de verger, 25 pintes. Foin à tête blanche, 20 pintes. Gazon bleu, 28 pintes. Gazon, 20 pintes. Laitue, en rangs de 2½ pieds, 3 livres. Gazon anglais, 25 livres. Melons d'eau, sur les côteaux, 8 x 8 pieds, 3-livres.

Melons, sur les côteaux, 4 x 4 pieds, 3

Avoine, 2 minots.

Oignons en couches chaudes, 50 livres. Oignons en rangs, pour les grosses bulbes,

Panais, en sillons de 2½ pieds, 5 livres. Plants de panais, 2½ x 1 pieds, 17,500. Citrouilles, sur les côteaux, 8 x 8 pieds, 2 pintes.

Persil, en sillons de 2 pieds, 4 livres. Pois, en sillons, courtes variétés, 2 minots. Pois, en sillons, hautes variétés, 1 à 1½ minot.

Pois, à la volée, 3 minots. Patates, 8 minots. Radis, en sillons de 2 pieds, 10 livres. Orge, à la volée, 1½ minot. Orge, en sillons, 1½ minot. Courges, sur les côteaux, 4 x 4 pieds, 3

Navets, en sillons de 2 pieds, 3 livres. Navets, à la volée, 3 livres. Tomates, en couches chaudes, 3 onces.

Tomates, graine, sur les côteaux, 8 x 8 pds,

Plants de tomates, 3,800. Blé, en sillons, 1¼ minot. Blé, à la volée, 2 minots. Choux en plein air, pour transplanter, 12

Choux en couches chaudes, 4 onces Carottes, en sillons, 2½ pieds, 4 onces
Céleri, graine, 8 onces.
Plant de céleri, 4 x ½ pieds, 25,000.
Trèfle blanc, hollandais, 13 livres.
Trèfle, luzerne, 10 livres.
Trèfle, Alsika, 6 livres.
Trèfle rouge, avec Timothy, 12 livres.
Trèfle rouge, pur, 16 livres.
Blé-d'inde, en pleine terre, 8 pintes.
Concombres, sur les côteaux, 3 pintes.
Lin, à la volée, 20 pintes.
Foin, Timothy et trèfle, 5 pintes.
Foin, Timothy sans trèfle, 10 pintes.
Foin de verger, 25 pintes.
Foin à tête blanche, 20 pintes.
Gazon bleu, 28 pintes.
Gazon, 20 pintes. Carottes, en sillons, 21/2 pieds, 4 onces. Gazon, 20 pintes.

Laitue, en rangs de 2½ pieds, 3 livres. Gazon anglais, 25 livres. Melons d'eau, sur les côteaux, 8 x 8 pieds, 3 livres.

Melons, sur les côteaux, 4 x 4 pieds, 2 livres.

Avoine, 2 minots. Oignons en couches chaudes, 50 livres.

Oignons en rangs, pour les grosses bulbes, livres.

Panais, en sillons de 2½ pieds, 5 livres. Plants de poivre, 2½ x 1 pied, 17,500. Citrouilles, sur les côteaux, 8 x 8 pieds, 2 pintes. Persil, en sillons de 2 pieds, 4 livres.

Pois, en sillons, courtes variétés, 2 minots. Pois, en sillons, hautes variétés, 1 à 1½ minot.

Pois, à la volée, 3 minots. Patates, 8 minots.
Radis, en sillons de 2 pieds, 10 livres.
Orge, à la volée, 1½ minot.
Orge, en sillons, 1½ minot.
Courges, sur les côteaux, 4 x 4 pieds, 3 li-

Navets, en sillons de 2 pieds, 3 livres.

Navets, à la volée, 3 livres.

Tomates, en couches chaudes, 3 onces.

Tomates, graine, sur les côteaux, 8 x 8 pieds, 8 onces.

Plants de tomates, 3,800.

Ble, en sillons, 11/4 minot Blé, à la volée, 2 minots.

LE CANEVAS

Sur le canevas de ma vie Aux mailles sombres, j'ai jeté Une fleur d'une fleur suivie, Tout un coin de jardin d'été.

J'ai semé des vols blonds d'abeilles Sur la nacre des orangers, Des paillons, des perles pareilles Aux points d'or de sequins légers.

Sous les ors, la soie et les laines, Comme se montre un ciel de soir Tout brodé d'étoiles sereines, Transparaît le canevas noir.

Georges BOUTELLEAU.

Causerie Médicale

De la folie

Il est curieux de voir combien la foule se passionne pour toutes les questions re-lative à la folie. Pas une année ne s'écoule où, par suite de la séquestration d'un homme ou d'une femme, pour peu qu'ils aient eu de belles relations ou occupé une situation en vue, on ne vienne à discuter sur la légalité des internements. Alors les journaux en mal de nouvelles réimpriment le vieux cliche, un ecrivain fait un roman,

un auteur dramatique une pièce. Qu'est-ce donc que la folie ? Bien des définitions en ont été données depuis Esquirol en passant par Georget et Foville, sans oublier Baillarger et Dagonet. Cela veut dire qu'il est bien difficile de donner une définition exacte de la Folie,

surtout une définition sans reproche.

Baillarger est encore peut-être celui qui en a donné la meilleure.

"La Folie, dit-il, est une affection céré-

"La Folie, dit-il, est une affection céré"brale apyrétique, ordinairement de lon"gue durée, et dont le caractère principal
"est un désordre de l'entendement dont le
"malade n'a pas conscience ou qui l'en"traîne à des actes que sa volonté est im"puissante à réprimer."

Pour être complet, il faut ajouter qu'il
y a des accès de folie très aiguë et d'une
durée très limitée, comme il y a des accès
qui s'accompagnent d'une fièvre bien marquée.

Quant aux causes de la folie, elles sont multiples. En général, il est très rare qu'une seule cause agisse. Le plus souvent, la folie est la résultante d'un ensemble d'influences et il est extrêmement difficile de discerner la part qui revient à la facteure dans le production de chacun des facteurs dans la production de

chacun des facteurs dans la production de ce résultat complexe.

Sans chercher si, de nos jours, le nombre des alienés est plus grand qu'autrefois et sans prendre parti, dans la discussion qui s'est élevée, contre la civilisation, l'accusant d'exercer une influence considérable sur le développement de la folie, on peut dire de l'effort imposé à chacun dans notre société moderne par la nécessité de vivre, effort souvent, pour ne pas dire toutre société moderne par la necessité de vivre, effort souvent, pour ne pas dire toujours, au-dessus des forces de l'individu, suffit bien souvent pour arriver à fausser les rouages de l'admirable machine cérébrale. Il serait juste, en outre, de dire avec Parchappe: "Les progrès de la civi-"lisation ont une influence complexe sur le nombre des aliénés qu'ils tendent à ac-"le nombre des aliénés qu'ils tendent à ac"croître par certains de leurs éléments et
"à diminuer par d'autres." De nos jours,
en effet, il y a moins de disette et de misère qu'autrefois et les superstitions démoniaques, les croyances à la magie et à
la sorcellerie ont à peu près disparu. Des
aliénistes distingués ont voulu ranger au
rang de causes prédisposantes de la folie,
les idées religieuses et les événements politiques, il y a du vrai dans cette assertion, mais il ne faut pas non plus exagérer.

En tout cas, la principale de toutes les causes, c'est l'"hérédité", qu'elle soit directe (venant du père ou de la mère), alternante ou atavique (venant des grandsparents), ou collaterale (venant d'un oncle ou d'un cousin). De plus, certaines matalier proprenges personnes per transformer

cle ou d'un cousin). De plus, certaines maladies nerveuses peuvent se transformer
d'une génération à une autre, sans conserver exactement les mêmes caractères. Le
fond maladif, provenant du même germe,
peut se modifier dans sa forme.

On voit par la combien il est difficile
au médecin de rechercher les causes de la
maladie mentale.

En général, les femmes sent plus souvent atteintes que les hommes. Rare avant
dix ans, peu fréquente de 10 à 15 ans, la
folie se développe surtout de 15 à 25 ans
pour atteindre son summum de 35 à 45
ans.

On a cité l'influence des climats, des professions, des saisons, du genre de vie, de l'éducation vicieuse comme causes de folie, mais quelques-unes sont discuta-

Il n'en est pas de même de l'influence des causes morales, frappant plutôt les femmes que les hommes : chagrins domesfemmes que les nommes : chagrins domes-tiques, revers de fortune, deuils répétés de famille, déceptions de l'amour, nostalgie, jalousie. Dans bien des circonstances, "la "longue continuité de ces causes finit par "exercer sur l'esprit une influence dépres-l'éties qui shoutit au délies."

"sive qui aboutit au délire."

Ainsi agissent les émotions vives: frayeur, colère, pudeur blessée, etc. Nous ne saurions, dans un article aussi court, énumérer toutes les causes, mais nous ne de la color de la manquerons pas de citer l'usage abusif des liqueurs alcooliques.

Le cerveau commande la vie, il préside

Le cerveau commande la vie, il préside aux perceptions, aux opérations sensibles de l'entendement, aux mouvements volon-lontaires, à la respiration, etc.

Les diverses maladies cérébrales, comprises sous le nom de folie, doivent donc se traduire par des troubles de chacune des fonctions précédentes; mais ici l'altération principale, caractéristique, est celle qui porte sur l'ensemble des facultés intellectuelles, morales et affectives. Quel-

quefois cette alteration existe seule, mais c'est plus rare qu'on ne le croit, car il s'y joint presque toujours des troubles de la sensibilité qui jouent parfois un rôle con-

Il ya aussi des troubles du mouvement. La vie de nutrition elle-même est souvent

Que les fonctions cérébrales soient trou-blées toutes à la fois, ou seulement l'une ou plusieurs d'entre elles, leur désordre, très varié dans ses nuances, se rattache presque toujours à deux types opposé: l'"excitation" et la "dépression".

A ce très bref tableau de la folie que

nous venons de donner, nous n'ajouterons pas l'analyse de tous les troubles de la sensibilité, qui est souvent exagérée, amoindrie ou pervertie, troubles qui expliqueraient bien le délire, l'hallucination, les perversions, etc. Cela nous entraînerait trop

Il est bon de dire cependant, avant de terminer, que "rien n'est plus rare que l'explosion subite de la folie." Presque touours en étudiant les antécédents du malade avec soin, on constatera l'existence d'une période d'incubation plus ou moins longue, celle d'une période prodromique plus ou moins accusée. Ces troubles physiplus ou moins accusée. Ces troubles physiques sont: céphalalgie, douleurs névralgiques, éblouissements, vertiges, palpitations, anxiété précordiale, dyspepsie, pyrosis, douleurs gastralgiques, appétit désordonné, pica, boulimie, désordres dans les périodes des femmes et enfin l'"insomnie opiniâtre." Les troubles psychiques dans la période prodromique sont: modifications du caractère, irritabilité inaccoutumée, indifférence, apathie. Tel qui était régulier dans ses occupations et dans ses dépenses devient négligent et prodigue.

vient negligent et prodigue.
Tous ces symptômes peuvent s'atténuer, s'éloigner et le malade revenir à l'état nor-

s'éloigner et le malade revenir à l'état normal. Plus souvent, les accidents s'aggravent et dégénèrent en folie réelle.
Une fois constituée, la folie peut affecter le type aigu ou chronique.
Elle peut être continue, rémittente ou intermittente. Elle peut aboutir à la guérison, se perpétuer seus une forme initiale ou se transformer en une autre forme.

son, se perpetuer se une autre forme.
Si la folie guérit, qu'on n'oublie pas que,
comme le début, la terminaison favorable
s'annonce par quelques signes longtemps à l'avance. Les changements subits, les coups de foudre sont très rares, quoi qu'en aient dit les romanciers. Toute disparition sou-daine d'accidents doit être suspecte, car elle

n'indique presque jamais qu'une améliora-tion factice et de peu de durée.

Les vraies guérisons sont celles qui s'ef-fectuent avec le concours du temps, par une série de modifications de plus en plus favorables et par le retour progressif aux habitudes antérieures.

Dr AUBINIERE.
"Journal de la Santé", de Paris.

ANECDOTES Féminisme à outrance

Une Américaine vient de mourir et son testament prouve, une fois de plus, qu'il y a des gens qui n'ont pas de limite dans leur

Il est permis d'être féministe, mais à ce point là, non. Ainsi, selon ses dernières vo-lontés, il n'y a eu que des femmes à son enterrement. Le cocher et le fossoyeur eux-mêmes étaient du sexe si cher à la défunte.

Un orateur a prononcé un discours sur la tombe... c'était une femme, naturellement, loquace, alors... toutes ont trouvé qu'elle abusait de son droit momentané.

Un original

Un professeur de théologie fort connu vient de mourir à Stockholm. M. Vedmann avait une manie bien cu-

Ayant fait une longue maladie, il avait pris une telle affection pour la position couchée qu'il travailait et prenait ses re-pas dans son lit. Il tenait ses fenêtres hermétiquement closes et sa crainte du froid était telle qu'il exigeait qu'on fit chauffer, au préalable, les feuillets de papier qu'on lui remettait.

Ce qui prouve qu'on peut s'habituer à tout, puisque cet homme pouvait avoir pour devise: Pour vivre heureux, vivons couché.

Un duel rare

Il n'est pas rare, dans les concours de lutte, de plus en plus nombreux chez nous (car il y a un public pour cela), il n'est pas rare de voir des luttes interminables sans aucune défaillance de part et d'autres, et sans que ni l'un ni l'autre des champions puisse être vaincu. Mais dans les duels, c'est autre chose; il vient cependant de se passer à Palerme un fait curieux à ce

Dans un duel, il y a eu trente-neuf re-prises, et les deux adversaires ne sont pas parvenus à se faire la plus légère égrati-

De guerre lasse, ils se sont réconciliés, l'honneur était sauf. C'est ce qu'ils avaient de mieux à faire.





est une préparation sérieuse, unique en son genre. C'est un véritable remède pour la peau. C'est une préparation médicinale, transparente et limpide comme de l'eau. Elle exértir addicalement

C'est une préparation médicinair, transparente et limpide comme de l'eau. Elle guérit radicalement.

Les boutons et autres irruptions, soit en détruisant les mauvaises chairs, en ôtant la vie aux petits germes parasites qui les produisent, soit en resserrant les pores de la peau, de manière à empêcher les goutte-lettes de sang ou de matière purulente de continuer à suinter. Elle fait disparaître les Rousseurs et le Masque en dissolvant et emportant les matières étrangères qui, en s'introduisant dans les pores de la peau, constituent ces taches. Ce n'est pas la peau, constituent ces taches. Ce n'est pas la peau qui a changé de couleur, mais ce sont les pores qui se sont remplis d'une matière étrangère que l'eau ne dissout pas, mais que la LOTION PERSIENNE emporte plus ou moins facilement. selon le temps depuis lequel la tache existe. La LOTION PERSIENNE graduellement, par un usage persévérant, en nettoyant de plus en plus les pores de la peau, et par là même lui donne cette couleur rose si charmante, en permettant au sang qui circule dans les milliers de petits vaisseaux microscopiques de la face, de se laisser entrevoir plus facilement à travers les pores de la peau, lorsqu'elles sont parfaitement nettes et dégagées de toute matière étrangère. Lorsque la peau est

Brunie par le Soleil

la LOTION PERSIENNE lui rendra prompte-

Brunie par le Soleil
la LOTION PERSIENNE lui rendra promptement sa fraîcheur et son teint rose, en en
ajoutant une cuillerée tout les matins à l'eau
pour se laver.
LA LOTION PERSIENNE se vend dans toutes
les bonnes pharmacies de la puissance, en
bouteilles de 50 cents.

La Gie des LABORATOIRES S. LACHANCE

87, rue St-Christophe, Montréal

Librairie DEOM 47, Ste-Catherine Est

Vient de paraitre

Magnifique volume illustré de nombreuses gravures, cartes et plans, de 380 pages, relié. & & & & &

Prix, - - 25 cts







PRISONNIER DES CANNIBALES



La récente disparition de l'île chinenne Juan Fernandez, pendant le cataclysme qui a anéanti Valparaiso, donne un regain d'actualité aux aventures exotiques. On sait peut-être que cette île fut pendant de longues années le refuge du marin anglais Alexandre Selkirk, naufragé à 700 milles des côtes du Chili, sa vie solitaire inspira l'immortel Robinson Crusoé de Daniel de Foë. Les histoires de cannibales ne vieillis-La récente disparition de l'île chilienne Foe. Les histoires de cannibales ne vieillissant jamais, malgré la civilisation, nous offrons celle ci-après à nos lecteurs, les prévenant qu'elle a le mérite d'une authoritaire qu'elle a le merite d'une authoritaire qu'elle authoritaire qu'elle authoritaire authoritaire authoritaire authoritaire authoritaire authoritaire authoritaire authoritaire authoritaire authoritair thenticité qui a été confirmée par l'amirauté anglaise.

Le Naufrage de l'Augusta

Le 25 mai 1894, la goélette allemande "Augusta", trafiquant le santal et le coprah, naufrageait par 100 de latitude sud et 1500 de longitude est, devant une île encore innovante de l'archirel Salemon

core innommée de l'archipel Salomon. Irrésistiblement entraîné par un courant, le navire avait donné sur une ligne de récifs cachés sous la surface traftesse de l'Océan, à un mille de la côte. Avec un bruit sourd, ses flancs s'étaient entr'ouverts durit sourd, ses flancs s'étaient entr'ouverts de l'Acceptance verts et, dans un tourbillon vertigineux, bien vite refermé, l'"Augusta" s'était en-

Cet engloutissement n'avait pas duré plus de cinq minutes!

Des dix-huit hommes d'équipage, com-mandés par le capitaine Kasper, trois, seulement, purent se sauver des flots et des recuires des requins.

Ce furent les marins: Bellmann, Dussert et Frantzel. C'est à ce dernier, seul appelé à revoir la vieille Europe, que nous emprende de la contraction de la c empruntons l'émouvant récit qui suit :

J'eus d'abord à lutter de toutes mes forces contre le tourbillon qui m'entraî-nait dans une sorte d'entonnoir, entre deux récifs. Un instant, je m'enfonçai à six ou huit mètres au-dessous de l'eau et me crus perdu ; mais un effort énergique me ramena à la surface et hors du mortel touble. tourbillon. Je nageai alors de toutes mes forces vers la terre que j'apercevais proche : une côte basse et boisée, se re-

evant peu à peu pour former un plateau. "Tout en nageant j'appelais, pensant que quelques-uns de l'équipage devaient avoir survécu. Nulle voix ne répondit à la mienne. Je me retournai : de la goélette il ne restait rien l'Jusqu'au sommet lette il ne restait rien! Jusqu'au sommet de ses mâts, elle avait été engloutie, absorbée comme un fétu: rien qui ne s'élevât au-dessus de la surface de l'immensis e Océan!

levat au-dessus de la suriace

se Océan!

"Soudain, quelle ne fut pas ma terreur
en voyant, à moins de dix mètres à ma
"droite, la mer se rougir de sang! Je compris aussitôt, et j'en frémis jusqu'aux
"moelles, qu'un de mes malheureux compagnons, en luttant contre les vagues,
avait été surpris et déchiré par un requin.

"Cette idée me paralysa tout d'abord; "Instant d'après, la terreur avait surexcité mes forces, et je nageais avec une vigueur désespérée vers la plage que j'atteignis enfin, m'y laissant tomber presque inanimé."

"Au bout de quelques minutes, l'énergie et la force physique me revinrent. Je
me levai et promenai mes regards anxieux autour de moi. Etait-il possible
"que seul j'engar fahappa à la mort?" que seul j'eusse échappé à la mort ?

"Non: je n'étais pas seul. J'aperçus, se dirigeant vers moi, en titubant comme un homme ivre, un homme que je reconnus aussitôt pour notre maître charpentier Bellmann. A bord, nous nous aimions médiocrement, mais échappés à la mort et réunis sur cette plage déserte, nous nous jetames dans les bras l'un de l'autre.

"Un cri d'appel nous fit tressaillir. A moins de cinquante mètres du rivage, un troisième survivant venait à nous, précipitant so "Puant ses mouvements avec une angoisse indicible. Et cette angoisse était grandement justifiée: un aileron s'élevant de l'eau et suivant le nageur indiquait qu'un requin était à sa poursuite.

"Que faire? Sans embarcation et sans "Armes nous ne pouvions qu'assister épou-"Vantés à ce drame poignant sans influer "Sur le dénouement. Cependant nous nous "ancâmes à la mer. Bellmann et moi sai-simes chacun un bros du nageur et le ti-

sîmes chacun un bras du nageur et le ti-râmes à nous : il était temps ! Le requin n'était plus : il était temps ! Le requin n'était plus qu'à dix mètres de lui.

"Yétait plus qu'à dix mètres de lu.

"Furieux de voir sa proie lui échapper,
le monstre battit l'eau de sa queue, puis
"après avoir tourné en tous sens, il s'éloigna,
"Notre compagnon était un marin fran"Cais, nommé Dussert, que le capitaine de
l'Augusta" avait engagé à Sydney.
"Nous nous trouvions sur une île inconnue, dépourvus de vivres, d'armes, d'outils, Quel sort nous y attendait? N'a-

"vions-nous échappé aux requins que pour "mourir de faim et de misère ?

"Tel ne devait pas être notre sort. Une clameur sauvage éclata soudain et de la profondeur des bois surgirent, en courant vers nous, une centaine de sauvages, noirs

"comme la nuit, entièrement nus, armés "de sagaïes et de casse-têtes.
"Il n'y avait ni à se défendre, ni à leur "échapper. Leur demi-cercle nous envelop"pait, et derrière nous, c'était la mer avec "ses requins

"ses requins.
"L'instant d'après, nous fûmes saisis,
"ligotés et jetés à terre. Alors nos vain"queurs s'accroupirent autour de nous et
"un chant sauvage, célébrant leur triomphe facile, s'éleva.

"Je pus voir que Bellmann gisait à quel"ques mètres de moi, les yeux sans regards
"et un filet rouge coulant sur son cou. Sans
"doute, avait-il fait un geste de résistan"ce qu'un coup de casse-tête sur le crâne
"était venu paralyser.

"Quant à Dussert, il me sembla vivant ou, du moins, exempt de blessures.

"Il me serait impossible de décrire tous "Il me serait impossible de décrire tous "les sentiments que j'éprouvai. Les faces "des insulaires, d'une hideur véritablement "bestiale, ne pouvaient me laisser espé"rer aucune pitié. Je me disais que le sort "qui nous attendait, c'était celui du boeuf "mené à l'abattoir, et je me prenais à dé"sible.

Naviguant depuis nombre d'années en Mélanésie, je m'étais trouvé plus d'une fois en contact avec des anthropophages redoutables. Tout jeune marin, j'avais pour mes débuts failli être sagayé par les Oé-bias de la Nouvelle-Calédonie. Aux Nouvelles-Hébrides, j'avais échappé par mira-cle aux flèches des insulaires d'Erromango, ces flèches empoisonnées dans la chair putréfiée des animaux... ou des hommes et qui font des blessures toujours mor-

J'avais frémi aux récits d'un vieux ma-rin qui me racontait comment aux Fidji rin qui me racontait comment aux Fidji—archipel aujourd'hui transformé sous la domination anglaise—il avait failli être cuit vivant, entouré d'ignames en guise de pommes de terre, dans un vaste four affecté à la cuisine des cannibales. Enfin, j'avais abordé plusieurs fois à la redoutable île de Vella-Vella, où les habitants mâles, "chasseurs de têtes", n'ont le droit de prendre femme que lorsqu'ils peuvent présenter, en guise de corbeille de noces, un certain nombre de têtes cueillies sur les épaules de leurs voisins. Chaque pays a ses usages!

Tous ces souvenirs me revenaient à l'esprit avec une acuité extraordinaire et quoique je ne sois pas, je puis le dire, d'un caractère craintif, une angoisse mortelle m'étreignait le coeur.

Un des sauvages se leva — le chef, sans

Un des sauvages se leva — le chef, sans doute — et prononça avec volubilité un discours, ponctué, chaque fois qu'il s'arrêtait, par une acclamation gutturale poussée en choeur.

Puis il s'arrêta et deux hommes armés de longs bâtons se levèrent. Je pus voir que ces bâtons étaient terminés par un os aiguisé. Les insulaires commencèrent aussitôt à greuser un trou dans le sol s'arrêsitôt à creuser un trou dans le sol, s'arrêtant de temps à autre pour prendre à pleines mains la terre enlevée et la jeter plus loin.

D'autres avaient rassemblé des brous-sailles, des branches sèches ; d'autres des

pierres choisies plates et larges.

De plus en plus, je me sentais frémir : la signification de ces préparatifs n'était que

trop claire pour moi.

Le trou s'agrandissait : lorsque les deux sauvages s'arrêtèrent de le creuser, il formait une cavité d'environ 30 pouces cubes.

A ce moment le soleil disparaissait derrière l'horizon empourpré. Soudain, l'obscurité se fit avec cette rapidité du crépuscule et de la nuit dans les régions tropicales.

Comme si cette arrivée de la nuit ent été un signal, un choeur s'éleva : une mélopée plaintive et lente, coupée à intervalles d'un rugissement formidable comme seuls des gosiers de sauvages pouvaient en émettre.

Quel Wagner pourra jamais reproduire ce chant d'anthropophages, chanté dans la nuit silencieuse, au bord de l'Océan infini!

La lune se leva derrière les coteaux; sa clarté illumina la plage et la mer d'une blancheur sénulerale

blancheur sépulerale. La voix du chef s'éleva alors grave et impérieuse. Un guerrier, armé d'une hache de pierre, s'avança vers Bellmann, toujours inanimé, leva son arme et la laissa re-

tomber. Je poussai un cri terrible, comme si la hache se fût abattue sur mon propre crane, et je perdis connaissance.

Lorsque je rouvris les yeux, les démons noirs, éclairés par le flamboiement d'un gi-gantesque brasier, dépeçaient le corps de Bellmann. Des quartiers de chair humaine,

déja empaquetés dans de larges feuilles de bananier, étaient descendus dans le four chauffé. Des ignames, et des taros y étaient descendus aussi; le repas serait plantu-

Sans doute, les femmes n'étaient-elles pas jugées dignes de prendre part à ce festin, car je n'en vis pas une seule.

Une danse guerrière commença. Au son de palettes d'écorce, frappées l'une contre l'autre, et d'une flûte de roseaux, percée de deux trous, les sauvages exécutèrent d'a-bord un défilé sur un rythme lent, scandé par le mouvement de leurs armes. Puis ce rythme s'accentua, devint peu à peu une galopade furieuse, un tourbillon d'où s'é-chappaient des cris frénétiques. Lorsque, à la voix du chef, la danse s'ar-

rêta, les guerriers s'accroupirent formant un vaste cercle autour du four, et deux hommes allèrent déterrer le rôti fumant. Je vis porter l'horrible mets, l'odeur

m'en arriva aux narines et jusqu'au gosier malgré mes efforts pour ne pas sentir et ne pas respirer. Devant le chef fut déposé un objet rond, méconnaissable et que, pour-tant, je devinai tout de suite être la tête de Bellmann.

Comment ne suis-je pas mort d'horreur et d'épouvante!

Le lendemain ce fut le tour de Dussert! Les sauvages, en gens économes, ména-geaient leurs provisions.

Mon tour arrivait : le troisième jour devait être pour moi le dernier. Je sentais le délire, la folie s'emparer de moi ; depuis ma capture, je n'avais rien mangé ni bu, mes gardiens n'estimant pas que ce fut la peine de me nourrir puisque j'étais destiné

leur servir moi-même de nourriture. Par quel miracle ai-je pu échapper à ce

Le miracle, bien qu'inatendu, avait une cause toute naturelle. Ce jour-là apparaiscause toute naturelle. Ce jour-là apparais-sait inopinément le navire de guerre an-glais "Curaçoa", qui venait proclamer la suzeraineté britannique sur les îles Salo-mon. Les habitants, surpris et épouvantés par le débarquement des marins anglais, s'enfuyaient en abandonnant leur prison-nier, sauvé de l'Océan, des requins et des hommes!

LES OISEAUX DE NAZARETH

(A François Coppée)

On conte, dans cet Evangile D'une douce sérénité, Que Jésus, un matin d'été, De ses doigts, pétrit de l'argile,

Et que, loin des autres enfants Qui s'amusaient comme à leur âge, en fit sortir, sous l'ombrage, Tout un groupe d'oiseaux vivants;

Puis vers la riante vallée, Et l'azur pur de Nazareth, Joyeux, il leur montra l'attrait Des cieux, pour prendre leur volée.

Mais Joseph, incrédule encor Aux oeuvres d'une âme divine, Sans la foi qui fait qu'on devine, Doutait surtout de leur essor.

Il dit à Jésus : — Si l'argile Vit et s'anime sous tes doigts, Je veux le croire, mais je dois Y forcer mon âme fragile,

Et même, encore que le feu Qui rayonne en toi me captive, En ma conscience craintive, J'ai peur que tu ne tentes Dieu. —

Et Jésus dit: — Non, rien n'arrête L'essor de mes pensers divins, Et mon ame, loin des bruits vains, Pour les faire vivre, s'apprête;

Et, tels qu'à des oiseaux, mon front S'emplit de vivantes pensées, Qui bientôt, vives et pressées, Sur le monde, s'envoleront. —

Puis, aux doux êtres, qu'accélèrent Les frais zéphyrs dans le ciel bleu, Il dit: — Allez! montez vers Dieu! Et les gais oiseaux s'envolèrent.

Et ceci montre, en vérité, Dans une douce parabole, Que le jour point dans tout symbole Où l'ame met de la clarté,

Et qu'il faut, vives et pressées, Vers un idéal toujours prêt, Comme aux oiseaux de Nazareth, Donner la vie à ses pensées.

EMILE MARIOTTE.

Un bienfait pour le beau sexe!



Poitrine parfaite avec le **POUDRES ORIENTALES**

rountes orientales
les seules qui assurent en trois mois
le développement
des formes chez la
femme et guérissent la dyspepsie
et la maladie du
foie.

Prix: Une boite
avec notice, \$1.00;
Six boites, \$5.00.
Expédiée franco
par la poste sur réception du prix.

Dépôt général
pour la Puissance.

L. A. BERNARD, 1882 Rue Sainte-Catherine, MONTREAL Aux E.-U.: Geo. Mortimer & Son, Boston, Mass.

Chaises Pliantes

Confortables

Vous devriez venir essayer ces chaises pour voir comme elles sont confortables.

Elles s'adaptent parfaitement à toutes les courbes de votre corps.

On peut les employer sur les steamers océaniques.

Elles sont aussi appropriées pour balcons ou vérandas. Elles se plient en trois-le dossier,

le siège et le support des pieds. La monture est en bel érable verni,

fortement faite.

Tous les boulons, les étaies, etc., sont galvanisés de sortes qu'on peut les exposer à l'extérieur.

Le siège le dossier et le support des pieds sont faits en jonc tressés à la main.

On peut les plier pour qu'elles occupent très peu d'espace.

Prix de \$4.25 à \$9.75.

RENAUD, KING & PATTERSON

Coin des rues Guy et Ste Catherine.

Si vous voulez



vous procurer ce qu'il y a de plus

Nouveau et de plus Chic EN FAIT DE

Merceries a des prix modiques VENEZ ME VOIR

M. BEAUPRE

282 rue Ste-Catherine Est, MONTREAL.

cet espace contenait l'annonce de vos produits, le Canada entier les connaitrait aussitot, car la publicité de "L'Album Universel" est la meilleure

tout comme sa clientèle.





d'Hémorroides Internes ou externes, sai-grantes ou de démangealsons

J'offre dans **RECTAL** un remède qui vous apportera un soulagement immé-diat et une guérison radicale et per-manente.

RECTAL

est un onguent composé de médicaments ayant une action positive sur les vaissaux sanguins, c'est une préparation sérieuse préparée d'après la formule d'un de nos plus oélèbres médecins, et mis dans des tubes métalliques spéciaux qui en facilitent l'application.

RECTAL est en vente à 50 cts chez les principaux pharmaciens ou expédié directement et franc de port sur réception du prix en s'adressant à

H. ARCHAMBAULT

Pharmacien,

78, rue Notro Dame Est, MONTREAL



VENEZ NOUS VOIR

NARCISSE BEAUDRY & FILS
BIJOUTIERS, HORLOGERS, OPTICIENS 212, rue St-Laurent MONTREAL



La Prodigieuse de Paris

e seul remède au monde qui fasse réellement pousser les cheveux

Une semaine de son usage era tous vos cheveux à leur belle cou-turelle sans les teindre, en arrêtera te et guérira vos pellicules, dartres ises, démangeaisons, etc.

\$50.00 de récompense à quiconque ne reussit pas. Partout 50c la bout., ou adressez COOPER & CO., Dépt. 10, 425, St-Paul, Montréal n

Le Harakiri au Japon

péenne a fait disparaître la célèbre et cruelle coutume du "harakiri" ou suicide par point d'honneur, autrefois si répandue parmi les nobles japonais. Il n'en est rien, ainsi qu'on le verra par les extraits suivants, empruntés à une correspondance adressée au "Temps", de Paris, par M. Charles Petit, envoyé par ce journal au Japon.

"En étudiant l'histoire du Japon, on est vraiment frappé du peu de cas que les Japonais ont toujours fait de la vie humaine. Ils n'ont jamais connu ni l'amour, ni la bonté, ni la pitié, ni les joies idéales, ni les espoirs suprêmes, qu'ils soient divins ou artistiques; et c'est pourquoi ils meurent sans regret, comme ils tuent sans remords. Leur vie propre, comme celle de leurs semblables, n'est pour eux qu'une fantaisie plus ou moins banale, à laquelle seule une mort sensationnelle peut donner quelque

"Prêts à s'ouvrir le ventre avec une ostentation dramatique, ils trouveraient tout naturel de traiter leurs ennemis avec la même férocité, si l'on n'était arrivé à les convaincre, heureusement, en exploitant/ leur vanité, qu'ils risqueraient fort de passer ainsi pour les derniers sauvages aux yeux des autres nations, demeurées plus sensibles (plus lâches, disent les vrais Ja-

"En réalité, cette coutume de s'ouvrir le ventre n'a nullement disparu. Tous ceux qui pratiquent le "harakiri" actuellement sont aussi certains de la vénération publique qu'autrefois.

"J'ai acheté dernièrement une sorte d'image populaire, récemment éditée, où le véritable héros est un matelot qui, après s'être ouvert le ventre, écrit ses dernières volontés avec son doigt trempé dans son sang. Cette image est très vraisemblable.

kiri, soit parmi des soldats, soit même parmi des civils, pour des raisons d'honneur diverses. Dans la guerre présente, il y a eu certainement de nombreux harakiri. Beaucoup de soldats, ayant préféré s'ou-vrir le ventre plutôt que de subir une at-teinte à leur amour-propre.

"Cette coutume étrange du harakiri dont je viens de parler, et qu'on a tort de croire complètement abolie, remonte à une date si lointaine qu'il est presque impossible de certifier son origine. Lorsque l'on étudie l'histoire du vieux Japon, l'on remarque simplement que tous les héros qui ont été amenés à se donner la mort pour une cause considérée comme noble, ont tou-jours choisi le harakiri pour ajouter à leur

"Le harakiri était devenu une sorte de privilège revendiqué par les classes nobles. Pourtant, il était admis que les serviteurs d'un grand seigneur pouvaient, comme récompense de leurs loyaux services, s'ouvrir le ventre en l'honneur de leur maître, quand celui-ci venait de trépasser.

"Ce suicide héroïque était si goûté de la noblesse qu'elle en était arrivée à en re-chercher soigneusement le prétexte. D'ail-leurs, c'était un moyen certain, tout en sauvegardant son honneur, de prouver pour un noble sa bonne race et son excellente éducation.

"Un grand seigneur ne s'ouvrait pas le ventre comme un vulgaire manant qui n'en avait pas le privilège.

"Le grand seigneur, par sa fortune, sa naissance et ses hautes relations, était le seul qui pût entourer la cérémonie du ha-rakiri d'un décor approprié aux règles d'é-tiquettes créées par des traditions sécu-

"Parmi les Daïmos, il en était qui sa-vaient ainsi mourir avec un tel courage et une telle élégance qu'ils soulevaient de véritables jalousies parmi les assistants, qui, des lors, ne recherchaient plus qu'un prétexte pour pouvoir les imiter. Ce prétexte était facile à trouver: un simple heurt de fourreaux de sabre étant considéré comme une offense qu'on ne pouvait laver que dans le sang. L'un de ces nobles en tuait donc un autre, et avait la satisfaction de pouvoir expier ce meurtre par le harakiri. Je dis "satisfaction", car, la cérémonie du karakiri étant toujours publique, il n'y avait pas de plus belle occasion de montrer à ses amis avec une ostentation dramatique que l'on était vraiment un noble.

"En général, la cérémonie durait assez longtemps, tous les gestes de l'acteur prin-cipal, c'est-à-dire de celui qui devait s'ou-vrir le ventre, étant soumis à une véritable légion de petites lois d'étiquette. Tout

BEAUCOUP de personnes croient que était réglé minutieusement : la manière l'introduction de la civilisation euronéenne a feit disparative la calèle. dont il devait pénétrer dans la pièce entiè-rement tendue de blanc, couleur de deuil au Japon; la façon dont il devait répondre aux saluts de ses amis et des invités; et cela devait être fort long, si l'on en juge même aujourd'hui par les interminables salutations de politesse qu'échangent les Japonais. Puis, le sourire aux lèvres, il s'accroupissait et se découvrait le ventre. C'est alors qu'il devait, avant de se frapper, montrer à la fois son courage et sa bonne éducation en pronongant quelques phrases aussi mâles qu'élégantes. Il ter-minait par celle qu'il jugeait la plus belle et qu'il adressait à son meilleur ami, qui, placé à côté de lui, un sabre aiguisé à la main, avait l'insigne homeur de devoir l'achever en lui coupant la tête. Enfin, tout le cérémonial nécessaire étant accompli, il s'ouvrait le ventre de gauche à droi-te; et là encore il devait montrer qu'il était de bonne race, c'est-à-dire agir avec autant de distinction que de fermeté. Presque aus-sitôt, d'ailleurs, l'ami abrégeait sa souffrance en lui tranchant la tête d'un seul coup de sabre.

"Certains harakiri sont restés célèbres au Japon; il faudrait un volume pour les relater depuis Naka-Irakka, cet héritier du trône, qui s'ouvrit le ventre trois siècles avant notre ère, jusqu'à ces marins et sol-dats du "Kinshu-Maru", dont j'ai raconté la mort héroïque.

"Je citerai simplement pour mémoire le harakiri des quarante-sept Ronins. Ils le commirent sur le tombeau de leur seigneur et maftre, le Daïmio Assano, après l'avoir vengé en tranchant-la tête de son ennemi, le ministre Kira. L'on peut trouver dans beaucoup d'anciennes relations japonaises des détails complets sur ce harakiri des quarante-sept Ronins qui synthétise assez bien beaucoup d'autres harakiri Enfin, l'on peut lire les relations absolume t officielles et européennes du harakiri de Zenza-buro, qui le commit devant plusieurs Euro-péens en 1868, par sentence du mikado, pour avoir dirigé le feu contre les étrangers de Kobé.

"En vérité, bien que le nouveau code ja ponais, difficile à faire respecter, défende le harakiri, cette sanglante coutume est loin d'avoir disparu des moeurs japonaises, et aucun tribunal n'ose vraiment appliquer les peines sévères édictées contre un témoin du harakiri.

"Le harakiri restera encore bien long-temps en honneur au Japon. Cet ancien privilège de la noblesse militaire sera toujours revendiqué presque comme un droit par les soldats qui en sont les descendants. Si le Japon officiel réprouve cette coutu-me théoriquement parce qu'il y est forcé par sa mise en scène de civilisation occidentale, il n'en est pas moins vrai que, pra-tiquement, ce même Japon conserve une admiration presque sacrée pour tous ceux qui commettent encore, à l'heure actuelle, le harakiri en montrant ainsi d'une manière sensationnelle que tout Japonais préfère une mort même horrible à la moindre tache à son honneur guerrier. C'est d'ailleurs, le seul véritable honneur sur lequel les Japo-nais aient des idées identiques aux nôtres, et l'on pourrait même prétendre qu'ils n'en conçoivent guère d'autre. C'est pourquoi le harakiri n'a jamais été commis que pour un motif où les armes, d'une manière ou d'une autre, entraient en jeu; et il en sera ainsi tant que le harakiri existera, c'est-à-dire tant que l'âme du vieux Japon, qui est forcée actuellement de se dissimuler, mais qui existe toujours, aimera de sa sauvage-rie sublime ce peuple qui n'a jamais eu d'autre culte que celui des armes."

MM. Fetherstonhaugh & Cie, solliciteurs de brevets, bâtisse Canada Life, Montréal. publient la liste des brevets suivants obtenus par leur entremise:

Canada — N. G. Neill, index; W. H. Walsh, "fenders" automatiques, pour chars; R. G. Kidd, "Cutter Bar Attachment"; C. E. Roe & J. Collinson, porte pour char de fret; W. Elliott, machine pour faire fondre la neige ; Ernest Butland, appareil pour nettoyer les fenêtres.

Etats-Unis - M. W. Alloway, portehabits; Douglas McIntosh, appareil illuminant la cible, pour armes à feu; Joseph Ward, étalage pour enveloppes ; J. R. Dun, appareil pour retenir les bestiaux; R. G. Kidd, "Cutter Bar Attachment"; C. E. Roe & J. Collinson, porte pour char de fret.

Angleterre - Wallace Dawson, entonnoirs; T. M. Morgan, four a ciment.

Allemagne - Robert Maw, appareil pour le départ et l'arrêt des chars.

Tel. Est GIRARDOT Restaurateur 2224 GIRARDOT Français DINER ET SOUPER 350 ESCARGOTS 40c LA DOUZAINE. PATISSERIES FRANÇAISES 1878, RUE STE-CATHERINE, (Coin St-Justin.)

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montreal, DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, *9.00 a.m., *7.45 p.m. PORTLAND, OLD ORCHARD 19.00 a.m.

PORTLAND, OLD ORCHARD

*7.45 p.m.

SPRINGFIELD, HARTFORD, - †7.45 p.m.

TORONTO, CHICAGO, †9.30 a.m., *10.00 p.m.

OTTAWA, † 8.45 a.m., *9.40 a.m., \$10.00 a.m.

†4.00 p.m., *9.40 p.m., *10.10 p.m.

SHERBROOKE, †8.30 a.m., †4.30 p.m., ‡7.35 p.m.

HALIFAX, ST. JOHN, N. B., - †7.25 p.m.

ST. PAUL, MINNEAPOLIS, *10.15 p.m.

WINNIPEG, VANCOUVER, *9.40 a.m., *9.40

P.M.

DE LA GARE VIGER

QUEBEC, †8.45 a.m., *2.00 p.m., *11.30 p.m.

TROIS-RIVIERES, *8.55 a.m., *2.00 p.m., †6.10

p.m., *11.30 p.m.

OTTAWA, †8.25 a.m., †5.15 p.m.

JOLIETTE, †8.00 a.m., *8.55 a.m., †2.20 p.m., †5.90 p.m.

JOLIETTE, †8.00 a.m., *8.55 a.m., i2.20 p.m., †5.00 p.m. .
ST-GABRIEL, *8.55 a.m., i2.20 p.m., †6.20 p.m. .
IL25 p.m., †4.30 p.m., †5.35 p.m. | 11.10 p.m., 11.10 p.m., †5.00 p.m. |
LABEILLE, 7.8.45 a.m., i1.10 p.m., †5.00 p.m. |
Quotidien | Quotidien, excepts is dimanches |
LSamedi, mardi et jeudi. | Dimanche seul. |
Quotidien excepts is samedi. | †2 mardi seul. |
Quotidien excepts is samedi. | †2 mardi seul. |
Ellerau des billets de la ville, 12 rue St-Jacques voisin du Bureau de Poste, Montréal.

Ethiets de passage pour stenseers sur l'Asiantique et le Pacchque.

Canadian Northern Quebec Railway

-GAREcoin des rues Moreau et Ste-Catherine

March. 1536 Tél. Bell Est 2143

Commençant le 20 Mai 1906

Départ des trains comme suit :

SUR SEMAINE

9.00 a.m. Dù à l'Assomption à 9.40 a.m. l'Epiphanie, 9.57 a.m., Joliette, 10.24 a.m., Grand'Mère 1.00 p.m., Shawinigan Falls, 1.05 p.m., Québec, 7.40 p.m.

4.30 p.m. Pour l'Epiphanie, Joliette, St. Cuthbert, Shawinigan et Grand

6.00 p.m. Pour l'Epiphanie, l'Assomption, Joliette, Ste-Julienne, New-Glasgow et St-Jérôme.

9.15 a.m. Dimanche seulement pour Joliette, Shawinigan Falls, etc.

Les trains arrivent à Montréal, à 8.50 a.m., 11.40 a.m., 5.35 p.m., les jours de semaine, et 8.40 p.m. les dimanches.

GUY TOMBS.

Agent Général des Passagers, Edifice de la Banque Impériale, MONTREAL

Quebec R'y, Light &

LES TRAINS LAISSENT

Quebec pour les Chutes Montmorency

LA SEMAINE—Toutes les 30 minutes de 5,30

a.m. à 11.00 p.m. **LE DIMANCHE**—6.30, 7.0, 7.30, 8.00 et 10.00 a.m. et toutes les 30 minutes de 1.00 p.m. à 11.00 p.m.

LES TRAINS LAISSENT

Québec pour Ste-Anne de Beaupré ARRETANT AUX CHUTES MONTMORENC

LA SEMAINE—6,30, 7,30, 8,30, 9,30, 10,30, 11,30 a.m. 12,30, 1,15, 2,15, 3,15, 4,15,5,15, 6,15, 7,15 p.m. 10,15 p.m. (excepté Samedi) et 10,45 (Samedi seulement.)

LE DIMANCHE—*6.00, 6.30, 7.00, 7.30, 8.00, 10.00 a.m. *1.45, 2.16, 3.15, 6.15, 7.15 et 10.15 p.m.

LES TRAINS LAISSENT

Les Chutes Montmorency pour Québec

LA SEMAINE — Toutes les 30 minutes de 6.00 a.m. à 11.30 p.m. LE DIMANCHE — 6.41, 9.39, 10.09, 10.39, 11.09, 11.39, 12.09 a.m., *12.39, 1.39 p.m., et toutes les 30 minutes de 1.30 à 11.30 p.m.

LES TRAINS LAISSENT

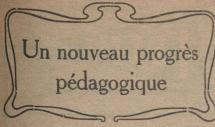
Ste-Anne de Beaupré pour Québec

LA SEMAINE—5.30, 6.30, 7.30, 8.30, 9.30, 10.30 11.30 a.m., *12.30, 1.15, 2.15, 3.45, 5.15, 6.16, 7.15, et 10.15 p.m.

LE DIMANCHE-6.00, 9.00, 9.30, 10.00, 10.30, 11.00, 11.30 a.m., *12.00 Midi, 1.00, 4.00, 4.30, 5.15, 9.00, et 10.15 p.m.

Pour autres informations s'adresser à

J. A. EVERELL, Surintendant



Les Tableaux Lippens pour enseigner les Fractions.

M. Lippens vient de publier une nouvelle édition considérablement améliorée, de ses

Tableaux-Fractions.
Cette nouvelle édition comprend deux cartes murales, de 24 par 36 pouces, conterant, par une disposition nouvelle, toute la matière de l'ancienne série. Le papier est glacé et à dos de toile, les montures sont en métal cuivré; les figures, qui attirent l'attention par la vivacité des couleurs, sont assez grandes pour être vues distinctement de toutes les parties de la salle de classe. Chaque série est accompagnée d'un Guide du Maître, fourni gratuitement.

Guide du Maître, fourni gratuitement.

Nous avons le plaisir de présenter à nos lecteurs une photogravure, sur une échelle réduite, du Tableau I. Notre dessin ne donne pas une juste idée de la beauté, de l'aspect superbe des grands tableaux coloriés, mais il servire, à expliquer l'ingénieux promais il servira à expliquer l'ingénieux procédé de l'auteur.

C'est l'enseignement intuitif, reposant à la fois sur l'observation, la pratique et le raisonnement.

Les figures représentent avec leurs sub-divisions les plus ordinaires, des objets fa-ciles à reproduire par le dessin, d'un usage constant des la circa et se fractionnant en ciles à reproduire par le dessin, d'un usage constant dans la vie et se fractionnant en parties bien définies: le cercle, dont les principaux secteurs — le demi-cercle, le quart de cercle, etc, — sont bien caractéristiques et faciles à distinguer à première vue; les poids (livre et onces); le pied, unité de longueur; la douzaine; dans le Tableau II se trouve aussi le pied carré, dont la subdivision rectangulaire offre un moyen très pratique d'enseigner les premières notions du toisé des surfaces et d'exres notions du toisé des surfaces et d'ex-

pliquer la multiplication des fractions.

Les élèves ont aussi sous les yeux une série graduée de modèles types, qui donnent une idée exacte des fractions et fournissent une base de raisonnement pour comprende la constitue.

comprendre les opérations.

Les notions acquises sont immédiatement applicables à la vie usuelle.

On sait que l'étude des fractions d'après les vieilles méthodes est un cauchemar pour les maîtres et un évouvantail pour les élèles maîtres et un épouvantail pour les élèves, et que le résultat pratique ne répond guère aux efforts.

Or, les Tableaux Lippens rendent cet en-seignement attrayant et facile. Ils simpli-fient grandement le travail du professeur et font gagner beaucoup de temps aux

Nous conseillons à toutes les commissions scolaires de pourvoir leurs écoles de ces Tableaux. Ils coûtent d'ailleurs très bon marche

Marché, \$1.00 par série, avec Guide du Matre, port compris.

Le Guide donne l'explication complète de la méthode et contient 100 problèmes usuels et pratiques

usuels et pratiques.
On peut se procurer les Tableaux Lippens chez les libraires et chez l'auteur, 842

Un moderne Salomon.

Un juge de la Nouvelle-Orléans vient de rendre une sentence bien digne de Salomon.

Un voleur avait été surpris, la nuit, en on voleur avait été surpris, la man, cu train de se glisser, par un trou qu'il avait pratiqué dans la muraille, chez un ban-quier, à la bourse duquel il en voulait. Il avait le corps engagé jusqu'à la ceinture dans ce trou au moment où la police le dans ce trou, au moment où la police le

Son avocat étaya sur ce détail toute sa plaidoirie.

Pandoirie.

En réalité, disait-il, mon client n'est pas entré chez le banquier; une partie de son corps seule y a pénétré; il n'est donc pas punissable."

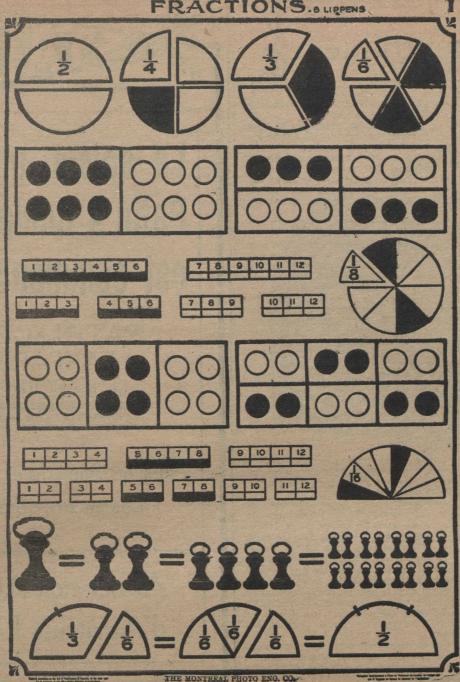
Cet argument frappa vivement le juge, qui voulut y répondre. Aussi revint-il avec

qui voulut y répondre. Aussi revint-il avec un income Jugement aux termes duquel "la partie supérieure du corps du prévenu était coupable d'avoir pénétré par effraction chez le banquier; en conséquence, elle était conprévenu étant libre d'emporter ou de ne pas emporter avec lui ses jambes dans sa prison,"

Il y a tout lieu de croire que le voleur préféré se rendre tout entier dans son

Il n'y a rien de mieux

De tous les remèdes contre les rhumes, la toux, la grippe et la bronchite, il n'y a pas un seul qui ait accompli autant de guérisons que le Baume Rhumal. De là son immense popularité.



FRACTIONS BLIPPENS = 8 V 6 THE MONTREAL PHOTO ENG. CO.

Calmez ces douleurs



Une seule application de NERVOL

Maux de Dents, Maux de Tête, Névralgies, Sciatique, etc.

En vente chez tous les pharmaciens. Expédié franc de port sur réception de 25c John T. LYONS 8 Bleury, Montreal



CARTES D'AFFAIRES Profession, Commerce, Industrie

Avocats

J. O. Fournier, L. L. L.

BUREAU: 80 St-Gabriel 2 TEL. BELL MAIN 4400

RÉSIDENCE : 206 Oberrier TEL. BELL EST 2982

En vente partout à 25 cents CARE AUX IMITATIONS

HURTEAU & GIBEAULT
Tel. Main 2619 56, rue Notre-Dame Est

Pianos, Orgues, Musique

LEACH PIANO CO.

Up 998 2440, rue Ste-Catherine

Nouveautés A. LAMY

Tél. Est 2552

830, rue St-Denis ARCAND FRERES

111, rue St-Laurent

Poêles et Fournaises

A. GALARNEAU & CIE
Tél. Marchands 2134 322, rue Mont-Royal Articles de Sport

T. COSTEN & CIE
Tél. Main 2856 48, rue Notre-Dame Ouest

Pharmacien

SYLVIO MOISAN Est 4739

421, rue St-Laurent

Entrepreneur de Pompes Funèbres L. THERIAULT Tel. M 1399-3514 16½-18 St-Urbain, 237 Centre

JOSEPH LARIN Tél. M. 3255—Ring 2 647, Notre-Dame Ouest

Ferronnerie

L. J. A. SURVEYER
Tél. Main 1914 6, rue St-Laurent

Doreurs, Argenteurs, Nickeleurs, etc.

MONTREAL PLATING CO.
dl. Bell Est 2576
414 rue St-Laurent

Tapis nettoyés

HAMMOND'S CARPET BEATING WORKS

Meubles

M. BEAUDOIN
Tel. Bell Est 2074 687-893 Ave Mont-Royal

Photographe

SUCH & CO. 251 Ste-Catherine Est Photographies à prix réduits. Ouvert le Dimanche. 251 Ste-Catherine Est

STEWART & MUSSEN Edifice Alliance Tél. Bell Main 5189

Chaussures

RONAYNE BROS 485 rue Notre-Dame Ouest

Auvents et Tentes

SONNE" AWNING, TENT & TARPAULIN CO. Tél. Bell Main 727 329 rue Craig Ouest

Duels excentriques

A propos du récent, et par trop comique duel des généraux André et de Négrier, de l'armée française, nous croyons intéressant de plaçer sous les yeux de nos lecteurs les lignes qu'on va lire : Il en est des histoires de duel comme des

histoires de chasse : presque toutes ont été contées. Voici pourtant de curieuses anecdotes de duels excentriques, certainement vierges de tout livre et de tout journal, Des vieillards me les ont répétées quand j'étais tout enfant.

tout enfant.

Date : le premier Empire ; contrée : le Périgord ; héros : le marquis Merle de Sainte-Marie.

Ce marquis de Sainte-Marie était alors un grand vieillard, duelliste enragé, sorte d'hercule et de géant, vif comme la poudre, brave comme l'épée et plus royaliste qu'un

C'était, à cette époque, des rixes incessantes et meurtrières entre royalistes et bonapartistes, militaires et bourgeois. Pour un mot, un geste, un sourire, on mettait flamberge au vent. L'épée, tirée du fourreau, y rentrait toujours ensanglantée, et les pistolets de combat ne rataient jamais. Ce n'étaient point les affaires, mais les adversaires qui "s'arrangeaient" fort proprement

ment.
Un jour, Pierrot d'Issac, duelliste forcené, va trouver Merle de Sainte-Marie et lui
tient ce propos logique:
—Marquis, je suis bonapartiste et vous
êtes royaliste; je suis Pierrot et vous êtes
Merle. Ne trouvez-vous pas qu'il y a ici un
cisaeu de trou. oiseau de trop?

—Parfaitement, risposte le marquis en se redressant avec une fierté menaçante. Provoqué, je choisis le pistolet et, comme il convient à des oiseaux de notre espèce, je propose que nous battions sur des arbres...

—C'est entendu.

On se rend dans la forêt de Vergt, aux portes de Périgueux, et voilà chaque adversaire sur son arbre. Les témoins, le nez en l'air, assistent à ce combat aérien, extraordinairement singulier.

Les coups partent, les balles se croisent en sifflant, et un bruit significatif se fait dans le feuillage de l'un des deux châtaigniers, perchoirs des combattants.

C'est Pierrot d'Issac qui, blessé à la jambe gauche, dégringole comme une châtaigne mure. Par bonheur, il s'accroche aux dernières branches où les témoins s'empressent de le cueillir, tandis que Merle de Sainte-Marie, ce qui n'était pas absolument correct, se met gaiement à siffler son triomphe.

Indigné d'une telle impertinence, Pierrot d'Issac adresse immédiatement un nouveau cartel à son vainqueur, et, huit jours après, il allonge un superbe coup d'épée à son adversaire. Le Pierrot s'était vengé du Morla

A cette époque ferrailleuse, se trouvait à Périgueux le fameux général Fournier, spadassin sans rival. Sa force au pistolet te-

dassin sans rival. Sa force au pistolet tenait du prodige.

Dans un hôtel de la ville a lieu un banquet royaliste, que préside le marquis de Sainte-Marie. Le général Fournier, en grand uniforme, pénètre dans la salle du festin, salue avec une exquise courtoisie, s'approche du président, tire son épée, pique une poire dans l'assiette du marquis et la savoure lentement.

Sainte-Marie se lave seisit un plat de

Sainte-Marie se lève, saisit un plat de crème au chocolat et le verse sur la tête du général. D'un bout de la table à l'autre, une explosion de rires et de bravos frénétiques. Le général prend une serviette, s'cssuie, salue et s'en va.

Une heure après, dans une salle de l'hôtel, à la lueur des bougies, le général Fournier et le marquis échangent un coup d'épée, et gravement blessés à la fois, c'est miracle qu'ils ne succombent pas à la blessure réciproque qui les 1 tient, chacun, près d'un mois au lit.

Un jour, à Périgueux, ce général Four-nier, dont les duels excentriques avec le général Dupont ont été si souvent racontés, commit une effroyable imprudence qui serait, aujourd'hui, sévèrement châtiée.

Le général se trouvait sur le balcon d'une maison, en compagnie de jeunes et de charmantes dames enthousiastes de sa bravoure et de son habileté sans rivale, à l'épée comme au pistolet.

Passe le chanoine Dutard, vieillard ventripotent et craintif, qui s'en va paisible-ment chanter des versets à la cathédrale de Saint-Front. Le chanoine a une manie : c'est de porter à la bouche une rose qui ne quitte jamais ses lèvres.

Regardez, mesdames, dit le général en armant son pistolet ; je vais d'une balle enlever la rose du chanoine.

Les jeunes femmes, épouvantées d'une telle audace, entourent Fournier, le prient, le supplient, le conjurent de chasser cette idée insensée.

Le coup part, la rose tombe et le cha-noine aussi, Mais c'est de peur qu'il fait la poser au Canada.

culbute. Sans lui causer une égratignure, la balle a enlevé la rose...

la balle a enlevé la rose...

Le général ne fut même pas excommunié. Je reviens au marquis de Sainte-Marie et à son duel le plus fameux.

Je ne sais quel régiment arrive à Périgueux où il doit séjourner cinq ou six jours. Le colonel en passe la revue sur la promenade de Tourny. Les habitants de la ville, curieux mais hostiles, faisaient la haie.

-Faites donc reculer la foule, ordonne le

colonel aux sapeurs du régiment. Les spectateurs s'écartent un peu ; mais un grand vieillard à cheveux blancs, ro-

un grand vieillard à cheveux blancs, robuste et droit comme un chêne, reste impassible, l'air dédaigneux et fier, les bras croisés sur sa large poitrine.

C'est le marquis de Sainte-Marie. Indigné de cette attitude provocante et hautaine, un capitaine, appelé Roland, s'avance et, du pommeau de son épée, frappe le vieillard récalcitrant.

Merle de Sainte-Marie arrache l'épée des mains de l'officier, la brise comme un rameau de bois mort, et en jette les tronçons au visage de son agresseur. Une lutte s'en-

au visage de son agresseur. Une lutte s'engage corps à corps, furieuse, insensée; on sépare, on attache les combattants et, par ordre du colonel, les deux adversaires sont mis aux arrêts, l'officier à la caserne, le marquis dans son hôtel, gardé par trois sentinelles

sentinelles.

Sainte-Marie, prisonnier chez lui, apprend un soir que le régiment doit prendre la route de Paris, le lendemain, vers quatre heures du matin.

Qu'importe! il se vengera du capitaine. Son plan est fait. Il songe que la cinquième maison après la sienne est la demeure d'un ami intime. Il grimpe dans la cheminée, atteint le toit, longe quatre maisonavec une adresse de couvreur et une agilité de chat. s'arrête au logis de son vieux cade chat, s'arrête au logis de son vieux ca-marade, enlève les tuiles, brise les lattes, descend dans le grenier, prend l'escalier des appartements et se présente quand la fa-mille est à table, se sert une aile de vo-laille et se verse un grand verre de bor-deaux

On se figure aisément la stupéfaction et la joie des convives. Après souper, le marquis prend son ami à part et lui confie

Le lendemain, dès l'aurore, le marquis est à cheval, sa fidèle épée cachée sous un ample manteau; il a l'air ainsi d'un bon bourgeois de la ville se rendant à une foire

des environs.

Prenant un chemin de traverse qui abrège, il donne de l'éperon et arrive sur la route de Paris où doit passer le régiment. Là, il attache son cheval à un chêne, met son habit à bas, retrousse les manches de sa chemise et, l'épée à la main, attend

attend.

Bientôt, les uniformes brillent au soleil levant et la poussière s'élève tout le long de la route. Le régiment s'avance, s'approche encore, il arrive, il est là ; campé au milieu du chemin et se dressant de sa haute taille, le marquis de Sainte-Marie, toujours immobile et comme en garde, attend, semble dire : On ne passe pas.

Les soldats s'étonnent, ralentissent le pas ; le colonel s'informe, apprend que le marquis exige satisfaction du capitaine Roland.

—Qu'il en soit ainsi, répond vivement le colonel, allons, capitaine Roland, alignez-

vous!

Voilà, ayant tout un régiment pour témoin, les deux adversaires en présence.
Ce ne fut pas long. Au bout de deux minutes, le marquis traversa le coeur du ca-

On met son cadavre dans un fourgon, et le marquis Merle de Sainte-Marie, saluant le colonel avec une courtoisie parfaite, es-suie son épée, endosse son habit et monte à cheval, gagnant Périgueux au petit trot

FULBERT-DUMONTEIL.

PERSONNEL

Cette semaine, le juge St Julien, d'Aylmer, nous a fait le plaisir de visiter nos bureaux. Son Honneur, qui s'intéresse beaucoup aux choses de l'esprit et de la morale publique, a fort loué le bien que fait l'"Album Universel", ce dont nous avons été on ne peut plus flattés.

HOTEL PELOQUIN

Les pères de famille, les jours de congé, devraient mener femme et enfants à l'Hô-tel Peloquin, d'Ahuntsic.. Table de famille de premier choix.. Ce but de promenade est un des plus beaux qu'on puisse se pro-posor en Carada.



La saison du Patin a Roulettes est commence

PATINAGE et FANFARE tous les SOIRS

Y COMPRIS LE DIMANCHE

Aussi les Samedis et Dimanches après-midi



Montréal, 8 septembre 1906

Ceux qui ne sont pas membres:

Admission 10c.

Patins à roulettes, 15c. de l'heure.

Instructeurs et salle de controle gratis.

Commençants (Dames Messieurs), membres ou ceux qui ne sont pas membres, enseignés gratuitement tous les jours de 10 à 12 a.m. et de 2 à 5 p.m.

Admission 15c. y compris l'usage des



Association Athlétique d'Amateurs Le Montagnard



Jamais un Marchand Honnête

ne voudrait vous faire croire que

pour le prix du savon "Baby's Own Soap" vous puissiez acheter un savon aussi bon. Bien plus, quelque prix que vous payiez vous ne pouvez pas en acheter un meilleur que le savon "Baby's Own Soap.

ALBERT SOAPS LIMITED

MONTREAL

Les mots "Baby's Own Soap" imprimés dans le savon et sur la boite ne sont JAMAIS TRADUITS

A TRAVERS LE CANADA

(Suite)

En premier lieu, constatons les grands progrès réalisés depuis quelques années. On a conçu le plan de relier les deux rives du grand fleuve par e trait-d'union qu'on appelle le pont de Québec. La lutte a été chaude, mais elle a été couronnée de succès. La ville est dotée d'un réseau de tramways électriques serpentant le long des rues étroites de la capitale provinciale, escaladant les côtes les plus escarpées, et, chose singulière, ne tuant personne. Un détail: les conducteurs des tramways sont polis

Buies nous a donné l'une de ces descriptions vivantes dont lui seul possède le secret dans notre pays:

"Avez-vous jamais songé de quels flots de magnétisme nous sommes enveloppés ici, sur ce vieux cap de Québec, qui commence à se fatiguer de briser l'effort des tempêtes et de recevoir les averses des siècles

cles sur son front de plus en plus dénudé?

"Fixez quelque temps les yeux sur la
majorté quelque temps les yeux sur la majesté profonde et infinie du tableau que la nature déroule devant vous, sur le pa-norama unique formé des hauteurs de Lévis, de l'île d'Orléans, du cours du grand fleuve, de la côte Beaupré, de la vallée de la Saint d' la Saint-Charles et des montagnes lointaines qui l'entourent si poétiquement, et font à ce tableau comme un cadre d'azur; pro-menez-vous sur la terrasse Frontenac par un lumineux clair de lune d'hiver, ou par un soir d'été, constellé d'étoiles, à l'heure où le ciel, ayant éteint ses feux, ne laisse plus tomber de sa voûte que de caressantes effluves, et vous sentirez une fascination qui vous retiendra bien au delà de l'heure où vous croyez partir sans effort; vous resteres la cotte fasciterez hypnotisés sur place, et cette fascination vous accompagnera longtemps en-core, et vous ramènera le lendemain au manuel de le lendemain au même endroit, et vous y ramènera toujours, tant que vous vivrez sur ce roc étrange, que semble envelopper un fluide mystérieux et invisible.

C'est cette fascination qui ramène ici les étrangers qui y sont déjà venus; qui-conque a vécu à Québec veut y mourir. C'est cette fascination qui retient, comme cloués sur place, hen nombre, de ceux que cloués sur place, bon nombre de ceux que le manque de foi en l'avenir aurait depuis longtons. longtemps exilés loin de nous, et c'est elle va nous ramener, avec les jours brillants qui s'annoncent, ce flot de jeunes gens qui s'annoncent, ce 110t de jeuns qui ne trouvaient pas un champ suf-fisant pour leur activité, ni des ressources qui leur permissent d'engager le combat pour la vie."

Du moment que nous sommes à Québec, il nous faut de toute nécessité visiter le sancton. Sanctuaire de Sainte-Anne de Beaupré, la grande thaumaturge et la patronne du Canada. Pour s'y transporter, l'on n'a que l'embarras du choix; le bateau, l'électrique ou la voiture. (L'avais oublié de vous dire que la calèche antique en est rendue à l'état de relique.) A Sainte-Anne, le temple est d'une richesse inouïe. Des centaines de mille pèlerins vont s'y agenouiller tous le le le la calèche antique pelerins vont s'y agenouiller tous le le le la calèche antique pelerins vont s'y agenouiller tous la calèche de la calèche antique de la calèche de la calèche de la calèche de la calèche antique de la calèche de la calèche antique de la calèche antique de la calèche de la calè mille pelerins vont s'y agenouiller tous les ans.

Au retour, nous faisons halte à Beau-port, l'habitation des aliénés.

Nous sommes maintenant sur la rive nord, et nous filons à toute vitesse vers Trois-Rivières. Il y a quelques années, c'étair Cétait une ville morte, mais un changement notable s'y est opéré depuis quelque La municipalité a fait l'achat d'un réveille-matin colossal, qui sonne à huit heures tous les jours. On discute actuelle-ment l'opportunité de le monter pour sept heures

Grand'Mère! ca c'est du nouveau, de l'inédit, du moderne. Des fabriques, des usines, des manufactures, des chutes d'eau, et... des la des hommes de progrès.

Du côté sud. s bateaux de la Compagnie du Richelieu. Les usines du gouvernement. C'est une ru-che tout che toujours en mouvement.

Deux heures de chemin de fer sur la rive Organe des Canadiens-français de l'Ouest. sud, et nous atteignons Longueuil, après avoir détaillé au passage les jolis villages de Contractuelle au passage les jolis villages. de Contrecoeur, Verchères, Varennes, Bou-cherville et Longueuil. Cinq minutes de traversa

Montréal, c'est chez nous, bien chez nous. La métropole se présente aux regards étonnés de tous les anciens résidents qui ont vécu à l'étranger depuis plusieurs années.

La transformation qui s'est opérée dans minin", rédigé par Magali.

cette grand de l'étranger depuis plusieurs années.

Cette grand de l'étranger depuis plusieurs années.

Al crange par Magali. cette grande ville est tout simplement stu-périante. Les habitants de Montréal se chars étaient traînés par des chevaux éti-ques et asthmatiques. Pour gravir la côte

Abonnement, \$1

Adresse: "Le control de la control de la

à Baron, sur la rue Saint-Denis, l'on atte-lait un cheval supplémentaire à côté des deux autres, et l'on partait du bas de la côte au galop, au bruit des jurons et des cris des deux cochers. Ca allait tant bien que mal jusqu'au milieu de la côte, alors que l'équipage essoufflé s'arrêtait net, bien chanceux s'il n'était pas entraîné à reculons jusqu'au point de départ. Les voya reurs descendaient des voitures pour aider geurs descendaient des voitures pour aider les bêtes, et poussaient en riant, afin de pouvoir reprendre leurs places et se rendre ensuite plus facilement à leurs domiciles respectifs. Cette scène se produisait invariablement tous les soirs à l'heure de l'en-combrement. Aujourd'hui, Montréal pos-sède le système de tramways le plus amé-lioré du continent. Des voitures confortables, bien aérées, chauffées en hiver, sillonnent la ville en tous sens, et ce progrès est dû à trois hommes d'élite qui ont combattu sans trêve ni relâche à l'Hôtel-deville, pour obtenir ces améliorations. Beausoleil, Préfontaine et Rainville. Ces mêmes hommes, au risque de perdre leur popularité, ont réussi à obtenir l'élar-gissement des rues étroites qui étaient autrefois un signe distinctif de Montréal parmi les étrangers.

Il reste certainement beaucoup à faire, mais il est permis d'espérer qu'avant une autre période décennale, le progrès se sera accentué. Il est impossible d'en

Et ces hautes constructions, qui surgissent tout à coup et semblent pousser toutes seules, ornant aujourd'hui les grandes artères de la ville, et venant s'ajouter aux monuments impérissables que nous ont lé-gués nos ancêtres! L'église de Notre-Dame, le plus bel édifice du culte catholique sur le continent américain dans son extrême simplicité, avec son fronton inimitable; la Banque de Montréal, dont les améliorations actuelles vont coûter au delà de deux millions de dollars; et l'édifice de la New-York Life; le nouvel édifice de la London, Liverpool and Globe; ceux de la Guardian, de la Banque d'Ottawa, de la Canada Life, du Board of Trade, de la Sun Life, de la Compagnie de Téléphone Bell; l'élévateur à grain du gouvernement, et combien d'autres! Dans l'Ouest, la masse de granit du bureau principal du Pacifique, ainsi que les bureaux du Grand-Trone, rue McGill, la Cathédrale, l'édifice de la Y. M. C. A., de l'hôtel Windsor, les magasins Murphy, Morgan, Ogilvie, Scroggie, Allan et autres.

Dans un autre ordre d'idées, il y a une chose qui me semble avoir échappé à l'observation de nos journalistes et de nos politiciens, car on ne l'a jamais mentionnée

nulle part: "Si vous jetez un coup d'oeil sur la mappe-monde, du Pacifique, intitulée: "Around the world", vous verrez un petit coin de terre couvrant à peu près un demipouce. C'est l'île de Montréal. Portez vos regards, maintenant, du côté de l'Europe regards, maintenant, du côté de l'Europe, et vous remarquerez que toutes les lignes de navires océaniques partant de l'Angle-terre, de la France, de la Belgique et de l'Allemagne, quel que soit leur port de dé-barquement, sont obligées de confier leur fret à un chemin de fer canadien, si elles veulent avoir accès à la ligne la plus avantageuse pour expédier leurs marchandises dans l'Extrême-Orient. Pour la même raison, les navires transpacifiques voyageant entre la Chine, les Indes et le Japon, se trouvent dans la même situation, et ils profitent des mêmes avantages. Toutes ces marchandises, venant soit de l'est ou de l'ouest, traversent l'île de Montréal, et cela donne du travail à nos ouvriers.

UN CANADIEN

(A suivre)

LE COURRIER DE L'OUEST

Le seul journal publié en langue françaitraversée au pied du courant, et nous voilà se à l'ouest de Winnipeg. Publié tous les à Montres. jeudis à Edmonton. Contient des descriptions du pays, nouvelles des colonies canadiennes et une foule d'informations sur l'Ouest canadien. Contient un "Coin Fé-

Abonnement, \$1.00 par an.

Adresse: "Le Courrier de l'Ouest", Ed-

Sac Anglais=No 473

En cuir crocodile. Cousu à la monture. Serrure double. Fermoirs à coulisse. Garniture bronzée ou nickelée. Bouts carrés.



BLOC BALMORAL RUE NOTRE DAME OUEST. MONTREAL, Can.

Grand choix de nouveaux modèles de Bandeaux et Transformations invisibles.

Frisure naturelle garantie. Spécialité de cheveux blancs. Grand choix de modèles à essayer.



Essaisigratuits. Prix modérés.

DEMANDEZ LE ILLUSTRE-Envoi Franco.

> PALMER & SON Coiffeurs de Dames

1745, RUE NOTRE - DAME

Téléphone Bell Main 391

FERDINAND MORET

TAILLEUR

IMPORTATIONS DIRECTES d'Europe, des étoffes les plus nouvelles et de la plus indiscutable élégance

COUPE GARANTIE

MAIN 2681

1658 rue Notre-Dame (2 portes de la cote St-Lambert)

Nos DENTS sont très belles, na-turelles, garanties. Institut Dentaire Fran-co-Américain (Incorporé) 182, St-Denis, Montréal



Fourneau "Pilot" en acier de Walker

Incomparable comme poèle de cuisine. Se fait avec ou sans Ré-servoir, Tablettes ou Rechaud.

Venez les voir. Demandez catalogues

Seul Agent
LUDGER GRAVEL,
Magasins, - Main 641
Bureaux, - Main 512
22 à 28 Place Jacques-Cartier,
M O N T R E A L
Tél.Marchands 694 Seul Agent

Phone Bell Main 5430

Etablie en 1862

Fauteux & Pacaud AGENTS D'ASSURANCE

FEU, VIE, MARINE ET ACCIDENTS Agents chefs pour le Canada: New York
PLATE GLASS Co.

Agent spéciaux Cie d'Assurance North British & Mercantile, Feu et Vie. La compagnie la plus puissante au monde; capital au-dessus de 100 millions. No 72, Rue St-François Xavier



Tél. Up 3079

MADAME MARIE

madame marie
garantit d'enrayer quelque soit l'ége, les rides, les lignes, la paleur du teint, la flaccidité
de la peau, les marques de petite vérole, les
cicatrices, les taches de naissance, l'eczéma,
les boutons à tête noire, les taches de rousseur, les poils follets, et de restaurer votre
teint à la beauté et à la jeunesse.

Massage scientifique pour le visage et le
cuir chevelu.
Développement et réduction du buste.
Essayez la PREPARATIONDE
BEAUTÉ de Madame Marie, c'est la
meilleure et la plus pure.
L'ELECTRICINE," la "CREME
DE LA BEAUTÉ, (nourriture pour la
peau) préviennent et enrayent les rides, \$4.00
pour les deux, (Envoyées franco.)

MADAME MARIE 435 Rue Ste-Catherine Ouest, Edifice Inglis

Incluez un timbre pour réponse.

Le Congélateur "Blizzard"

Est par excellence le meilleur congéteur à bon marché, en vente. Son



bas prix est dû exclusivement a construction simple du mécanisme opératoire. mécanisme est à ac-

tion unique, c'est-à-dire qu'il tourne simplement sur lui-même. Ce congélateur ne le cède en rien, quand on le compare à tout autre congélateur,

quant aux particularités pratiques de son fonctionnement facile; quant à l'économie, à la commodité de s'en servir et aussi quant à la satisfaction des résultats.

9 grandeurs, de 1 pinte à 14 pintes. Prix spécial aux lecteurs de l'Album Universel. 2 pintes, \$1.90





Votre | Buste

Développé de 2 pouces dans un mols avec le

BUSTINOL

du Br. SIMON de Paris, (France)

\$50 de l'récompense si vous ne réussissez pas. Prix \$1.00 le flacon qui peut durer 2 mois. Pamphlet illustré enseignant l'art du massage avec un généreux échantillon de Bustinol, expédié gratis sur réception de 10 cents pour frais de poste. Correspondance strictement confidentielle. Adresses: Cie Med. Dr Simon. Dépt. 10, hotte postale, 713 Monréal, ou à W. Brunet et Cie, Quebec.

LA CODILINE

Du Dentiste Joseph Versailles

Contre la Névralgie et le Mal de Dents En vente partout à 25 cts.

La Codiline pour l'extraction des dents sans douleurs.

Dr Joseph Versailles

CHIRURGIEN-DENTISTE

Quelques portes, plus bas que la rue Rachel. 926 rue St-Denis,

DE-CI DE-LA .

Ce que signifie: "A tout seigneur tout honneur".

"A tout seigneur, tous honneurs" signifie qu'il faut rendre honneur à qui il appartient, c'est-à-dire à chacun selon son

rang et sa qualité. Suétone dit que les chevaliers voulant faire honneur à l'empereur Claude, lorsqu'il entrait au théâtre, se levaient tous et se dépouillaient de leurs tuniques, qu'ils étendaient à ses pieds. Selon Plutarque, on en faisait de même à Caton et à Pompée. De cet usage, nous n'avons conservé que celui de rester tête nue dans les lieux et devant les personnes qui méritent nos

Ét encore... combien s'en affranchissent par le simple geste de porter la main au chapeau. Tout passe, même la plus élémentaire politesse.

Un nom compliqué.

Dans un procès jugé dernièrement à Londres, on citait un village par une abréviation: Llanfair P. G.

-Cela ne me dit rien, dit le juge. Le vrai nom du pays?

On lui tendit une feuille, car il serait difficile de prononcer ce nom désignant un village du pays de Galles:

Llanfairpwllgwyngyllgogerychwyrndrobwlltysiliogogogoch.

Pas très commode, ce nom, pour indiquer son lieu de naissance, surtout si on bégaie un petit peu.

Bonnes anglaises.

Nous nous plaignons des exigences des domestiques de Montréal, mais ce n'est rien en comparaison de ceux de Londres, et les maîtresses de maison ne sont pas au bout de leurs déboires. Les femmes de chambre viennent de constituer un syndicat, club et académie à la fois, délivrant des diplômes, et les diplômées ne devront plus à l'avenir servir que dans les maisons où on leur donnera une aide pour faire le gros ouvrage. Le club interdit, en outre, toute familiarité entre maîtres et domestiques; on devra appeler sa femme de chambre: miss.

Miss exige du café, et le meilleur. Charmant, tout à fait charmant... Lesquels sont maintenant les maîtres?

Le sosie gêné.

Ce n'est pas toujours drôle de ressembler, d'une manière frappante, à quelqu'un de célèbre.

A Londres, existe un homme qui, trait pour trait, est le véritable sosie de lord Kitchener; de plus, il s'appelle Kitch, et c'est l'abréviation qu'ont donné au lord les

Kitch fut très fier de ce hasard, les premiers temps qu'on le découvrit ; mais il l'est moins depuis, car sa liberté est mise à rude épreuve; il est constamment suivi par des agents pour l'empêcher d'abuser de sa ressemblance; quelques endroits lui sont même interdits, de peur qu'il se compro-mette, et, avec lui, le noble lord.

Il commence à ne plus la trouver drôle, le pauvre Kitch.

Poésie matrimoniale japonaise.

On peut mettre de la poésie dans tout, même dans des annonces, témoin celle-ci; il est vrai que c'est dans un journal de

"Je suis une belle femme. Ma chevelure ondulante m'enveloppe comme un nua-ge. Ma taille est souple comme le saule. ge. Ma taille est souple comme le saux. Mon visage est doux et brillant comme le satin des fleurs. Je suis assez fortunée pour me promener à travers la vie la main dans celle de mon bien-aimé. J'assure à mon mari le repos éternel à mes côtés dans un tombeau de marbre rose, quand notre vie de délices aura pris fin."

Si les épouseurs n'arrivent pas en foule avec cette adorable perspective d'un tom-beau de marbre rose, c'est qu'ils sont dif-

Concours de beauté masculine.

Jusqu'ici, on pensait, en général, que la beauté n'est pas nécessaire à l'homme, et on ne la recherchait ni constatait même pas; bel air, belle prestance, allure virile se remarquaient, mais c'était tout. Cependant, une femme — pas feministe,

celle-là, — a trouvé que les hommes, certains, du moins, avaient une beauté équivalente à la femme, et elle a voulu les mettre en valeur. Mme X..., directrice d'un music-hall de Londres, a donc eu l'idée d'ouvrir un concours de beauté pour hommes, concours qui promet un plein succès, les adhésions reçues étant fort nombreu-

La vanité n'est pas que féminine! Mais, rassurez-vous, mesdames, la beauté sera toujours votre apanage.

Modes pour chiens.

Dick appartient à un millionnaire américain, vous ne serez donc pas surpris que ce bouledogue élégant, qui habite Boston, ait la garde-robe dont nous allons vous énumérer les merveines, en indiquant le pera de chaque objet: un collier avec ornements de jade, douze dollars; un bracelet en pierres du Rhin, deux dollars; un collier et un bracelet en grenats, quatre dollars; un collier et un bracelet en turquoises, vingt dollars; une demi-douzaine de vêtements de gaze, quatorze dollars; une de-mi-douzaine de mouchoirs de soie, six dollars; une demi-douzaine de mouchoirs de dentelle, six dollars; deux doubles paires de bottes en chevreau, sur mesure, cinq dollars; une double paire de bottes en caoutchouc, deux dollars; un manteau écossais avec courroies de cuir piquées de rouge, cinq dollars; quatre cache-poussière en toile pour routes poussiéreuses, dix dollars; un manteau de pluie, trois dollars; deux jaquettes japonaises brodées pour visite, neuf dollars; un costume d'automobile: jaquette, capuchon et lunettes spéciales, dix dollars; une boîte de toilette attachée à une chaîne d'or pour pendre au cou, con-tenant poudre de riz avec houpette, flacon d'odeur et sels anglais, douze dollars. Total, cent trente dollars.

Le journal américain auquel sont empruntés ces détails ajoute que, lorsque Dick rend des visites, il porte au cou un collier avec un diamant qui est retenu par un large ruban de soie, et dont le fermoir est

d'or. Mais, ne nous en tenons pas à l'Amé-

Paris a pour ses animaux préférés quelues trouvailles qui ne manqueront pas

d'intéresser aussi nos lecteurs. Voici tout d'abord l'omb elle de Mile "Cocotte". Vous n'ignorez es que tel est le nom de tous les chevaux de fiacre de Tout cocher parisien secoue l'indolence de sa bête par le cri bien connu de "Hue, Cocotte!" accompagné d'un coup

Or, les années précédentes, pour éviter les coups de soleil, on affublait Cocotte d'un chapeau de paille, offert par la So-ciété protectrice des animaux.

Mais certains cochers, cette année, ont trouvé que le chapeau de paille manquait d'élégance; ils ont donc inventé une petite ombrelle qui s'incline légèrement sur l'o-reille et se balance au souffle de la brise.

Cela ne paraît pas très pratique, du reste, mais les Parisiennes prétendent que pour aller au Bois de Boulogne, l'ombrelle

est plus gracieuse. Cette année a vu naître également le chapeau pour chien: c'est un canotier re-

tenu par un élastique, ou noué pour les petites chiennes coquettes, avec un ruban de soie blanche.

Enfin, disons, pour terminer, que l'on va jusqu'à fabriquer de petites toques pour les minets qui, en ronronnant sur le pas des portes, pourraient attraper des coups de soleil, et des lunettes pour les chiens que leurs maîtres emmènent en auto.

Gageons que si les bêtes parlaient, elles commenceraient par nous dire que nous les ennuyons avec toutes ces modes, ces vestes, ces chapeaux, ces colliers qui gênent les mouvements et empêchent de gambader, de courir et de sauter.

La "Veillée des Dames".

Une coutume curieuse existe en Belgique, à la date du 19 mars. Ce jour-là, les dames sont absolues maîtresses chez elles, et les maris doivent dire: "Amen" à toutes les prières, pour ne pas dire les ordres, de leurs épouses.

Le pourquoi de ce privilège bruxellois, c'est que, le 19 mars 1101, les dames de Bruxelles virent revenir de la croisade leurs maris qu'elles croyaient tués, et la veillée maris qu'elles croyaient tues, et la vemec de deuil se changea en veillée de fête; ces messieurs furent si bien traités, que leurs femmes durent les porter dans le lit conjude la "Veillea" des Demes" gal. L'usage de la "Veillée des Dame s'institua depuis

Elle guérit son Père ivrogne



"Mon père m'a souvent promis de se corriger de son habitude de boire, mais il buvait toujours pius que jamais. Après une noce terrible il me dit, je ne puis m'empécher de boire. Je décidai de lui donner le remède sans goût SAMARIA, en lui mettant dans son thé, café et aliments sans sa connaissance. Un paquet a suffit pour lui ôter le goût de la boisson. Il y a 15 mois qu'il a suivi le traitement et il est complètemont guéri."

ECHANTILLON GRATIS et pamphlet vous donnant tous les détails, témoignages ainsi que le prix envoyés sous enveloppe cachetée. Correspondance confidentielle. Inclure un timbre pour la réponse.

THE SAMARIA REMEDY CO., 23, rue Jordan, Toronto, Ont

CIE GENÉRALE TRANSATLANTIQUE

De New-York au Havre-Paris, (France)

Départ chaque jeudi, à 10 heures a. m. *LA LORRAINE sept. 20
*LA SAVOIE sept. 27
*LA PROVENCE oct. 4
*LA TOURAINE oct. 11
*LA TOURAINE oct. 11
*LA TOURAINE oct. 18
*Paquebots à deux hélices.

Génin, Trudeau et Cie, agents généraux pour le Ca-nada, No 22 rue Notre-Dame Ouest, Montréal.

Complet, \$10.00 Fait sur commande

Pantalon, \$3.00

Parfait ajustement garanti ou l'argent sera remboursé. Si vous voulez vous payer le luxe d'un complet neuf taillé, cousu et ajusté sur commande et parfaitement seyant, si, en même temps, vous désirez épargner au moins \$10.00, écrivez immédiatement pour avoir des éch an tillons et des blancs de commande que nous vous enverrons par la poste, tous frais payés.

Si vous demeurez à Montréal, adressez-vous à notre fabrique, No 564 rue St-Paul ou à notre succursale de l'Est, 502 rue Ste-Catherine Est.

Montreal Custom Tailoring Co





MEUBLES DE BUREAUX

ainsi que de MEUBLES pour ECOLES, EGLISES, THEATRES, et EDIFICES PUBLICS. Nos Bureaux "EMPIRE" vous donneront satisfaction et laisseront à vos clients une impression favorable de votre bon goût. Si vous avez en vue quelques changements dans votre bureau, venez nous voir, ou écrivez-nous et nous vous fournirons des plans et estimés gratis.

CANADA OFFICE FURNITURE CO., 221, rue St-Jacques, Montréal Tél. Bell Main 1691

Solution de Biphosphate de Chaux DES FRERES MARISTES





Donnez-nous votre comman-de immédiatement pour votre nouveau

Complet d'Automne

et vous serez certain d'être servi à temps, car nous ve-nons de recevoir nos impor-tations de

Tweeds et Etoffes Nouvelles J. N. LEFEBVRE

MARCHAND-TAILLEUR Coin Amherst et DeMontigny



Vous qui souffrez

de Faiblesse, d'Anémie, de Dbilité, de Neurasthénie, de Dyspepsie, etc., vous pouvez obtenir la force, l'énergie, la vigueur en prenant avant chaque repas un verre de

Un tonique aperitif, au Quinquina et aux Phosphates de Chaux et de Soude, qui active l'appétit, aide la digestion et assure une parfaite assi-

Le Vin Biquina restaure la vitalité, crée un sang riche et pur et donne la vigueur aux nerfs.

Essayez-le pendant qu'il en est encore temps.

Le Vin Biquina est employé avec succès dans les hopitaux et est recommandé par les médecins. Vous pouvez vous le procurer dans toutes les pharmacies et épiceries au Canada.

Seuls agents A. Sabourin & Cie, 18, Place Jacques-Cartier

PARC DOMINION

RENDEZ-VOUS PAR EXCELLENCE

PICCHIANIS – 8 dans leurs passes acrobatiques phénoménales

NE MANQUEZ PAS DE VISITER & & &

L'incubateur de Bébés

Le Théâtre Electrique

Les Voyages autour du monde

Les Chutes, etc., etc.

Le patinoir de patins à roulettes ouvert tous les après-midis et soirs



Allez entendre les chansons illustrées

BOB PRICE

Théâtre Electrique.

Musique exécutée par l'excellente

=Fanfare=

Vander Meerschen

Madame ELLA ZUILA, L'héroine du fils suspendu est réengagée pour une autre semaine.

ATTRACTIONS PERMANENTES UNIQUES

Admission: Adultes 10 cts; Enfants 5 cts & Tous les tramways allant à l'est conduisent au Parc Dominion.

ATELIER DE PHOTO-GRAVURE

The Montreal Photo-Engraving C

ERNEST MACKAY, Propriétaire



ET atelier est installé dans le même local que l'Albur, Universel, au No 51, rue Sainte-Catherine Ouest, coin de la rue Saint-Urbain.

Toutes sortes de travaux de photo-gravure et de gravure entrepris et garantis pour l'élégance et le fini.

Demi-tons et dessins en ligne sous le plus court avis.

Nous avons à notre disposition un outillage complet, fort coûteux, qui nous permet de travailler les procédés des couleurs de toutes sortes: trois couleurs, "procédé "DAY", grain, etc.

Spécialité: Catalogues qui exigent le meilleur goût et la plus grande attention.

Venez nous voir ou téléphonez, Bell Est 2145, et vous aurez satisfaction pour les prix comme pour le goût artistique de nos travaux. Les commandes par la poste sont promptement

Que l'on veuille bien prendre note que M. G. Lyons, connu comme l'un des meilleurs photo-graveurs de ce pays, est le contremaître de notre atelier.

THE MONTREAL PHOTO-ENGRAVING COMPANY

Rue Sainte-Catherine Ouest

Montréal

Succursale à Québec : LEGER BROUSSEAU, 13, Rue Buade, Québec